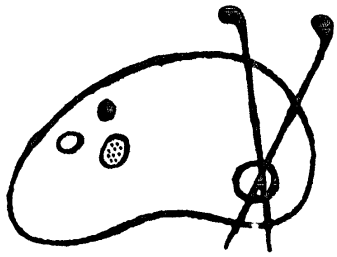
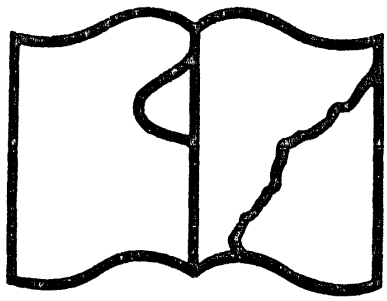
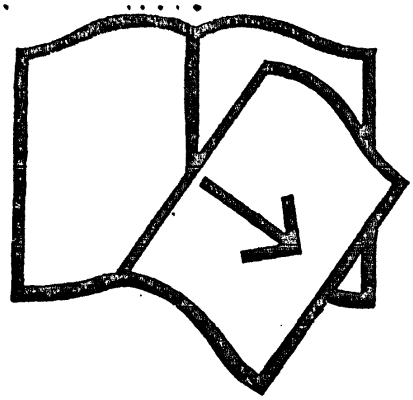


Début d'une série de documents en couleur



Texte détérioré — reliure défectueuse
NF Z 43-120-11



Couverture inférieure manquante

TROISIÈME ÉDITION

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Couronnés par l'Académie française

BOURSES DE VOYAGE

PAR

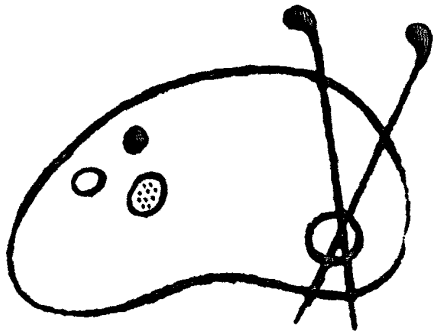
JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL, 18, RUE JACOB
PARIS, VIe

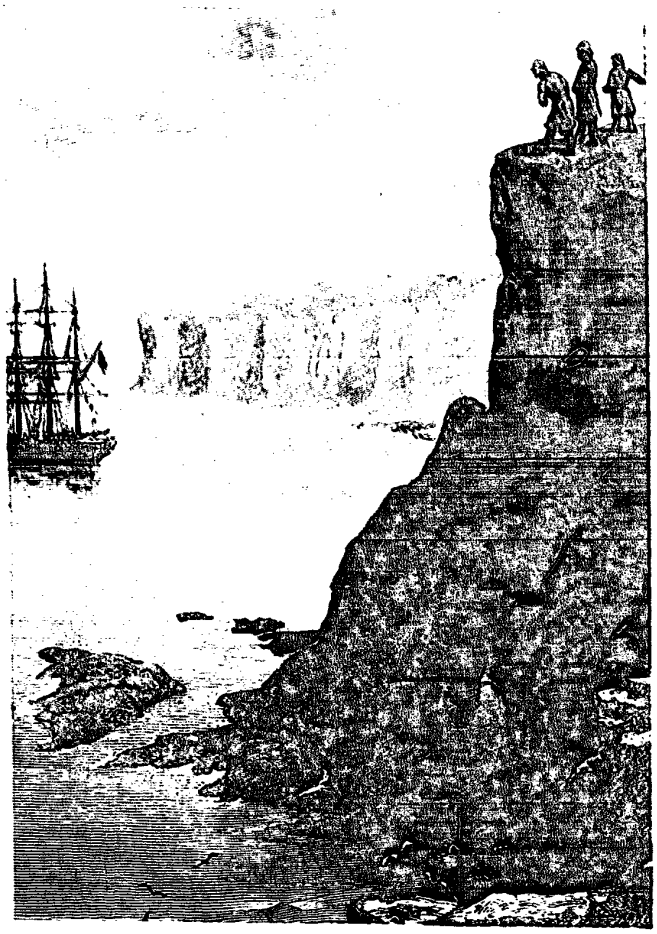
Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



Fin d'une série de documents
en couleur

BOURSES DE VOYAGE

8-Y2
21488



COLLECTION HETZEL

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Couronnés par l'Académie française

BOURSES DE VOYAGE

PAR

JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

NOUVELLE ÉDITION.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
M. 1902
1902

PARIS
J. HETZEL, ÉDITEUR,
18, RUE JACOB, VIe ARR[t].

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS.

	fr.	c.
Aventures du capitaine Hatteras. Prix : broché	9	»
Cinq semaines en ballon.	4	50
Voyage au centre de la terre	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
De la Terre a la Lune.	4	50
Autour de la Lune	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de blocus	4	50
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Vingt mille lieues sous les mers	9	»
Le Pays des fourrures	9	»
Le Tour du monde en 80 jours	4	50
Le Docteur Ox	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Les Enfants du capitaine Grant	10	»
L'Ile mystérieuse	10	»
Les Indes-Noires	4	50
Le Chancellor	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Michel Strogoff	9	»
Hector Servadac	9	»
Un Capitaine de quinze ans.	9	»
Les 500 millions de la Bégum	4	50
Les Tribulations d'un Chinois en Chine	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
La Maison a Vapeur	9	»
La Jangada	9	»
L'École des Robinsons	4	50
Le Rayon-Vert	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Kéraban-le-Têtu	9	»
L'Étoile du sud	4	50
L'Archipel en feu	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Mathias Sandorf	10	»
Robur le conquérant	4	50
Un Billet de Loterie	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Nord contre Sud	9	»
Deux ans de vacances	9	»
Sans dessus dessous	4	50
Le chemin de France	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Famille-sans-nom.	9	»
César Cascabel	9	»
Mistress Branican	9	»
Le Château des Carpathes	4	50
Claudius Bombarnac	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
P'tit-Bonhomme	9	»
Maître Antifer	9	»
L'Ile a Hélice	9	»
Face au Drapeau	4	50
Clovis Dardentor	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Le Sphinx des glaces	9	»
Le Superbe Orénoque	9	»
Le Testament d'un Excentrique	9	»
Seconde Patrie	9	»
Le Village aérien	4	50
Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin	4	50
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9	»
Les Frères Kip	9	»

Découverte de la Terre

Les Premiers Explorateurs	7	»
Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle	7	»
Les Voyageurs du XIXe siècle	7	»

BOURSES DE VOYAGE

PREMIÈRE PARTIE

I

LE CONCOURS.

« Premiers classés : *ex æquo*, Louis Clodion et Roger Hinsdale », proclama, d'une

voix retentissante, le directeur, Julian Ardagh.

Et les bruyants vivats, les hurrahs multiples d'accueillir avec force battements de mains les deux lauréats de ce concours.

Puis, du haut d'une estrade élevée au milieu de la grande cour d'Antilian School, continuant à lire la liste placée devant ses yeux, le directeur fit connaître les noms suivants :

« Deuxième classé : Axel Wickborn.

« Troisième classé : Albertus Leuwen. »

Nouvelle salve d'applaudissements, moins nourrie que la précédente, mais qui venait toujours d'un auditoire très sympathique.

M. Ardagh reprit :

« Quatrième classé : John Howard.

« Cinquième classé : Magnus Anders.

« Sixième classé : Niels Harboe.

« Septième classé : Hubert Perkins. »

Et, l'élan étant donné, les bravos se prolongèrent, grâce à la vitesse acquise.

Il restait un dernier nom à proclamer, ce concours très spécial devant comprendre neuf lauréats.

Ce nom fut alors lancé à l'assistance par le directeur :

« Huitième classé : Tony Renault. »

Bien que ledit Tony Renault arrivât au der-

nier rang, les bravos et les hips ne lui furent point ménagés. Bon camarade, aussi serviable que dégourdi, nature de prime-saut, il ne comptait que des amis parmi les pensionnaires d'Antilian School.

A l'appel de son nom, chacun des lauréats était monté sur l'estrade pour recevoir le *shake hand* de M. Ardagh; puis il avait été reprendre sa place au milieu de ses camarades moins favorisés, qui l'acclamaient de grand cœur.

On n'est pas sans avoir remarqué la diversité des noms des neuf lauréats, qui indiquait des origines différentes au point de vue de la nationalité. Cette diversité s'expliquera par cela seul que l'établissement que dirigeait M. Julian Ardagh à Londres, Oxford street, 314, était connu, et très avantageusement, sous la dénomination d'Antilian School.

Depuis une quinzaine d'années, cet établissement avait été fondé pour les fils de colons originaires des grandes et petites Antilles, — de l'Antilie, comme on dit actuellement. C'était là que les élèves venaient commencer, continuer ou achever leurs études en Angleterre. Ils y restaient généralement jusqu'à leur vingt et unième

année, et recevaient une instruction très pratique, mais aussi très complète, à la fois littéraire, scientifique, industrielle, commerciale. Antillian School comptait alors une soixantaine de pensionnaires, qui payaient un prix assez élevé. Ils en sortaient aptes à toutes les carrières, soit qu'ils dussent rester en Europe, soit qu'ils dussent retourner en Antille, si leurs familles n'avaient point abandonné cette partie des Indes occidentales.

Il était rare, au cours de l'année scolaire, qu'il ne s'y rencontrât pas, en nombre inégal, d'ailleurs, des Espagnols, des Danois, des Anglais, des Français, des Hollandais, des Suédois, même des Venizolans, tous originaires de cet archipel des îles du Vent et des îles sous le Vent dont les puissances européennes ou américaines se partageaient la possession.

Cette école internationale, uniquement affectée aux jeunes Antilians, était alors dirigée, avec le concours de professeurs très distingués, par M. Julian Ardagh. Agé de cinquante ans, sérieux et prudent administrateur, il méritait avec juste raison toute la confiance des familles. Il avait un personnel enseignant d'une incontestable valeur,

fonctionnant sous sa responsabilité, qu'il s'agit des lettres ou des sciences ou des arts. On ne négligeait pas non plus, à Antilian School, ces entraînements physiques, ces exercices de sport si recommandés, si pratiqués dans le Royaume-Uni, le cricket, la boxe, les joutes, le crocket, le foot-ball, la natation, la danse, l'équitation, le bicyclisme, le canotage, enfin toutes les branches de la gymnastique moderne.

M. Ardagh s'appliquait aussi à resserrer, à fusionner les divers tempéraments, les caractères si mélangés que présentait une réunion de jeunes garçons de nationalités différentes, à faire autant que possible de ses pensionnaires « des Antilians », à leur inspirer une sympathie durable les uns pour les autres. Il n'y réussissait pas toujours comme il l'aurait voulu. L'instinct de race, plus puissant que le bon exemple et les bons conseils, l'emportait parfois. Enfin, ne restât-il que quelques traces de cette fusion au sortir de l'école, et cela dût-il avoir quelque résultat dans l'avenir, ce système de co-éducation valait d'être approuvé et faisait honneur à l'établissement d'Oxford street.

Il va de soi que les multiples langues en usage dans les Indes occidentales étaient

courantes entre pensionnaires. M. Ardagh avait même eu l'heureuse idée de les imposer à tour de rôle pendant les classes et les récréations. Une semaine, on parlait l'anglais, une autre, on parlait le français, le hollandais, l'espagnol, le danois, le suédois. Sans doute les pensionnaires de race anglo-saxonne se trouvaient en majorité dans cet établissement, et peut-être tendaient-ils à y imposer une sorte de domination physique et morale. Mais les autres îles de l'Antille y étaient représentées en proportion suffisante. Même cette île de Saint-Barthélemy, la seule qui dépendit des États scandinaves, possédait plusieurs élèves, entre autres Magnus Anders, placé au cinquième rang dans le concours.

A tout prendre, la tâche de M. Ardagh et de ses collaborateurs n'était pas exempte de certaines difficultés pratiques. Ne fallait-il pas un véritable esprit de justice, une méthode sûre et continue, une main habile et ferme, pour empêcher, parmi ces fils de familles aisées, des rivalités de se produire lorsqu'elles perçaient malgré la volonté de les contenir.

Or, précisément, à propos de ce concours, on aurait pu craindre que les ambitions per-

sonnelles eussent amené quelque désordre, des réclamations, des jalousies, lorsque les lauréats seraient proclamés. En fin de compte, le résultat avait été satisfaisant, un Français et un Anglais occupaient le premier rang, ayant obtenu le même nombre de points. Il est vrai, si c'était un sujet de la reine Victoria qui venait à l'avant-dernier rang, c'était un citoyen de la République française qui figurait au dernier, Tony Renault, dont aucun des pensionnaires ne se fût montré jaloux. Intermédiairement, aux autres places se succédaient divers natifs des Antilles anglaises, françaises, danoises, hollandaises, suédoises. Pas de Venizolans, ni d'ailleurs d'Espagnols, bien que le personnel scolaire de l'établissement en comptât une quinzaine à cette époque. Il y a lieu d'observer, au surplus, que, cette année-là, les élèves originaires de Cuba, de Saint-Domingue, de Porto-Rico, les grandes Antilles, compris entre douze et quinze ans, se trouvaient parmi les plus jeunes et n'avaient pas été en état de prendre part à ce concours qui exigeait au moins dix-sept ans d'âge.

En effet, le concours avait porté non seulement sur les matières scientifiques et littè-

raires, mais aussi, — on ne saurait s'en étonner — sur les questions ethnologiques, géographiques, commerciales, qui se rattachaient à l'archipel des Antilles, son histoire, son passé, son présent, son avenir, ses relations avec les divers États européens, qui, après le hasard des premières découvertes, en avaient relié une part à leur empire colonial.

Et, maintenant, voici quel était le but dudit concours, quels avantages devaient en résulter pour les lauréats : il s'agissait de mettre à leur disposition des bourses de voyage et de leur permettre de satisfaire pendant quelques mois ce goût des explorations, des déplacements, si naturel à des jeunes garçons n'ayant pas encore dépassé la vingt et unième année.

Ainsi donc, ils étaient neuf qui, grâce à leur rang, allaient pouvoir, non point courir le monde entier, comme la plupart d'entre eux l'auraient voulu, mais visiter quelque intéressante contrée de l'ancien ou même du nouveau continent.

Et qui avait eu l'idée de fonder ces bourses de voyage?... C'était une riche Antilienne d'origine anglaise, Mrs Kethlen Seymour, qui habitait la Barbade, une des colonies britanniques de l'archipel, dont le nom fut

alors prononcé pour la première fois par M. Ardagh.

Que l'on juge si ce nom fut salué par les hurrahs de l'assistance et avec quel entrain ces cris retentirent :

« Hip!... hip!... hip!... pour mistress Seymour! »

Toutefois, si le directeur d'Antillian School avait révélé le nom de la bienfaitrice, de quel voyage s'agissait-il? Ni lui ni personne ne le savaient encore. Mais, avant vingt-quatre heures, on serait fixé à cet égard. Le directeur allait câbler à la Barbade le résultat du concours, et Mrs Kethlen Seymour lui répondrait par un télégramme indiquant tout au moins en quelle région les boursiers effectueraient ce voyage.

Et l'on imaginera volontiers avec quelle vivacité les propos s'échangèrent entre ces pensionnaires qui s'envolaient déjà en idée vers les plus curieux pays de ce monde sublunaire, les plus lointains comme les plus inconnus. Sans doute, selon leur tempérament ou leur caractère, ils s'abandonnaient ou se réservaient, mais la vérité est que c'était un emballement général.

« J'aime à croire, disait Roger Hinsdale, anglais jusqu'au bout des ongles, que nous

irons visiter quelque portion du domaine colonial de l'Angleterre, et il est assez vaste pour qu'on y puisse choisir...

— Ce sera l'Afrique centrale, affirmait Louis Clodion, la fameuse *portentosa Africa*, comme dirait notre brave économe, et nous pourrions marcher sur les traces des grands découvreurs !...

— Non... une exploration dans les régions polaires, disait Magnus Anders, qui eût volontiers marché sur les traces de son glorieux compatriote Nansen...

— Je demande que ce soit l'Australie, disait John Howard, et, même après Tasman, Dampier, Burs, Vancouver, Baudin, Dumont d'Urville, il reste bien des découvertes à faire, peut-être de nouvelles mines d'or à exploiter...

— C'est plutôt quelque belle contrée de l'Europe, souhaitait Albertus Leuwen que son caractère de Hollandais ne portait point aux exagérations. Qui sait, même, une simple excursion en Écosse ou en Irlande...

— Allons donc ! s'écriait cet exubérant Tony Renault. Je parie, à tout le moins, pour un voyage autour du monde...

— Voyons, déclarait le sage Axel Wickborn, nous ne disposerons que de sept à huit

semaines, et l'exploration ne pourra être que restreinte aux pays voisins. »

Il avait raison, le jeune Danois. D'ailleurs, les familles n'eussent pas accepté une absence de plusieurs mois, qui aurait exposé leurs enfants aux dangers d'une expédition lointaine, et M. Ardagh n'en eût pas pris la responsabilité.

Alors, après avoir discuté sur les intentions de Mrs Kethlen Seymour relativement à l'excursion projetée, autre discussion sur la manière dont s'accomplirait le voyage.

« Est-ce que nous le ferons à pied, en touristes, sac au dos, bâton à la main?... demanda Hubert Perkins.

— Non, en voiture... en mail-coach!... prétendit Niels Harboe.

— En chemin de fer, répliqua Albertus Leuwen, avec billets circulaires et sous les auspices de l'agence Cook...

— Je crois plutôt qu'il s'effectuera à bord d'un paquebot, peut-être un transatlantique, déclara Magnus Anders, qui se voyait déjà en plein Océan.

— Non, en ballon, s'écria Tony Renault, et en route pour le pôle Nord! »

Et la discussion de continuer de plus belle, inutilement on en conviendra, mais

avec la fougue si naturelle à de jeunes garçons, bien que Roger Hinsdale et Louis Clodion y missent plus de réserve, personne d'ailleurs ne voulant démordre de son opinion.

Le directeur dut donc intervenir, sinon pour les mettre d'accord, du moins pour leur intimer d'attendre la réponse qui serait faite au télégramme expédié à la Barbade.

« Patience ! dit-il. J'ai envoyé à mistress Kethlen Seymour le nom des lauréats, leur classement, l'indication de leur nationalité, et cette généreuse dame nous fera connaître ses intentions relativement à l'emploi des bourses de voyage. Si elle répond par dépêche, dès aujourd'hui, dans quelques heures, nous saurons à quoi nous en tenir. Si elle répond par lettre, il y aura lieu d'attendre six ou sept jours. Et, maintenant, à l'étude, et soignez vos devoirs...

— Six jours!... répondit ce diable de Tony Renault. Jamais je ne pourrai vivre jusque-là ! »

Et peut-être exprimait-il sous cette forme l'état d'âme de quelques-uns de ses camarades, Hubert Perkins, Niels Harboe, Axel Wickborn, de tempérament presque aussi vif que le sien. Louis Clodion et Roger Hinsdale, les deux *ex æquo* du concours,

montraient plus de calme. Quant au Suédois et au Hollandais, ils ne se départissaient pas de leur flegme originel. Mais si Antilian School eût possédé des pensionnaires américains, très probablement ce n'est pas à ceux-ci qu'aurait été décerné le prix de patience.

En réalité, la surexcitation de ces jeunes esprits s'expliquait. Ne pas savoir en quelle partie du monde Mrs Kethlen Seymour allait les envoyer ! Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'on n'était qu'à la mi-juin, et, si le temps qui serait consacré au voyage devait être celui des vacances, le départ ne s'effectuerait guère avant six semaines.

Et cela était supposable, ainsi que le pensait M. Ardagh, d'accord à ce sujet avec la majorité d'Antilian School. Dans ces conditions, l'absence des jeunes boursiers ne durerait pas plus de deux mois. Ils seraient de retour pour la rentrée des classes en octobre, ce qui satisferait à la fois les familles et le personnel de l'établissement.

Donc, étant donnée la durée des vacances, il ne pouvait s'agir d'une expédition en des régions lointaines. Aussi les plus sages se gardaient-ils bien de voyager en imagina-

tion à travers les steppes de la Sibérie, les déserts de l'Asie centrale, les forêts de l'Afrique ou les pampas de l'Amérique. Sans quitter l'ancien continent ni même l'Europe, que d'intéressantes contrées à visiter en dehors du Royaume-Uni, l'Allemagne, la Russie, la Suisse, l'Autriche, la France, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, la Grèce! Que de souvenirs à noter sur l'album du touriste et quelle nouveauté d'impressions pour ces jeunes Antilians, dont la plupart n'étaient encore que des enfants lorsqu'ils avaient traversé l'Atlantique en venant d'Amérique en Europe. Même réduit aux États voisins de l'Angleterre, ce voyage devait exciter dans une large mesure leur impatience et leur curiosité.

Enfin, comme le télégramme n'arriva ni ce jour-là ni les jours suivants, c'est que celui du directeur aurait une lettre pour réponse, une lettre partie de la Barbade à l'adresse de M. Julian Ardagh, Antilian School, 314, Oxford street, London, Royaume-Uni, Great Britain.

Et, un mot explicatif à propos du mot Antilian, qui figurait au-dessus de la porte de l'institution. Nul doute qu'il n'eût été fabriqué tout exprès. En effet, dans la no-

nenclature de la géographie britannique, les Antilles sont appelées *Carribee Islands*. Sur les cartes du Royaume-Uni comme sur les cartes de l'Amérique, on ne les désigne pas autrement. Mais Carribee Islands, cela signifie îles des Caraïbes, et ce mot rappelle trop fâcheusement les farouches indigènes de l'archipel, les scènes de massacre et de cannibalisme qui désolèrent les Indes occidentales. Voit-on sur les prospectus de l'établissement cet abominable titre : *École des Caraïbes* ?... N'aurait-il pas donné à penser qu'on y enseignait l'art de s'entre-tuer avec les recettes de la cuisine de chair humaine?... Aussi « Antilian School » avait-il paru plus convenable pour des jeunes garçons originaires des Antilles et auxquels il ne s'agissait que de fournir une éducation purement européenne.

Donc, à défaut de dépêche, c'était une lettre qu'il fallait attendre, — à moins que ce concours pour bourses de voyage ne fût qu'une mystification de mauvais goût. Mais non ! une correspondance avait été échangée entre Mrs Kethlen Seymour et M. Ardagh. La généreuse dame n'était point un être imaginaire, elle habitait la Barbade, on l'y connaissait de longue date, et elle passait

pour l'une des plus riches propriétaires de l'île.

Et, maintenant, il ne restait plus qu'à faire bonne provision de patience, en guettant chaque matin et chaque soir l'heure du courrier de l'étranger. Cela va de soi, c'étaient plus particulièrement les neuf lauréats qui se mettaient aux fenêtres donnant sur Oxford street afin d'apercevoir le facteur du quartier. Du plus loin que se montrait sa tunique rouge — et l'on sait si le rouge est visible à grande distance, — les intéressés descendaient l'escalier quatre à quatre, se précipitaient dans la cour, couraient vers la grande porte, interpellaient le facteur, l'étourdissaient de leurs questions, et, pour un peu, eussent fait main basse sur sa boîte.

Non! aucune lettre des Antilles, aucune! Dès lors, n'y avait-il pas lieu d'envoyer un second câblogramme à Mrs Kethlen Seymour, afin de s'assurer si le premier était bien parvenu à son adresse, et en la pressant de télégraphier sa réponse?...

Et, alors, en ces vives imaginations surgissaient mille craintes dans le but d'expliquer cet inexplicable retard. Est-ce que le paquebot qui fait le service postal entre les Antilles et l'Angleterre avait été désemparé par quelque gros temps?... Est-ce qu'il avait

sombré, à la suite d'une collision?... Est-ce qu'il s'était échoué sur quelque bas-fond inconnu?... Est-ce que la Barbade avait disparu dans un de ces tremblements de terre

qui sont si terribles aux Indes occidentales?... Est-ce que la généreuse dame avait péri dans l'un de ces cataclysmes?... Est-ce que la France, la Hollande, le Danemark, la Suède, le Royaume-Uni venaient de perdre les plus beaux fleurons de leur empire colonial dans le Nouveau-Monde?...

« Non, non, répétait M. Ardagh, une telle catastrophe serait connue!... Tous les détails en seraient arrivés aux journaux!...

— Voilà! répondait Tony Renault. Si les transatlantiques emportaient des pigeons, on saurait toujours s'ils font bonne route! »

Très juste, mais le service des colombogrammes ne fonctionnait pas encore à cette époque, au grand regret des pensionnaires d'Antilian School.

Cependant cet état de choses ne pouvait durer. Les professeurs ne parvenaient pas à réduire le trouble des esprits. On ne travaillait plus ni dans les classes ni dans les salles d'étude. Non seulement les primés du concours, mais leurs camarades, pensaient à tout autre chose qu'à leurs devoirs.

Pure exagération, on en conviendra. Quant à M. Ardagh, il ne ressentait aucune inquiétude. N'était-il pas assez naturel que Mrs Kethlen Seymour n'eût pas répondu par un

télégramme qui n'aurait point été assez explicite? Seule une lettre, et une lettre détaillée, pouvait contenir les instructions auxquelles il y aurait lieu de se conformer, faire connaître ce que serait ce voyage, dans quelles conditions il s'effectuerait, à quelle époque il devrait être entrepris, combien de temps il durerait, comment les dépenses en seraient réglées, à quel chiffre s'élèveraient les bourses mises à la disposition des neuf lauréats. Ces explications, à tout le moins, exigeraient bien deux ou trois pages et ne pouvaient se formuler dans ce langage négro-grammatique que parlent encore les noirs des colonies indiennes.

Mais toutes ces justes observations demeurèrent sans effet et le trouble ne se calmait pas. Et puis, voici que les pensionnaires qui ne bénéficiaient pas des avantages du concours, jaloux au fond du succès de leurs camarades, commençaient à les plaisanter, à les « blaguer », pour employer un mot qui figurera bientôt en bonne place dans le dictionnaire de l'Académie française. C'était là une mystification complète... Il n'y avait ni un centime ni un farthing dans ces prétendues bourses de voyage... Ce Mécène en jupons, qui avait nom Kethleif Seymour,

n'existait même pas!... Le concours n'était qu'un de ces « humbugs » importés d'Amérique, leur pays d'origine par excellence!...

Enfin M. Ardagh s'arrêta à ce projet : il attendrait l'arrivée à Liverpool du prochain paquebot qui apportait le courrier des Antilles, annoncé pour le 23 courant. Ce jour-là s'il n'y avait pas une lettre de Mrs Kethlen Seymour à son adresse, il lui enverrait une seconde dépêche.

Ce ne fut pas nécessaire. Le 23, dans le courrier de l'après-midi, vint une lettre timbrée de la Barbade. Cette lettre était de la main même de Mrs Kethlen Seymour, et, suivant les intentions de cette dame — ce que l'on tenait surtout à savoir, — les bourses étaient affectées à un voyage aux Antilles.

II

LES IDÉES DE Mme KETHLEN SEYMOUR.

Un voyage à diverses îles des Indes occidentales, voilà donc ce que réservait la générosité de Mrs Kethlen Seymour! Eh bien, semble-t-il, les lauréats avaient lieu de se déclarer satisfaits.

Sans doute on devait renoncer aux perspectives de ces lointaines explorations à travers l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, dans les contrées peu connues du nouveau continent, comme dans les régions du pôle sud ou du pôle nord!

Cependant, s'il y eut un premier sentiment de légère déception, s'il fallut revenir du pays des rêves plus vite qu'on n'y était allé, s'il ne s'agissait que d'un voyage en Antilie,

c'était néanmoins un agréable emploi des prochaines vacances, et M. Ardagh en fit aisément comprendre tous les avantages aux élus du concours.

En effet, ces Antilles, n'était-ce pas leur terre natale?... La plupart, ils les avaient quittées, encore enfants, pour venir faire leur éducation en Europe... C'est à peine s'ils avaient foulé le sol de ces îles qui les avaient vus naître, à peine si leur mémoire en avait conservé quelque souvenir!...

Bien que leurs familles eussent abandonné cet archipel, — à l'exception d'une seule, — sans avoir la pensée d'y revenir, il en était parmi eux qui retrouveraient là des parents, des amis, et, tout considéré, pour de jeunes Antilians, c'était un beau voyage en perspective.

On en jugera d'après la situation personnelle de chacun des neuf lauréats, auxquels étaient attribuées les bourses de voyage.

Et d'abord ceux qui étaient d'origine anglaise, et en plus grand nombre, à Antilian School :

Roger Hinsdale, de Sainte-Lucie, vingt ans, dont la famille, retirée des affaires avec une belle aisance, habitait Londres;

John Howard, de la Dominique, dix-huit

ans, dont les parents étaient venus se fixer à Manchester comme industriels;

Hubert Perkins, d'Antigoa, dix-sept ans, dont la famille, comprenant son père, sa mère, ses deux jeunes sœurs, n'avait jamais quitté l'île natale, et qui, son éducation terminée, devra y revenir pour entrer dans une maison de commerce.

Voici, maintenant, pour les Français, au nombre d'une douzaine à Antilian School :

Louis Clodion, de la Guadeloupe, vingt ans, appartenant à une famille d'armateurs, établie à Nantes depuis quelques années;

Tony Renault, de la Martinique, dix-sept ans, l'aîné de quatre enfants, famille de fonctionnaires, qui demeurait à Paris.

Au tour des Danois :

Niels Harboe, de Saint-Thomas, dix-neuf ans, n'ayant plus ni père ni mère, et dont le frère, plus âgé que lui de six ans, était toujours aux Antilles;

Axel Wickborn, de Sainte-Croix, dix-neuf ans, dont la famille faisait le commerce des bois au Danemark, à Copenhague.

Les Hollandais étaient représentés par Albertus Leuwen, de Saint-Martin, vingt ans, fils unique, dont les parents habitaient les environs de Rotterdam.

Quant à Magnus Anders, Suédois d'origine, né à Saint-Barthélemy, dix-neuf ans, sa famille était venue récemment s'installer à Gotteborg, en Suède, et n'avait pas renoncé à retourner aux Antilles, après fortune faite.

On l'avouera, ce voyage, qui les ramènerait pendant quelques semaines au pays d'origine, était de nature à satisfaire ces jeunes Antillians, et qui sait si la plupart d'entre eux eussent été destinés à le jamais revoir! Seuls, Louis Clodion avait un oncle, frère de sa mère, à la Guadeloupe; Niels Harboe, un frère à Saint-Thomas, et Hubert Perkins toute sa famille à Antigoa. Mais leurs camarades ne conservaient plus aucune attache de parenté avec les autres îles de l'Antilie, abandonnées sans esprit de retour.

Les plus âgés des boursiers étaient Roger Hinsdale, un peu hautain de caractère; Louis Clodion, garçon sérieux et laborieux, sympathique à tous; Albertus Leuwen, dont le sang hollandais ne s'était point réchauffé au soleil des Antilles. Après eux venaient Niels Harboe, dont la vocation ne se déclarait pas encore; Magnus Anders, très passionné pour les choses de la mer, et qui se préparait à entrer dans la marine marchande; Axel Wickborn, que ses goûts porteraient à servir dans l'ar-

mée danoise; puis, à citer par rang d'âge, John Howard, un peu moins britannisé que son compatriote Roger Hinsdale; enfin les deux plus jeunes, Hubert Perkins, destiné au commerce, ainsi qu'il a été dit, et Tony Renault, à qui ses goûts de canotage pourraient bien donner pour l'avenir celui de la navigation.

A présent, question d'une certaine importance, est-ce que ce voyage allait comprendre toutes les Antilles, grandes et petites, celles du Vent et celles sous le Vent?... Mais une complète exploration de l'archipel aurait exigé plus que les quelques semaines dont les lauréats disposeraient. En effet, on ne compte par moins de trois cent cinquante îles ou îlots dans cet archipel des Indes occidentales, et, en admettant que cela fût possible, rien qu'à en visiter une ou un par jour, il eût fallu consacrer à cette très sommaire visite une année entière.

Non! telles n'étaient pas les intentions de Mrs Kethlen Seymour. Les pensionnaires d'Antilian School devaient se borner à passer quelques jours chacun dans son île, à revoir les parents ou amis qui s'y trouvaient alors, à remettre encore une fois le pied sur le sol natal.

Dans ces conditions, on le voit, il y aurait à éliminer tout d'abord de l'itinéraire les grandes Antilles, Cuba, Haïti, Saint-Domingue, Porto-Rico, puisque les pensionnaires espagnols n'avaient point été classés dans le concours, la Jamaïque, puisque aucun des lauréats n'était originaire de cette colonie britannique, et Curaçao, la hollandaise, pour pareille raison. De même les petites Antilles, qui sont sous la domination vénézolane, ne seraient pas visitées, ni Tortigos, ni Marguerite, ni Tortuga, ni Blanquilla, ni Ordeilla, ni Avas. Donc, les seules îles de la Micro-Antilie où aborderaient les titulaires des bourses de voyage seraient Sainte-Lucie, la Dominique, Antigoa, anglaises, — la Guadeloupe, la Martinique, françaises, — Saint-Thomas, Sainte-Croix, danoises, — Saint-Barthélemy, suédoise, et Saint-Martin qui appartient par moitié à la Hollande et à la France.

Ces neuf îles étaient comprises dans l'ensemble géographique des îles du Vent, auxquelles feraient successivement relâche les neuf pensionnaires d'Antilian School.

Toutefois, personne ne s'étonnera qu'à cet itinéraire il eût été ajouté une dixième île, qui, sans doute, recevrait la plus longue et aussi la plus légitime visite.

C'était la Barbade, du même groupe des îles du Vent, l'une des plus importantes du domaine colonial que le Royaume-Uni possède en ces parages.

Là, en effet, résidait Mrs Kethlen Seymour. C'était bien le moins, et par un très naturel sentiment de gratitude, que ses obligés dussent lui rendre hommage.

On imaginera sans peine que, si cette généreuse Anglaise tenait à recevoir les neuf lauréats d'Antilian School, ceux-ci, de leur côté, éprouvaient le plus vif désir de connaître l'opulente indigène de la Barbade et de lui exprimer leur reconnaissance.

Ils ne le regretteraient pas, d'ailleurs, et un post-scriptum de la lettre, qui fut communiquée par M. Julian Ardagh, montra jusqu'où Mrs Kethlen Seymour poussait la générosité.

En effet, en dehors des dépenses qu'occasionnerait ce voyage, — dépenses qu'elle prenait entièrement à sa charge, — une somme de sept cents livres [1] serait remise à chacun d'eux au départ de la Barbade.

Quant à la durée dudit voyage, le temps des vacances y suffirait-il?... Oui, à la condi-

1. 17.500 francs.

tion d'en devancer d'un mois le début réglementaire, — ce qui permettrait de franchir l'Atlantique en belle saison à l'aller comme au retour.

Au total, rien de plus acceptable que ces conditions, qui furent accueillies avec enthousiasme. Il n'y avait point à craindre que les familles fissent des objections à un déplacement si agréable et si profitable à tous les points de vue. De sept à huit semaines, c'était la limite que l'on pouvait lui assigner en tenant compte des retards possibles, et les jeunes boursiers reviendraient en Europe, le cœur plein des inoubliables souvenirs de leurs chères îles du Nouveau-Continent.

Enfin, une dernière question se posait sur laquelle les familles furent bientôt fixées.

Est-ce que les lauréats seraient livrés à eux-mêmes, eux dont les plus âgés n'avaient point encore dépassé leur vingtième année?... En somme, lorsque la main d'un maître ne serait plus là pour les rapprocher, pour les contenir?... Lorsqu'ils visiteraient cet archipel appartenant aux divers États européens, n'y avait-il pas à craindre des jalousies, des heurts, si quelque question de nationalité se soulevait?... Oublieraient-ils que tous étaient d'origine antillienne, per-

sionnaires de la même école, alors que l'intervention du sagace et prudent M. Ardagh ne pourrait plus se produire?...

C'était un peu aux difficultés de ce genre que songeait le directeur d'Antilian School, et, s'il ne lui était pas loisible d'accompagner ses élèves, il se demandait qui saurait le remplacer dans une tâche parfois difficile?...

Du reste, ce côté de la question n'avait point échappé à l'esprit très pratique de Mrs Kethlen Seymour. Aussi verra-t-on comment elle l'avait résolu, car la prudente dame n'eût jamais admis que ces jeunes garçons fussent soustraits à toute autorité pendant ce voyage.

Maintenant, comment s'effectuerait-il à travers l'Atlantique?... Serait-ce à bord de l'un des paquebots qui font un service régulier entre l'Angleterre et les Antilles?... Des places y seraient-elles prises, des cabines retenues, au nom de chacun des neuf lauréats?...

On le répète, ils ne devaient point voyager à leurs frais, et même aucune dépense de cette sorte ne devait être imputée sur les sept cents livres qui leur seraient remises, lorsqu'ils quitteraient la Barbade pour revenir en Europe.

Or, dans la lettre de Mrs Kethlen Seymour se trouvait un paragraphe qui répondait à cette question et dans les termes suivants :

« Le transport à travers l'Océan sera payé de mes propres deniers. Un navire, frété pour les Antilles, attendra ses passagers dans le port de Cork, Queenstown, Irlande. Ce navire, c'est l'*Alert*, capitaine Paxton, qui est prêt à prendre la mer et dont le départ est fixé au 30 juin. Le capitaine Paxton compte recevoir ses passagers à cette date, et il lèvera l'ancre dès leur arrivée. »

Décidément, ces jeunes boursiers allaient voyager sinon en princes, tout au moins en yachtmen. Un navire à leur disposition, qui les conduirait aux Indes occidentales et les ramènerait en Angleterre ! Mrs Kethlen Seymour faisait bien les choses ! Elle pourvoyait à tout magnifiquement, cette Mécène albionesque ! En vérité, si les millionnaires employaient toujours les millions à de si belles œuvres, il n'y aurait qu'à leur souhaiter d'en posséder beaucoup, et même davantage !

Il arriva donc ceci dans ce petit monde d'Antilian School, c'est que, si les lauréats étaient déjà enviés de leurs camarades lorsqu'on ignorait encore les dispositions de la

généreuse dame, cette envie s'éleva au plus haut degré lorsqu'on apprit dans quelles conditions d'agrément et de confort s'effectuerait ce voyage.

Pour eux, ils étaient enchantés. La réalité atteignait à la hauteur de leurs rêves. Après avoir traversé l'Atlantique, ce serait à bord de leur yacht qu'ils visiteraient les principales îles de l'archipel antillien.

« Et quand partons-nous?... disaient-ils.

— Dès demain...

— Dès aujourd'hui...

— Non... nous avons encore six jours... faisaient observer les plus sages.

— Ah! que ne sommes-nous déjà embarqués sur l'*Alert!*... répétait Magnus Anders.

— A notre bord! » s'écriait Tony Renault.

Et ils ne voulaient pas admettre qu'il y eût quelques préparatifs à faire en vue de ce voyage d'outre-mer!

Or, en premier lieu, il fallait consulter les parents, demander et obtenir leur consentement, puisqu'il s'agissait d'envoyer les lauréats, non pas dans l'autre monde, mais tout au moins dans le nouveau. M. Julian Arlagh dut donc se mettre en mesure à ce sujet. En outre, cette exploration, qui durerait peut-être deux mois et demi, obligeait à prendre

certaines dispositions indispensables, à se pourvoir de vêtements et plus particulièrement d'effets de mer, bottes, surouets, capotes cirées, en un mot tout l'accoutrement du marin.

Puis, le directeur aurait à choisir la personne de confiance à laquelle incomberait la responsabilité de ces jeunes garçons. Qu'ils fussent assez grands pour se conduire eux-mêmes, assez raisonnables pour se passer d'un surveillant, d'accord. Mais il était sage de leur adjoindre un mentor qui eût autorité sur eux. Telle était bien l'intention de la sage Mrs Kethlen Seymour, exprimée dans sa lettre, et il fallait s'y conformer.

Inutile de dire que les familles seraient priées de donner leur acquiescement aux propositions que M. Ardagh leur ferait connaître. Parmi ces jeunes garçons, quelques-uns retrouveraient aux Antilles des parents qu'ils n'avaient pas vus depuis quelques années, Hubert Perkins à Antigoa, Louis Clodion à la Guadeloupe, Niels Harboe à Saint-Thomas. Ce serait une occasion très inattendue de se revoir, et dans des conditions exceptionnellement agréables.

Du reste, ces familles avaient été tenues au courant par le directeur d'Antilian School.

Elles savaient déjà qu'un concours devait mettre en rivalité les divers pensionnaires pour l'obtention de bourses de voyage. Après communication du résultat, lorsqu'elles apprendraient que les lauréats allaient visiter les Indes occidentales, M. Ardagh n'en doutait pas, ce serait réaliser leurs plus vifs désirs.

En attendant, M. Ardagh réfléchissait au choix qu'il avait à faire, le choix du chef qui serait à la tête de cette classe ambulante, du mentor dont les conseils maintiendraient la bonne harmonie au milieu de ces Télémaques en herbe. Cela ne laissait pas de lui causer quelque perplexité. S'adresserait-il à celui des professeurs d'Antilian School qui paraîtrait remplir toutes les conditions exigées en cette circonstance? Mais l'année scolaire n'avait pas pris fin. Impossible d'interrompre des cours avant les vacances. Le personnel enseignant devait rester au complet.

Ce fut même pour cette raison que M. Ardagh crut ne pas pouvoir accompagner les neuf boursiers. Sa présence était nécessaire pendant les derniers mois de scolarité, et il importait qu'il assistât de sa personne à la distribution des prix du 7 août.

Or, les professeurs et lui exceptés, n'avait-il

pas sous la main précisément celui qu'il fallait, un homme sérieux et méthodique par excellence, qui remplirait consciencieusement ses fonctions, qui méritait toute confiance, qui inspirait une générale sympathie, et que les jeunes voyageurs accepteraient volontiers pour mentor?

Restait la question de savoir si ledit personnage consentirait à faire ce voyage, s'il lui conviendrait de s'aventurer au delà des mers...

Le 24 juin, cinq jours avant la date fixée pour le départ de l'*Alert*, dans la matinée, M. Ardagh fit prier M. Patterson de venir dans son cabinet pour une communication importante.

M. Patterson, l'économe d'Antilian School, était occupé, suivant son invariable habitude, à régler ses comptes de la veille, lorsqu'il fut demandé par M. Ardagh.

Aussitôt, M. Patterson, faisant remonter ses lunettes à son front, répondit au domestique, qui se tenait sur le pas de la porte :

« Je vais, sans perdre un instant, me rendre à l'invitation de M. le directeur. »

Et, rabaissant ses lunettes, M. Patterson reprit sa plume pour achever la queue d'un 9, qu'il était en train de mouler au bas de la

colonne des dépenses sur son grand-livre. Puis, de sa règle d'ébène, il tira une barre sous la colonne des chiffres, dont il venait d'achever l'addition. Ensuite, après avoir secoué légèrement sa plume au-dessus de l'encrier, il la plongea à plusieurs reprises dans le godet de grenaille qui en assurait la propreté, l'essuya avec un soin extrême, la posa près de la règle le long de son pupitre, tourna la pompe de l'encrier afin d'y faire rentrer l'encre, plaça la feuille de papier brouillard sur la page des dépenses, en ayant bien soin de ne point altérer la queue du 9, ferma le registre, l'introduisit dans sa case spéciale à l'intérieur du bureau, remit dans leur boite le grattoir, le crayon et la gomme élastique, souffla sur son buvard pour en chasser quelques grains de poussière, se leva en repoussant son fauteuil à rond de cuir, retira ses manches de lustrine et les pendit à une patère près de la cheminée, donna un coup de brosse à sa redingote, à son gilet et à son pantalon, saisit son chapeau dont il lustra le poil brillant avec son coude, le mit sur sa tête, enfila ses gants de peau noire, comme s'il allait rendre quelque visite officielle à un haut personnage de l'Université, jeta un dernier regard à la glace, s'assura

que tout était irréprochable dans sa toilette, prit des ciseaux et coupa un brin de ses favoris qui dépassait la ligne réglementaire, vérifia si son mouchoir et son portefeuille se trouvaient dans sa poche, ouvrit la porte du cabinet, en franchit le seuil et la referma soigneusement avec l'une des dix-sept clefs qui tintinnabulaient à son trousseau, descendit l'escalier aboutissant à la grande cour, la traversa d'un pas lent et mesuré dans une direction oblique, afin de gagner le corps de logis où était le cabinet de M. Ardagh, s'arrêta devant la porte, pressa le bouton électrique dont la tremblotante sonnerie résonna à l'intérieur, et attendit.

Ce fut à cet instant seulement que M. Patterson se demanda, en se grattant le front du bout de son index :

« Qu'est-ce donc que M. le directeur peut avoir à me dire? »

En effet, à cette heure de la matinée, l'invitation de se rendre au cabinet de M. Ardagh devait paraître anormale à M. Patterson dont l'esprit s'emplissait d'hypothèses diverses.

Qu'on en juge ! La montre de M. Patterson n'indiquait encore que neuf heures quarante-sept, et l'on pouvait s'en rapporter aux indi-

cations de cet instrument de précision qui ne variait pas d'une seconde par jour, et dont la régularité égalait celle de son propriétaire. Or, jamais, non, jamais! M. Patterson ne se rendait près de M. Ardagh avant onze heures quarante-trois pour lui faire son rapport quotidien sur la situation économique d'Antilian School, et il était sans exemple qu'il ne fût pas arrivé entre la quarante-deuxième et la quarante-troisième minute.

M. Patterson devait dès lors supposer, et il supposa qu'il se produisait une circonstance toute particulière, puisque le directeur le mandait avant qu'il eût balancé les dépenses et les recettes de la veille. Il le ferait à son retour, d'ailleurs, et, on peut en être certain, aucune erreur n'aurait été occasionnée par ce dérangement insolite.

La porte s'ouvrit au moyen du cordon de tirage relié à la loge du concierge. M. Patterson fit quelques pas — cinq suivant son habitude — dans le couloir, et frappa un coup discret sur le panneau d'une deuxième porte, où se lisaient ces mots : *Cabinet du directeur*.

« Entrez », fut-il aussitôt répondu.

M. Patterson ôta son chapeau, secoua les grains de poussière égarés sur ses bottines,

rajusta ses gants et pénétra à l'intérieur du cabinet, éclairé par deux fenêtres à stores demi-baissés, qui donnaient sur la grande cour. M. Ardagh, différents papiers sous ses yeux, était assis devant son bureau, muni de plusieurs boutons électriques. Après avoir relevé la tête, il adressa un signe amical à M. Patterson.

« Vous m'avez fait demander à votre cabinet, monsieur le directeur?... dit M. Patterson.

— Oui, monsieur l'économe, répondit M. Ardagh, et pour vous entretenir d'une affaire qui vous concerne très personnellement. »

Puis, montrant une chaise placée près du bureau :

« Veuillez vous asseoir », ajouta-t-il.

M. Patterson s'assit, après avoir soigneusement relevé les pans de sa longue redingote, une main étendue sur son genou, l'autre ramenant son chapeau sur sa poitrine.

M. Ardagh prit la parole :

« Vous savez, monsieur l'économe, dit-il, quel a été le résultat du concours ouvert entre nos pensionnaires, en vue d'obtenir des bourses de voyage...

— Je le sais, monsieur le directeur, ré-

pondit M. Patterson, et ma pensée est que cette généreuse initiative de l'une de nos compatriotes coloniales est tout à l'honneur d'Antilian School. »

M. Patterson parlait posément, faisant valoir les syllabes des mots choisis qu'il employait, et les accentuant, non sans quelque préciosité, lorsqu'ils s'échappaient de ses lèvres.

« Vous savez aussi, reprit M. Ardagh, quel est l'emploi qui doit être fait de ces bourses de voyage...

— Je ne l'ignore pas, monsieur le directeur, répondit M. Patterson, qui, s'inclinant, sembla saluer de son chapeau quelque personne au delà des Océans. Mrs Kethlen Seymour est une dame dont le nom trouvera un écho sonore dans la postérité. Il me paraît difficile de mieux disposer des richesses que la naissance ou le travail lui ont départies, en faveur d'une jeunesse avide de déplacements lointains...

— C'est aussi mon avis, monsieur l'économe. Mais allons au but. Vous savez également dans quelles conditions doit se faire ce voyage aux Antilles?...

— J'en suis informé, monsieur le directeur. Un navire attendra nos jeunes voyageurs, et

j'espère pour eux qu'ils n'auront point à supplier Neptune de jeter son célèbre *Quos ego* aux flots courroucés de l'Atlantique!

— Je l'espère aussi, monsieur Patterson, puisque les traversées d'aller et retour vont s'effectuer pendant la belle saison.

— En effet, répondit l'économe, juillet et août sont les mois de repos préférés de la capricieuse Téthys...

— Aussi, ajouta M. Ardagh, cette navigation sera-t-elle non moins agréable pour mes lauréats que pour la personne qui doit les accompagner pendant le voyage...

— Personne, dit M. Patterson, qui aura de plus l'aimable tâche de présenter à Mrs Kethlen Seymour les respectueux hommages et la sympathique reconnaissance des pensionnaires d'Antilian School.

— Or, reprit le directeur, j'ai le regret que cette personne ne puisse être moi. Mais, en fin de l'année scolaire, à la veille des examens que je dois présider, mon absence est impossible...

— Impossible, monsieur le directeur, répondit l'économe, et il ne sera pas à plaindre, celui qui sera appelé à prendre votre place.

— Assurément, et je n'aurais eu que l'embarras du choix. Or, il me fallait un homme

de toute confiance, sur lequel je pusse entièrement compter et qui serait agréé sans conteste par les familles de nos jeunes boursiers... Eh bien, cet homme, je l'ai trouvé dans le personnel de l'établissement...

— Je vous en félicite, monsieur le directeur. C'est, sans doute, un des professeurs de sciences ou de lettres...

— Non, car il ne peut être question d'interrompre les études avant les vacances. Mais il m'a paru que cette interruption présenterait moins d'inconvénients pour ce qui concerne la situation financière de l'école, et c'est vous, monsieur l'économe, dont j'ai fait choix pour accompagner nos jeunes garçons aux Antilles... »

M. Patterson n'avait pu réprimer un mouvement de surprise. Se relevant tout d'une pièce, il avait ôté ses lunettes.

« Moi... monsieur le directeur?... dit-il d'une voix un peu troublée.

— Vous-même, monsieur Patterson, et je suis certain que la comptabilité de ce voyage de boursiers sera aussi régulièrement tenue que celle de l'école. »

M. Patterson, du coin de son mouchoir, essuya le verre de ses lunettes légèrement brouillé par la buée de ses yeux.

« J'ajoute, dit M. Ardagh, que, grâce à la munificence de Mrs Kethlen Seymour, une prime de sept cents livres est également réservée au mentor qui sera honoré de ces fonctions importantes... Je vous prierai donc, monsieur Patterson, d'être prêt à partir dans cinq jours. »

III

Mr ET Mme PATTERSON.

Si M. Horatio Patterson occupait la place d'économe à Antilian School, c'est qu'il avait abandonné la carrière du professorat pour celle de l'administration. Latiniste convaincu, il regrettait qu'en Angleterre la langue de Virgile et de Cicéron n'eût pas la considération dont elle jouit en France, où un haut rang lui est réservé dans le monde universitaire. La race française, il est vrai, peut revendiquer une origine latine à laquelle ne prétendent point les fils d'Albion, et peut-être, dans ce pays, le latin résistera-t-il aux envahissements de l'enseignement moderne?

Mais, s'il ne professait plus, M. Patterson n'en restait pas moins fidèle, dans le fond de

son cœur, à ces maîtres de l'antiquité romaine dont il avait le culte. Tout en se remémorant nombre de citations de Virgile, d'Ovide ou d'Horace, il consacrait ses qualités de comptable exact et méthodique à l'administration des finances d'Antilian School. Avec la précision, la minutie même qui le caractérisaient, il donnait l'impression d'un économe modèle, qui n'ignore rien des mystères du doit et avoir ni des plus menus détails de la comptabilité. Après avoir été jadis primé aux examens des langues anciennes, il aurait pu l'être actuellement dans un concours pour la tenue des livres ou l'établissement d'un budget scolaire.

Très vraisemblablement, d'ailleurs, c'était M. Horatio Patterson qui prendrait la direction d'Antilian School, lorsque M. Ardagh se retirerait, après fortune faite, car l'institution se trouvait en état de parfaite prospérité, et elle ne péricliterait pas entre des mains si dignes de recueillir cette importante succession.

M. Horatio Patterson n'avait dépassé que de quelques mois la quarantaine. Homme d'étude plus qu'homme de sport, il jouissait d'une excellente santé qu'il n'avait jamais ébranlée par aucun excès : bon estomac,

cœur admirablement réglé, bronches de qualité supérieure. C'était un personnage discret et réservé, en équilibre constant, ayant toujours su ne point se compromettre ni par ses actes ni par ses paroles, tempérament théorique et pratique à la fois, incapable de désobliger personne, d'une parfaite tolérance, et, pour lui appliquer une locution qui ne saurait lui déplaire, très *sui compos*.

M. Horatio Patterson, d'une taille au-dessus de la moyenne, sans carrure, les épaules un peu fuyantes, était plutôt gauche dans sa démarche et sans élégance dans son attitude. Un geste naturellement emphatique accompagnait sa parole d'une articulation légèrement prétentieuse. Bien que de physionomie grave, il ne dédaignait pas de sourire à l'occasion. Il avait les yeux bleu pâle, à demi éteints du myope, ce qui l'obligeait à porter des lunettes d'un fort numéro, qu'il posait sur le bout de son nez proéminent. En somme, et plus souvent embarrassé de ses longues jambes, il marchait les talons trop rapprochés, il s'asseyait maladroitement à faire craindre qu'il ne glissât de son siège, et, s'il s'étendait bien ou mal dans le lit, il n'y avait que lui à le savoir.

Il existait une Mrs Patterson, alors âgée

de trente-sept ans, une femme assez intelligente, sans prétention ni coquetterie. Son mari ne lui semblait pas ridicule, et il savait apprécier ses services, lorsqu'elle l'aidait dans ses travaux de comptabilité. D'ailleurs, de ce que l'économe d'Antilian School était un homme de chiffres, il ne faudrait pas s'imaginer qu'il fût négligé dans sa tenue, peu soucieux de sa toilette. On ferait erreur. Non! il n'y avait rien de mieux disposé que le nœud de sa cravate blanche, de mieux ciré que ses bottines à bout de cuir verni, de plus empesé que sa chemise si ce n'est sa personne, de plus irréprochable que son pantalon noir, de plus fermé que son gilet semblable à celui d'un clergyman, de plus boutonné que son ample redingote qui lui descendait à mi-jambes.

M. et Mrs Patterson occupaient dans les bâtiments de l'école un appartement confortable. Les fenêtres prenaient jour d'un côté sur la grande cour, de l'autre sur le jardin, planté de vieux arbres, dont les pelouses étaient entretenues dans un agréable état de fraîcheur. Il se composait d'une demi-douzaine de pièces situées au premier étage.

C'est dans cet appartement que rentra M. Horatio Patterson, après sa visite au

directeur. Il ne s'était point hâté, désireux de donner à ses réflexions pleine maturité. Sans doute, elles ne seraient plus vieilles que des quelques minutes dont il aurait prolongé son absence. Néanmoins, avec un personnage habitué à voir juste, à observer les choses sous leur véritable aspect, à balancer dans une question le pour et le contre, comme il balançait le doit et l'avoir sur son grand-livre, le parti serait vite et définitivement pris. Cette fois, cependant, il convenait de ne pas s'embarquer, — c'est le mot, — à la légère dans cette aventure.

Aussi, avant de rentrer, M. Horatio Patterson fit-il les cent pas dans la cour, vide à cette heure-là, toujours droit comme un paratonnerre, raide comme un pieu, s'arrêtant, reprenant sa marche, tantôt les mains derrière le dos, tantôt les bras croisés sur la poitrine, le regard perdu en quelque horizon lointain, bien au delà des murs d'Antilian School.

Puis, avant d'aller conférer avec Mrs Patterson, il ne résista pas au désir de regagner son bureau, afin de terminer ses comptes de la veille. Et alors, une dernière vérification faite, l'esprit absolument libre, il pourrait discuter sans préoccupation d'au-

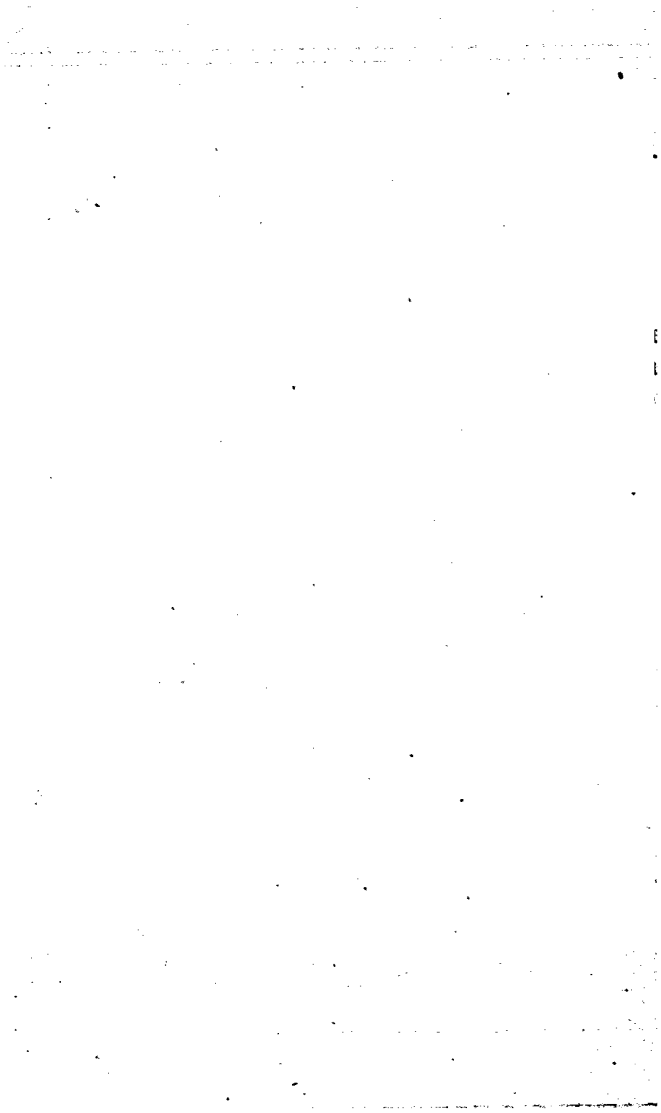
cune sorte les avantages ou inconvénients de la communication qu'il avait reçue de son directeur.

En somme, tout cela n'exigea que peu de temps, et, quittant son bureau situé au rez-de-chaussée, il remonta au premier étage à l'instant où les pensionnaires descendaient des classes.

Aussitôt, çà et là, se formèrent différents groupes, et, entre autres, celui des neuf lauréats. En vérité, on aurait dit qu'ils étaient déjà à bord de l'*Alert*, à quelques milles au large des côtes de l'Irlande! Et ce dont ils causaient avec plus ou moins de volubilité, il n'est pas difficile de l'imaginer.

Toutefois, si la question de ce voyage aux Antilles était résolue, il y en avait une autre qui pour eux ne l'était pas encore. Seraient-ils ou non accompagnés depuis le départ jusqu'à l'arrivée?... Au total, il leur semblait assez indiqué qu'on ne les laisserait pas aller seuls à travers l'Atlantique... Mais Mrs Kethlen Seymour avait-elle désigné spécialement quelqu'un, ou s'en était-elle remise de ce soin à M. Ardagh?... Or, il semblait difficile que le directeur de l'établissement pût s'absenter à cette époque... Dès lors, à qui seraient confiées ces fonc-

« JE SONGE A FAIRE MON TESTAMENT. » (Page 59.)



tions, et M. Ardagh avait-il déjà fait son choix?...

Peut-être vint-il à l'idée de quelques-uns que ce serait précisément M. Patterson. Il est vrai, l'économe, tranquille et casanier, n'ayant jamais quitté le foyer domestique, consentirait-il à changer toutes ses habitudes, à se séparer pendant plusieurs semaines de Mrs Patterson?... Accepterait-il ces fonctions avec la responsabilité qu'elles entrainaient?... Cela paraissait improbable.

Assurément, si M. Horatio Patterson éprouva quelque étonnement lorsque le directeur lui eut fait la communication susdite, on comprendra que Mrs Patterson devrait être non moins surprise, lorsque son mari la mettrait au courant. Jamais il ne serait venu à l'idée de personne que deux éléments si étroitement unis, — on pourrait dire si chimiquement combinés l'un avec l'autre, — pussent être séparés, dissociés, ne fût-ce que pendant quelques semaines. Et, pourtant, il était inadmissible que Mrs Patterson fût du voyage.

C'est bien de ces diverses considérations que se préoccupait M. Patterson, tout en regagnant son appartement. Mais, ce qu'il convient d'ajouter, c'est que sa résolution

était prise et bien prise, lorsqu'il franchit la porte du salon où l'attendait Mrs Patterson.

Et, tout d'abord, celle-ci, n'ignorant pas que l'économe avait été appelé près du directeur, dit dès son entrée :

« Eh bien, monsieur Patterson, qu'y a-t-il donc ?...

— Du nouveau, madame Patterson, du très nouveau...

— On a décidé, je pense, que c'est M. Ardagh qui accompagnera nos jeunes lauréats aux Antilles ?...

— En aucune façon, et il lui est impossible de quitter l'institution à cette époque de l'année.

— Alors il a fait un choix ?...

— Oui...

— Et qui a-t-il choisi ?...

— Moi.

— Vous... Horatio?...

— Moi. »

Mrs Patterson revint sans trop de peine de l'étonnement que lui causa cette riposte. Femme de tête, sachant se faire une raison, elle ne se dépensait pas en récriminations vaines, enfin la digne compagne de M. Patterson.

Celui-ci, cependant, après avoir échangé

ces quelques phrases avec elle, s'était rapproché de la fenêtre, et de quatre doigts de sa main gauche tambourinait sur une des vitres.

Mrs Patterson vint bientôt se placer près de lui :

« Vous avez accepté ?... dit-elle.

— J'ai accepté.

— Mon avis est que vous avez bien fait.

— C'est aussi le mien, madame Patterson. Du moment que notre directeur me donnait ce témoignage de confiance, je ne pouvais refuser.

— Cela vous était impossible, monsieur Patterson, et je ne regrette qu'une chose...

— Laquelle?...

— C'est qu'il s'agisse, non pas d'un voyage terrestre, mais d'un voyage maritime, et qu'il y ait nécessité de traverser la mer...

— Nécessité, en effet, madame Patterson. Toutefois cette perspective d'une traversée de deux à trois semaines n'est pas pour m'effrayer... Un bon navire est mis à notre disposition... A cette époque de l'année, entre juillet et septembre, la mer nous sera douce, la navigation favorable... Et puis, il y a aussi une prime pour le chef de l'expédi-

tion... autrement dit le mentor, titre qui me sera attribué...

— Une prime?... répéta Mrs Patterson, qui n'était point insensible aux avantages de cette nature.

— Oui, répondit M. Patterson, une prime égale à celle que doit toucher chaque boursier...

— Sept cents livres?...

— Sept cents livres.

— La somme en vaut la peine. »

M. Horatio Patterson déclara être de cet avis.

« Et à quand le départ?... demanda Mrs Patterson, qui n'avait plus aucune objection à présenter.

— Le 30 juin, et il faut que, dans cinq jours, nous soyons rendus à Cork, où nous attend l'*Alert*... Donc, pas de temps à perdre, et, dès aujourd'hui, nous commencerons les préparatifs...

— Je me charge de tout, Horatio, répliqua Mrs Patterson.

— Vous n'oublierez rien...

— Soyez tranquille!

— Des habits légers, car nous sommes appelés à voyager dans des pays chauds, qui rôtissent sous les feux d'un soleil tropical...

— Les habits légers seront prêts.

— De couleur noire, pourtant, car il ne conviendrait ni à ma situation ni à mon caractère de revêtir le costume fantaisiste du tourisme...

— Rapportez-vous-en à moi, monsieur Patterson, et je n'oublierai pas non plus la formule Wergal contre le mal de mer, ni les ingrédients dont elle conseille l'usage...

— Oh! le mal de mer!... fit M. Patterson avec dédain.

— N'importe, ce sera prudent, reprit Mrs Patterson. Ainsi, c'est bien convenu, il ne s'agit que d'un voyage de deux mois et demi...

— Deux mois et demi, c'est dix à onze semaines, madame Patterson... Il est vrai, dans ce laps de temps, que d'aléas peuvent se produire!... Ainsi que l'a dit un sage, si l'on sait quand on part, on ne sait pas quand on revient...

— L'important est qu'on revienne, dit très justement Mrs Patterson. Il ne faudrait pas m'effrayer, Horatio... Je me résigne, sans récriminations intempestives, à une absence de deux mois et demi, à l'idée d'un voyage sur mer... Je connais les périls qu'il présente... J'ai lieu de croire que vous

saurez les éviter avec votre prudence habituelle... Mais ne me laissez pas sous cette fâcheuse impression que ce voyage puisse se prolonger...

— Les observations que j'ai cru devoir faire, répondit M. Patterson, en se défendant par un geste d'avoir dépassé les limites permises, ces observations n'ont point pour but de jeter le trouble dans votre âme, madame Patterson... Je désirais simplement vous mettre en garde contre toute inquiétude en cas que le retour pût être retardé, sans qu'il y eût lieu d'en concevoir de sérieuses alarmes...

— Soit, monsieur Patterson, mais il est question d'une absence de deux mois et demi, et je veux croire qu'elle ne dépassera pas ce terme...

— Je veux le croire aussi, répondit M. Patterson. En somme, de quoi s'agit-il ?... D'une excursion dans une contrée délicieuse, d'une promenade d'îles en îles à travers les Indes occidentales... Et, quand nous ne reviendrions en Europe que quinze jours plus tard...

— Non, Horatio », répliqua l'excellente dame qui s'entêtait plus que d'ordinaire.

Et, ma foi, on ne sait trop pour quelle

« CRAS INGENS ITERABIMUS AEQUOR. » (Page 66.)

raison, voici que M. Patterson s'entête aussi, — ce qui n'était guère dans ses habitudes. Avait-il donc un intérêt à exciter les appréhensions de Mrs Patterson?...

Ce qui est certain, c'est qu'il insista encore et avec force sur les dangers qu'offre un voyage quel qu'il soit, surtout un voyage au delà des mers. Et lorsque Mrs Patterson se refusa à admettre ces dangers, qu'il dépeignait avec périodes et gestes emphatiques :

« Je ne vous demande pas de les voir, déclara-t-il, seulement de les prévoir, et, comme conséquence de cette prévision, j'ai à prendre quelques mesures indispensables...

— Lesquelles, Horatio?...

— En premier lieu, madame Patterson, je songe à faire mon testament...

— Votre testament...

— Oui... en bonne et due forme...

— Mais vous voulez donc me mettre la mort au cœur!... s'écria Mrs Patterson, qui commençait à envisager ce voyage sous une perspective effrayante.

— Non, madame Patterson, non!... je veux uniquement me conduire avec sagesse et prudence. Je suis de ces hommes qui croient raisonnable de prendre leurs dernières dispo-

sitions avant de monter en railway, et, à plus forte raison, lorsqu'il s'agit de s'aventurer sur la plaine liquide des océans. »

Tel était cet homme, et même se bornerait-il à ces dispositions testamentaires? Sans doute, et qu'imaginer de plus?... Quoi qu'il en fût, ce fut bien pour impressionner au dernier degré Mrs Patterson, la pensée que son mari allait régler ces questions d'héritage, si délicates toujours, puis la vision des périls d'une traversée de l'Atlantique, les collisions, les échouages, les naufrages, les abandons sur quelque île à la merci des cannibales...

Alors M. Patterson sentit qu'il avait peut-être été trop loin, et il employa ses phrases les mieux arrondies à rassurer Mrs Patterson, cette moitié de lui-même, ou plutôt l'un des termes de cette vie en partie double qui s'appelle le mariage. Enfin il parvint à lui démontrer qu'un excès de précautions ne pouvait jamais avoir de conséquences nuisibles ou regrettables, et que, se garantir contre toute éventualité, ce n'était pas dire un éternel adieu aux joies de la vie...

« Cet *æternum vale,* ajouta-t-il, qu'Ovide met dans la bouche d'Orphée, lorsqu'il perdit pour la seconde fois sa chère Eurydice! »

Non! Mrs Patterson ne perdrait pas M. Patterson, pas même une première fois. Mais cet homme minutieux tenait à ce que tout fût réglé. Il n'abandonnerait pas cette idée de faire son testament. Le jour même, il se rendrait chez un notaire, et l'acte serait rédigé conformément à la loi, de manière qu'il ne donnât lieu, en cas qu'il fût procédé à son ouverture, à aucune interprétation douteuse.

Après cela, on s'imaginera aisément que M. Patterson avait pris toutes les précautions possibles, si la fatalité voulait que l'*Alert* se perdit corps et biens en plein Océan, et que l'on dût renoncer à jamais à avoir de nouvelles de son équipage et de ses passagers.

Tel n'était pas, sans doute, l'avis de M. Patterson, car il ajouta :

« Et puis, il y aura peut-être une autre mesure plus...

— Laquelle, Horatio?... » demanda Mrs Patterson.

M. Patterson ne crut pas devoir parler d'une manière explicite en ce moment.

« Rien... rien... nous verrons!... » se contenta-t-il de répondre.

Et, s'il ne voulut pas en dire davantage, c'était, on peut le croire, pour ne point

effrayer de nouveau Mrs Patterson. Et peut-être n'eût-il pas réussi à lui faire adopter son idée, même en l'appuyant de quelque autre citation latine, et il ne les lui ménageait guère d'habitude...

Enfin, pour terminer cet entretien, il conclut en ces termes :

« Et, maintenant, occupons-nous de ma valise et de mon carton à chapeaux. »

Il est vrai, le départ ne devait s'effectuer que dans cinq jours, mais ce qui est fait est fait et n'est plus à faire.

Bref, en ce qui concerne M. Patterson, comme aussi les jeunes lauréats, il ne fut désormais question que des préparatifs de voyage.

D'ailleurs, si le départ de l'*Alert* était fixé au 30 juin, des cinq jours qui restaient il faudrait déduire vingt-quatre heures pour se rendre de Londres à Cork.

En effet, le railway transporterait d'abord les voyageurs à Bristol. Là, ils s'embarqueraient sur le steamer qui fait le service quotidien entre l'Angleterre et l'Irlande; ils descendraient la Severn, ils traverseraient le canal Bristol, puis le canal Saint-Georges, et débarqueraient à Queenstown, à l'entrée de la baie de Cork, sur la côte sud-ouest de

la verte Erin. Une journée, c'est tout ce qu'exigeait la navigation entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, et, dans la pensée de M. Patterson, cela suffirait à son apprentissage de la mer.

Quant aux familles des jeunes boursiers, qui avaient été consultées, les réponses ne tardèrent pas à parvenir, soit par télégrammes, soit par lettres. Pour Roger Hinsdale, cela se fit le jour même, puisque ses parents habitaient Londres, et ce fut le lauréat en personne qui alla leur faire connaitre les intentions de Mrs Kethlen Seymour. Les autres réponses arrivèrent successivement de Manchester, de Paris, de Nantes, de Copenhague, de Rotterdam, de Gotteborg, et un télégramme fut câblé d'Antigoa par la famille d'Hubert Perkins.

La proposition avait reçu l'accueil le plus favorable, avec les remerciments très sincères pour Mrs Kethlen Seymour, de la Barbade.

Tandis que Mrs Patterson s'occupait des préparatifs du voyage en ce qui concernait son mari, M. Patterson mettait la dernière main à la comptabilité générale d'Antilian School. On peut être assuré qu'il ne laisserait ni une facture en souffrance, ni une écriture incomplète. Puis il demanderait décharge

à qui de droit de sa gestion arrêtée au 28 juin de la présente année.

D'ailleurs, en même temps, il ne négligeait rien de ses affaires personnelles, et, sans doute, il régla comme il l'entendait celle à laquelle il tenait tout particulièrement, et dont il dut parler à Mrs Patterson plus explicitement qu'il ne l'avait fait lors de leur premier entretien.

A ce sujet, toutefois, un silence absolu fut gardé par les intéressés. Apprendrait-on dans l'avenir ce dont il s'agissait?... Oui, si, par malheur, M. Horatio Patterson ne revenait pas du Nouveau Monde.

Ce qui est certain, c'est que les deux époux firent plusieurs visites à un homme de loi, un solicitor, et que même ils se présentèrent devant les magistrats compétents. Et, ce qui fut parfaitement observé par le personnel d'Antilian School, c'est que chaque fois que Mr et Mrs Patterson revenaient ensemble à leur appartement, lui avait toujours l'air plus grave, plus réservé que d'habitude, tandis que sa digne épouse avait tantôt les yeux rouges, comme si elle venait de verser un flot de larmes, tantôt l'attitude décidée de quelqu'un qui a mené à bonne fin une énergique résolution.

D'ailleurs, et malgré les formes différentes qu'ils prirent chez chacun d'eux, ces sentiments de tristesse parurent très justifiés dans la circonstance.

Le 28 juin arriva. Le départ devait se faire dans la soirée. A neuf heures, le mentor et ses jeunes compagnons prendraient le train pour Bristol.

Dans la matinée, M. Julian Ardagh eut une dernière entrevue avec M. Patterson. En même temps qu'il lui recommandait de tenir avec une parfaite régularité la comptabilité du voyage, recommandation inutile, il lui fit sentir toute l'importance de la tâche qui lui était confiée, et combien il se reposait sur lui pour maintenir la bonne harmonie parmi les pensionnaires d'Antilian School.

A huit heures et demie du soir, les adieux s'échangèrent dans la grande cour. Roger Hinsdale, John Howard, Huber Perkins, Louis Clodion, Tony Renault, Niels Harboe, Axel Wickborn, Albertus Leuwen, Magnus Anders, serrèrent la main du directeur, des professeurs et de leurs camarades qui ne les voyaient pas partir sans quelque envie, bien naturelle.

M. Horatio Patterson avait pris congé de Mrs Patterson dont il emportait la photogra-

phie, et il s'était exprimé en phrases émues, avec la conscience d'un homme pratique, qui s'est mis en garde contre toutes les éventualités.

Puis, se retournant vers les neuf boursiers, au moment où ils allaient monter dans le break qui devait les conduire à la gare, il dit, en scandant toutes les syllables de ce vers d'Horace :

Cras ingens iterabimus æquor.

Maintenant ils sont partis. Dans quelques heures le train les aura déposés à Bristol. Demain ils traverseront le canal de Saint-George que M. Horatio Patterson a qualifié d'*ingens æquor*... Bon voyage aux lauréats du concours d'Antilian School!

IV

LA TAVERNE DU « BLUE-FOX ».

Cork s'est d'abord appelé Coves, nom qui provient d'un terrain marécageux, — le Corroch en langue gaélique. Après avoir modestement débuté comme village, Cork est devenu bourgade, et, actuellement, capitale du Munster, cette cité tient le troisième rang en Irlande.

Ville industrielle d'une certaine importance, peut-être sa valeur maritime l'emporte-t-elle, grâce au port de Queenstown, — l'ancien Coves, — en aval de la rivière de Lee. Là sont établis les chantiers, les magasins, les usines. Un port de ravitaillement et de relâche reçoit les navires, principalement

ces voiliers auxquels la Lee n'offre pas une profondeur suffisante.

En arrivant tard à Cork, le mentor et les boursiers n'auraient point le temps de le visiter, ni de parcourir cette charmante île qui communique par deux ponts avec les deux rives de la Lee, ni de se promener à travers les délicieux jardins des îles voisines, ni d'explorer ses annexes. Tout cet ensemble municipal ne comprend pas moins de quatre-vingt-neuf mille habitants, — soixante-dix-neuf mille pour Cork et dix mille pour Queenstown.

Mais, de ces excursions qui font passer agréablement quelques heures, ne se préoccupaient guère trois individus attablés, dans la soirée du 29 juin, au fond de l'une des salles de la taverne de *Blue-Fox*. A demi perdus en ce coin sombre, ils s'entretenaient à voix basse devant des gobelets souvent remplis et vidés. Rien qu'à leur mine farouche, à leur attitude inquiète, un observateur eût reconnu des gens de la pire espèce, des coquins probablement traqués par la police. Aussi, que de regards défiants et soupçonneux ils jetaient sur quiconque entrait dans cette auberge louche, ce *tap* mal fréquenté de *Blue-Fox !*

Du reste, les tavernes ne manquent point en ce quartier maritime, et ces individus à la recherche d'un refuge n'auraient eu que l'embarras du choix.

Si Cork est une ville élégante, il n'en va pas ainsi de Queenstown, très fréquentée, et l'un des ports les plus importants de l'Irlande. Avec un mouvement maritime annuel de quatre mille cinq cents navires jaugeant douze cent mille tonnes, on imaginera sans peine quelle population flottante s'y déverse chaque jour. De là ces nombreuses auberges, où pullulent les habitués les moins exigeants au point de vue de la tranquillité, de la propreté, du confort. Les matelots étrangers y coudoient les indigènes. Et ce contact n'est pas sans amener de fréquentes et brutales rixes qui nécessitent l'intervention des policemen.

Si, ce jour-là, la police eût pénétré dans la salle basse de *Blue-Fox*, elle aurait pu s'emparer d'une certaine bande de malfaiteurs recherchés depuis quelques heures et qui s'étaient échappés de la prison de Queenstown.

Voici dans quelles circonstances :

Huit jours auparavant, un bâtiment de guerre de la marine britannique ramenait à

Queenstown l'équipage du trois-mâts anglais *Halifax*, récemment poursuivi et capturé dans les mers du Pacifique. Durant six mois, ce navire avait écumé les parages de l'ouest entre les Salomon, les Nouvelles-Hébrides et les archipels de la Nouvelle-Bretagne. Cette capture allait mettre fin à une série de pirateries et de brigandages dont les nationaux anglais étaient particulièrement victimes.

A la suite des crimes que leur reprochait la justice, — crimes établis autant par les faits que par les témoignages, — un châtiment exemplaire serait prononcé contre eux. C'était la condamnation à mort, la potence, du moins pour les chefs les plus compromis, le capitaine et le maitre d'équipage de l'*Halifax*.

Cette bande comprenait dix individus, pris à bord du navire. Les sept autres, complétant son personnel, après s'être sauvés dans une embarcation, s'étaient réfugiés en quelque ile où il serait difficile de les atteindre. Mais enfin les plus redoutables se trouvaient entre les mains de la police anglaise à leur arrivée et, en attendant le jugement, on les avait enfermés dans la prison maritime de Queenstown.

Imaginer l'audace du capitaine Harry

Markel, de son bras droit, le maître d'équipage John Carpenter, cela eût été impossible. Aussi, profitant de certaines circonstances, avaient-ils réussi à s'échapper la veille même du jour où ils s'étaient cachés dans cette taverne du *Blue-Fox*, l'une des plus mal famées du port. Immédiatement les escouades de policemen furent mises en campagne. Ces malfaiteurs, capables de tous les crimes, ne pouvaient avoir quitté Cork ou Queenstown, et des recherches furent opérées dans les divers quartiers de ces deux villes.

Cependant, par précaution, un certain nombre d'agents gardaient les environs du littoral sur plusieurs milles autour de la baie de Cork. En même temps, des perquisitions commençaient, qui devaient s'étendre à tous les « taps » du quartier maritime.

Ce sont là de vrais lieux de refuge où les bandits parviennent trop souvent à se soustraire aux poursuites. Pourvu qu'on leur montre quelque argent, les tenanciers reçoivent quiconque leur demande asile, sans s'inquiéter de ce que sont les gens ni d'où ils viennent.

D'ailleurs, il faut l'observer, ces matelots de l'*Halifax* étaient originaires des divers ports de l'Angleterre et de l'Écosse. Aucun

d'eux n'avait habité l'Irlande. Personne ne les eût reconnus ni à Cork ni à Queenstown, — ce qui rendait leur capture improbable. Toutefois, comme la police possédait le signalement de chacun, ils se sentaient très menacés. Bien entendu, leur intention n'était pas de prolonger un séjour si périlleux dans la ville. Ils profiteraient de la première occasion qui s'offrirait de s'enfuir, soit en gagnant la campagne, soit en reprenant la mer.

Or, peut-être cette occasion allait-elle se présenter, et dans des conditions favorables. On en jugera par la conversation des trois attablés, qui occupaient le plus sombre coin de *Blue-Fox*, où ils pouvaient causer à l'abri de toute oreille indiscrète.

Harry Markel était bien le digne chef de cette bande, qui n'avait pas hésité à lui prêter son concours, lorsqu'il avait fait du trois-mâts *Halifax*, qu'il commandait pour le compte d'une maison de Liverpool, un bâtiment de pirates dans les extrêmes mers du Pacifique.

Agé de quarante-cinq ans, taille moyenne, corps robuste, santé à toute épreuve, physionomie farouche, il ne reculait devant aucune cruauté. De beaucoup plus instruit

que ses compagnons, bien que sorti du rang des matelots, il s'était graduellement élevé à la situation de capitaine de la marine marchande. Connaissant à fond son métier, il aurait pu se faire une carrière honorable, si des passions terribles, un féroce appétit de l'argent, la volonté d'être son seul maître ne l'eussent jeté dans la voie du crime. Du reste, habile à dissimuler ses vices sous la rudesse d'un homme de mer, et servi par une chance assez persistante, il n'avait jamais inspiré aucune défiance aux armateurs pour lesquels il commandait.

Le maître d'équipage, John Carpenter, quarante ans, plus petit de taille, d'une remarquable vigueur, contrastait avec Harry Markel par son apparence sournoise, ses manières hypocrites, son habitude de flatter les gens, une fourberie instinctive, une remarquable puissance de dissimulation, qui le rendait plus dangereux encore. A tout prendre, non moins cupide, non moins cruel que son chef, il exerçait sur lui une détestable influence, que Harry Markel subissait volontiers.

Quant au troisième individu assis à la même table, c'était le cuisinier de l'*Halifax*, Ranyah Cogh, d'origine indo-saxonne. En-

tièrement dévoué au capitaine, ainsi que tous ses compagnons d'ailleurs, il eût, comme eux, mérité cent fois la corde pour les crimes auxquels ils avaient pris part pendant les trois dernières années passées dans le Pacifique.

Ces trois hommes s'entretenaient à voix basse, tout en buvant, et voici ce que disait John Carpenter :

« Nous ne pouvons rester ici !... Il faut avoir quitté la taverne et la ville cette nuit même... La police est à nos trousses... et, au jour, nous serions repris ! »

Harry Markel ne répondait pas ; mais son opinion était bien que ses compagnons et lui devraient s'être enfuis de Queenstown avant le lever du soleil.

« Will Corty tarde bien !... fit observer Ranyah Cogh.

— Eh ! laisse-lui le temps d'arriver !... répondit le maître d'équipage. Il sait que nous l'attendons au *Blue-Fox* et il nous y trouvera...

— Si nous y sommes encore, répliqua le cuisinier, en jetant un regard inquiet vers la porte de la salle, et si les constables ne nous ont pas obligés à déguerpir !...

— N'importe, déclara Harry Markel, il

est prudent de rester ici !... Si la police vient fouiller cette taverne comme toutes les autres du quartier, nous ne nous laisserons ni surprendre ni prendre... Il y a une issue par derrière, et nous décamperons à la moindre alerte ! »

Pendant quelques instants le capitaine et ses deux compagnons se contentèrent de vider leurs verres remplis de grog au wisky. Ils étaient à peu près invisibles en cette partie de la salle, éclairée seulement de trois becs de gaz. De toutes parts s'élevait un brouhaha de voix, un bruit de bancs remués, que dominait parfois quelque rude interpellation au tenancier et à son aide, qui s'empressaient pourtant de servir leur grossière clientèle. Puis, çà et là, éclataient des disputes violentes suivies d'un échange de coups. C'était ce que Harry Markel redoutait le plus. Ce tapage eût attiré les policemen de garde dans le quartier, et ces malfaiteurs auraient alors couru le sérieux risque d'être reconnus.

La conversation reprenant entre ces trois hommes, John Carpenter dit :

« Pourvu que Corty ait pu trouver un canot et s'en emparer !

— Ce doit être fait à cette heure, répondit

le capitaine. Dans un port il y a toujours quelque embarcation qui traine au bout de son amarre... Il n'est pas difficile de sauter dedans... et Corty doit l'avoir conduite en un endroit sûr...

— Les sept autres ?... demanda Ranyah Cogh, auront-ils pu le rejoindre ! ..

— Certainement, répliqua Harry Markel, puisque c'était convenu, et ils resteront à surveiller le canot jusqu'au moment de nous y embarquer...

— Ce qui m'inquiète, fit observer le cuisinier, c'est que nous sommes ici depuis une heure, et que Corty n'est pas encore là !... L'aurait-on arrêté ?...

— Et ce qui m'inquiète bien davantage, déclara John Carpenter, c'est de savoir si le navire est à son mouillage toujours...

— Il doit y être, répondit Harry Markel, prêt à lever l'ancre ! »

Nul doute que le projet du capitaine et de ses compagnons ne fût de quitter le Royaume-Uni, où ils couraient tant de dangers, et même l'Europe, pour chercher asile de l'autre côté de l'Océan. Mais dans quelles conditions espéraient-ils mettre ce projet à exécution et comment parviendraient-ils à s'introduire sur un bâtiment en partance ?...

Il semblait bien, d'après ce que venait de dire Harry Markel, qu'ils comptaient rejoindre ce bâtiment avec l'embarcation préparée par leur camarade Corty. Avaient-ils donc l'intention de se cacher à bord ?...

C'était là une grosse difficulté. Ce qui est peut-être possible à un ou deux hommes ne l'est plus à dix. Se fussent-ils glissés dans la cale, en admettant qu'ils l'eussent fait sans être aperçus, on n'aurait pas tardé à les découvrir et leur présence serait immédiatement signalée à Queenstown.

Aussi Harry Markel devait-il avoir en vue une autre manière de procéder plus pratique et plus sûre. Laquelle ?... Avait-il pu s'assurer la complicité de quelques matelots de ce navire à la veille de prendre la mer ?... Ses compagnons et lui étaient-ils certains d'avance d'y trouver refuge ?

Du reste, dans la conversation qui se tenait entre ces trois hommes, pas un mot n'avait été prononcé qui eût permis de connaître leur projet. Comme ils se taisaient dès qu'un des clients du *Blue-Fox* s'approchait de leur table, ils ne se fussent pas laissé surprendre.

Cependant, après avoir répondu ainsi qu'il a été dit au maître d'équipage, Harry Markel

était redevenu taciturne. Il réfléchissait à leur situation si dangereuse, dont le dénouement approchait, quel qu'il fût. Sûr des renseignements qui lui étaient parvenus, il reprit :

« Non... le bâtiment ne peut pas être parti... Il ne doit appareiller que demain... En voici la preuve... »

Harry Markel tira de sa poche un morceau de journal, et, à la rubrique des nouvelles maritimes, il lut ce qui suit :

« L'*Alert* est toujours à son mouillage de la baie de Cork, dans l'anse Farmar, prêt à appareiller. Le capitaine Paxton n'attend plus que l'arrivée de ses passagers pour les Antilles. Le voyage, d'ailleurs, ne subira aucun retard, puisque le départ n'aura pas lieu avant le 30 courant. Les lauréats d'Antilian School embarqueront à cette date et l'*Alert* mettra immédiatement à la voile, si le temps le permet. »

Ainsi donc c'était du navire frété par les soins et au compte de Mrs Kethlen Seymour qu'il s'agissait! C'était à bord de l'*Alert* que Harry Markel et ses compagnons avaient résolu de s'enfuir! C'était avec lui qu'ils comptaient prendre la mer, dès cette nuit, pour échapper aux recherches des con-

stables!... Mais les circonstances se prêtaient-elles à l'exécution de leur projet?... Des complices, ils ne pouvaient en compter parmi les hommes du capitaine Paxton!... Tenteraient-ils donc de s'emparer du navire par surprise, puis de se débarrasser de son équipage par force?...

A coup sûr, on devait tout attendre de malfaiteurs si déterminés, et pour lesquels il y allait de la vie. Ils étaient dix, et l'*Alert* ne comptait sans doute pas un plus grand nombre de matelots. En ces conditions, l'avantage serait pour eux.

Après avoir achevé sa lecture, Harry Markel remit dans sa poche le fragment de ce journal, tombé entre ses mains à la prison de Queenstown, et il ajouta :

« Nous sommes aujourd'hui le 26... C'est demain seulement que l'*Alert* doit lever l'ancre, et, cette nuit, il sera encore à son mouillage de l'anse Farmar, même si les passagers sont déjà arrivés... ce qui n'est pas probable, et nous n'aurons affaire qu'à l'équipage. »

Il convient d'observer que, même en cas que les pensionnaires d'Antilian School fussent déjà à bord, ces bandits n'auraient pas renoncé à s'emparer du navire. Il y

aurait plus de sang répandu, voilà tout, et ils n'en étaient pas à quelques gouttes près, au lendemain de leurs campagnes de pirates.

Le temps s'écoulait, et Corty, si impatiemment attendu, ne paraissait pas. En vain le trio dévisageait-il les gens devant lesquels s'ouvrait la porte de *Blue-Fox*.

« Pourvu qu'il ne soit pas tombé dans les mains des policemen ! .. dit Ranyah Cogh.

— S'il était arrêté, nous ne tarderions pas à l'être... répondit John Carpenter.

— Peut-être, déclara Harry Markel, non point pourtant parce que Corty nous aurait livrés!... La tête dans le nœud coulant, il ne nous trahirait pas...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua John Carpenter. Mais il pourrait se faire qu'il eût été reconnu par les constables, et suivi lorsqu'il se dirigeait vers la taverne!... Dans ce cas, toutes les issues seraient gardées, et il deviendrait impossible de fuir! »

Harry Markel ne répondit pas, et il se fit un silence de quelques minutes.

« Qu'un de nous aille à sa rencontre?... dit le cuisinier.

— Je me risque, si l'on veut, proposa le maître d'équipage.

— Va, dit Harry Markel, et ne t'éloigne pas... Corty peut arriver d'un moment à

l'autre... Si tu aperçois les policemen à temps, rentre aussitôt, et nous filerons par derrière, avant qu'ils n'aient pénétré dans la salle...

— Mais alors, fit observer Ranyah Cogh, Corty ne nous trouvera plus ici...

— Il n'y a pas autre chose à faire », déclara le capitaine.

La situation était des plus embarrassantes. Somme toute, l'important était de ne pas se laisser prendre. Si le coup de l'*Alert* venait à manquer, si Harry Markel, John Caponter, Ranyah Cogh, ne parvenaient pas à rejoindre leurs camarades pendant la nuit, ils aviseraient. Peut-être une autre occasion se présenterait-elle?... Au total, ils ne se croiraient en sûreté qu'après avoir quitté Queenstown.

Le maître d'équipage vida une dernière fois son verre, jeta un rapide regard à travers la salle, et, se faufilant entre les groupes, gagna la porte, qui se referma derrière lui.

A huit heures et demie, il ne faisait pas encore nuit. Le solstice approchait, et c'est à cette époque que s'écoulent les plus longs jours de l'année.

Cependant le ciel était assez couvert. De gros nuages lourds, presque immobiles, s'accumulaient à l'horizon, de ces nuages qui,

par les fortes chaleurs, peuvent amener quelque violent orage. La nuit serait sombre, le croissant de la lune ayant déjà disparu vers l'ouest.

John Carpenter n'était pas parti depuis cinq minutes, que la porte de *Blue-Fox* se rouvrit, et il reparut.

Un homme l'accompagnait, celui qu'on attendait, un matelot de petite taille, vigoureux et trapu, son béret enfoncé presque sur les yeux. Le maître d'équipage l'avait rencontré à cinquante pas de là, comme il se dirigeait vers la taverne, et tous deux étaient immédiatement venus rejoindre Harry Markel.

Corty paraissait avoir fait une longue course à pas précipités. La sueur perlait sur ses joues. Avait-il donc été poursuivi par les agents, et était-il parvenu à les dépister?

John Carpenter, d'un signe, lui indiqua le coin où se trouvaient Harry Markel et Ranyah Cogh. Il vint aussitôt s'asseoir à la table, et d'un trait avala un verre de wisky.

Évidemment, Corty aurait eu quelque peine à répondre aux questions du capitaine, et il fallait lui permettre de souffler. D'ailleurs, il ne semblait point rassuré, et ses

regards ne quittaient pas la porte de la rue, comme s'il se fût attendu à voir paraître une escouade de policemen.

Enfin, lorsqu'il eut repris haleine, Harry Markel lui dit à voix basse :

« Est-ce que tu as été suivi?...

— Je ne crois pas, répondit-il.

— Y a-t-il des constables dans la rue?...

— Oui... une douzaine!... Ils fouillent les auberges et ne tarderont pas à visiter *Blue-Fox*...

— En route », dit le cuisinier.

Harry Markel le força de se rasseoir et dit à Corty :

« Tout est prêt?...

— Tout.

— Le navire est toujours au mouillage?...

— Toujours, Harry; et, en traversant le quai, j'ai entendu dire que les passagers de l'*Alert* étaient arrivés à Queenstown...

— Eh bien, répondit Harry Markel, il faut que nous soyons à bord avant eux...

— Comment?... demanda Ranyah Cogh.

— Les autres et moi, répliqua Corty, nous avons pu nous emparer d'un canot....

— Où est-il?... dit Harry Markel.

— A cinq cents pas de la taverne, le long du quai, au bas d'un appontement.

— Et nos compagnons?...

— Ils nous attendent... Pas un instant à perdre.

— Partons », répondit Harry Markel.

La dépense étant réglée déjà, il n'y avait point à faire venir le patron de l'auberge. Les quatre malfaiteurs pourraient même quitter la salle sans être autrement remarqués, au milieu de l'infernal tumulte.

A ce moment, un grand bruit éclata au dehors, le bruit de gens qui crient et se bousculent.

En homme prudent, qui ne veut point exposer sa clientèle à de fâcheuses surprises, le tavernier entr'ouvrit la porte et dit :

« Gare... les constables ! »

Sans doute, plusieurs des habitués du *Blue-Fox* ne désiraient point se trouver en contact avec la police, car il se fit un violent remue-ménage. Trois ou quatre se dirigèrent vers l'issue de derrière.

Un instant après, une douzaine d'agents pénétraient dans la taverne et en refermaient la porte sur eux.

Quant à Harry Markel et à ses trois compagnons, avant d'avoir été aperçus, ils avaient pu quitter la salle.

V

COUP D'AUDACE.

Coup d'audace, s'il en fut jamais, que Harry Markel et ses compagnons allaient risquer pour échapper aux poursuites de la police ! Cette nuit même, en pleine baie de Cork, à quelques milles de Queenstown, ils tenteraient de s'emparer d'un navire à bord duquel se trouvaient le capitaine et son équipage, au complet sans doute. En admettant que deux ou trois des hommes fussent restés à terre, ils ne tarderaient pas à revenir, puisque la soirée s'avançait. Peut-être les malfaiteurs n'auraient-ils pas pour eux la supériorité du nombre ?...

Il est vrai, certaines circonstances devaient assurer la pleine réussite de ce projet. Si l'équi-

page de l'*Alert* comptait douze hommes, compris le capitaine, tandis que la bande n'en comptait que dix, compris Harry Markel, celle-ci aurait l'avantage de la surprise. Le bâtiment ne pouvait être sur ses gardes, au fond de cette anse Farmar. Des cris n'y seraient point entendus. L'équipage aurait été égorgé, jeté à la mer sans avoir eu le temps de se défendre. Puis, Harry Markel lèverait l'ancre, et l'*Alert*, toutes voiles dehors, n'aurait plus qu'à débouquer de la baie, à franchir le canal de Saint-George pour donner dans l'Atlantique.

A Cork, personne évidemment ne s'expliquerait pourquoi le capitaine Paxton serait parti dans ces conditions avant même que les pensionnaires d'Antilian, pour lesquels l'*Alert* avait été spécialement affrété, eussent pris passage à bord... Et que diraient M. Horatio Patterson et ses jeunes compagnons, qui venaient d'arriver, ainsi que l'avait annoncé Corty, lorsqu'ils ne trouveraient plus le navire à son mouillage de l'anse Farmar?... Or, une fois le bâtiment en mer, il serait difficile de le rencontrer, de capturer ces bandits qui venaient d'en massacrer l'équipage. D'ailleurs, Harry Markel, non sans raison, ne pensait pas que les passagers voulussent

embarquer avant le lendemain, et l'*Alert* serait alors au large de l'Irlande.

Dès qu'ils furent hors de la taverne, après avoir franchi la cour dont la porte s'ouvrait sur une étroite ruelle, Harry Markel et Corty prirent d'un côté, John Carpenter et Ranyah Cogh de l'autre, estimant que mieux valait se séparer, afin de dépister les policemen en redescendant vers le port. Ils avaient rendez-vous à l'endroit où le canot les attendait près de l'appontement avec leurs six camarades, endroit que le maître d'équipage connaissait, car il avait plusieurs fois relâché à Queenstown.

Harry Markel et Corty remontèrent, et firent bien, puisque la rue était barrée par les constables à son extrémité inférieure, là où elle s'amorçait au quai. Déjà nombre d'agents occupaient cette rue au milieu d'une foule grossissante. Hommes et femmes de ce quartier populeux voulaient assister à l'arrestation de ces pirates de l'*Halifax* qui s'étaient échappés de la prison maritime.

En quelques minutes, Harry Markel et Corty eurent atteint l'autre bout de la rue, libre de ce côté, mal éclairée d'ailleurs. Puis, ils s'engagèrent à travers une rue parallèle, en redescendant vers le port.

Ils ne passaient pas sans entendre les

propos échangés dans cette foule, et, bien qu'il y eût là toute la population flottante d'une ville maritime, ces propos étaient des plus désobligeants pour des malfaiteurs si dignes d'être pendus. Mais ils ne se souciaient guère de l'opinion publique, on ne s'en étonnera point. Ils ne songeaient qu'à éviter la rencontre des constables, sans trop avoir l'air de gens qui s'enfuient, puis à gagner le lieu du rendez-vous.

En sortant de la taverne, Harry Markel et Corty avaient marché isolément à travers le quartier, étant sûrs d'atteindre le quai en continuant de suivre la rue. Arrivés à son extrémité, ils se rejoignirent et coupèrent vers l'appontement.

Ce quai était à peu près désert, vaguement éclairé de quelques becs de gaz. Aucune chaloupe de pêche ne rentrait ni ne rentrerait avant deux ou trois heures. Le flot ne commençait point à se faire sentir. Le canot ne risquait donc pas d'être rencontré lorsqu'il traverserait la baie de Cork.

« Par ici, dit Corty, en montrant la gauche, du côté où brillaient un feu de port, et, plus loin, sur une hauteur, le phare qui marquait l'entrée de Queenstown.

— Est-ce loin ?... demanda Harry Markel.

— Cinq ou six cents pas.

— Mais je n'aperçois ni John Carpenter, ni Ranyah Cogh...

— Peut-être n'ont-ils pu sortir par le bas de la rue pour gagner le quai ?...

— Ils ont eu à faire un détour... ils vont nous retarder...

— A moins, répondit Corty, qu'ils ne soient déjà à l'appontement...

— Allons », dit Harry Markel.

Et tous deux reprirent leur marche, en ayant soin d'éviter les rares passants qui se dirigeaient vers le quartier toujours empli des rumeurs de la foule aux abords de *Blue-Fox*.

Une minute après, Harry Markel et son compagnon s'arrêtaient sur le quai.

Les six autres étaient là, étendus dans l'embarcation, qu'ils avaient tenue toujours à flot, même au plus bas de la marée. Aussi pouvait-on facilement y prendre place.

« Vous n'avez vu ni John Carpenter, ni Ranyah Cogh ?... demanda Corty.

— Non, répondit un des matelots, qui se leva en halant sur l'amarre.

— Ils ne peuvent être loin, dit Harry Markel. Restons ici et attendons. »

L'endroit était obscur, et ils ne risquaient point d'être aperçus.

Six minutes s'écoulèrent. Ni le maître d'équipage ni le cuisinier ne paraissaient. Cela devenait très inquiétant. Étaient-ils arrêtés déjà ?... On ne pouvait songer à les abandonner... D'ailleurs, Harry Markel n'avait pas trop de tout son monde pour tenter l'aventure, et, au besoin, lutter contre l'équipage de l'*Alert*, s'il ne se laissait pas surprendre.

Il était près de neuf heures. Soirée très obscure, sous un ciel de plus en plus chargé de nuages bas et immobiles. S'il ne pleuvait plus, une sorte de brume tombait à la surface de la baie, — circonstance favorable pour les fugitifs, bien qu'ils dussent avoir quelque peine à découvrir le mouillage de l'*Alert*.

« Où est le navire ?... demanda Harry Markel.

— Là », répondit Corty en tendant la main vers le sud-est.

Il est vrai, lorsque le canot s'en approcherait, on distinguerait, sans doute, le fanal suspendu à l'étai de misaine.

Pris d'impatience et d'inquiétude, Corty remonta d'une cinquantaine de pas vers les

maisons en bordure du quai, dont plusieurs fenêtres étaient éclairées. Il se rapprocha ainsi de l'une des rues par lesquelles devaient déboucher John Carpenter et le cuisinier. Lorsque quelque individu en sortait, Corty se demandait si ce n'était pas l'un d'eux, en cas qu'ils eussent dû se séparer. Alors, le maître d'équipage aurait attendu son compagnon, celui-ci ne sachant quelle direction suivre pour rejoindre l'embarcation au pied de l'appontement.

Corty ne s'avançait qu'avec la plus extrême prudence. Il se défilait le long des murailles, prêtant l'oreille au moindre bruit. A chaque instant pouvait se produire une irruption de constables. Après avoir inutilement perquisitionné les tavernes, la police continuerait assurément ses recherches sur le port et visiterait les canots amarrés au quai.

A ce moment, Harry Markel et les autres, mis en alerte, durent croire que la chance allait tourner contre eux.

En effet, à l'extrémité de la rue du *Blue-Fox*, éclata un bruyant tumulte. La foule reflua au milieu des cris et des bourrades. A cette heure, un bec de gaz éclairait l'angle des premières maisons, et l'endroit était moins obscur.

En restant au bord du quai, Harry Markel put voir ce qui se passait. D'ailleurs, Corty ne tarda pas à revenir, ne se souciant guère de figurer dans la bagarre, où il aurait risqué d'être reconnu.

Au milieu du tumulte, les constables avaient arrêté deux hommes qu'ils maintenaient solidement et conduisaient vers l'autre côté du quai.

Ces deux hommes se débattaient et opposaient une vive résistance aux agents. A leurs cris s'ajoutaient ceux d'une vingtaine d'individus, qui prenaient parti pour ou contre eux. Or, que ces hommes fussent le maître d'équipage et le cuisinier, il y avait lieu de le croire.

C'est bien ce que pensèrent les compagnons d'Harry Markel, et l'un d'eux de répéter :

« Ils sont pris... ils sont pris...

— Et comment les tirer de là?... répondit un des camarades.

— Couchez-vous! » commanda Harry Markel.

Prudente mesure, car, si John Carpenter et le cuisinier étaient entre les mains des policemen, ceux-ci en concluraient que les autres ne devaient pas être loin. On aurait l'assu-

rance qu'ils n'avaient pas quitté la ville. On les chercherait jusqu'au fond du port. On visiterait les navires mouillés en rade, après leur avoir fait défense de mettre en mer. Pas une des embarcations, pas une chaloupe de pêche ne serait exceptée, et les fugitifs ne tarderaient pas à être découverts.

Harry Markel ne perdit pas la tête.

Lorsque ses compagnons se furent étendus dans le canot, de manière qu'on ne pût les apercevoir, grâce à l'obscurité, quelques minutes s'écoulèrent qui parurent longues. Le tumulte redoublait sur le quai. Les individus empoignés résistaient toujours. Des huées de la foule les accablaient, et il semblait bien qu'elles ne devaient s'adresser qu'à des malfaiteurs, tels ceux de la bande Markel. Parfois Harry s'imaginait entendre et reconnaître les voix de John Carpenter et de Ranyah Cogh. Est-ce qu'ils étaient ramenés vers l'appontement?... Est-ce que les constables savaient que leurs complices étaient là cachés au fond d'une embarcation?... Est-ce que tous allaient être capturés et reconduits à la prison, d'où ils ne s'échapperaient pas une seconde fois?...

Enfin les clameurs s'apaisèrent. L'escouade s'éloignait avec les individus pris

dans la rue du *Blue-Fox* et elle remontait la partie opposée du quai.

Harry Markel et les sept autres n'étaient plus menacés pour l'instant.

A présent, que faire?... Le maître d'équipage et le cuisinier, arrêtés ou non, n'étaient pas là... Avec deux de moins, dans ces conditions d'infériorité, Harry Markel pouvait-il donner suite à son projet, se porter vers l'*Alert*, essayer de surprendre le navire à son mouillage, faire à huit ce qu'il était déjà si audacieux de faire à dix?... En tout cas, il fallait profiter du canot pour s'éloigner, gagner un point de la baie et se jeter à travers la campagne.

Avant de se décider, Harry Markel remonta sur l'appontement.

Ne voyant personne le long du quai, il se préparait à rembarquer afin de pousser au large, lorsque deux hommes se montrèrent au tournant de l'une des rues, sur la droite de celle qu'avaient suivie Corty et Harry Markel.

C'étaient John Carpenter et Ranyah Cogh. Ils se dirigèrent à pas rapides vers l'appontement. Aucun policeman à leurs trousses, d'ailleurs. Ceux qui avaient été arrêtés étaient deux matelots qui venaient d'en frap-

par un troisième, précisément dans la taverne du *Blue-Fox*.

En quelques mots, Harry Markel fut mis au courant. Une escouade barrant la rue, lorsque le maître d'équipage et le cuisinier arrivèrent à l'entrée, impossible d'atteindre le quai par cette issue. Tous deux durent rebrousser chemin jusqu'à la ruelle déjà occupée par d'autres constables et fuir vers le haut du quartier. De là, ce retard qui avait failli tout compromettre.

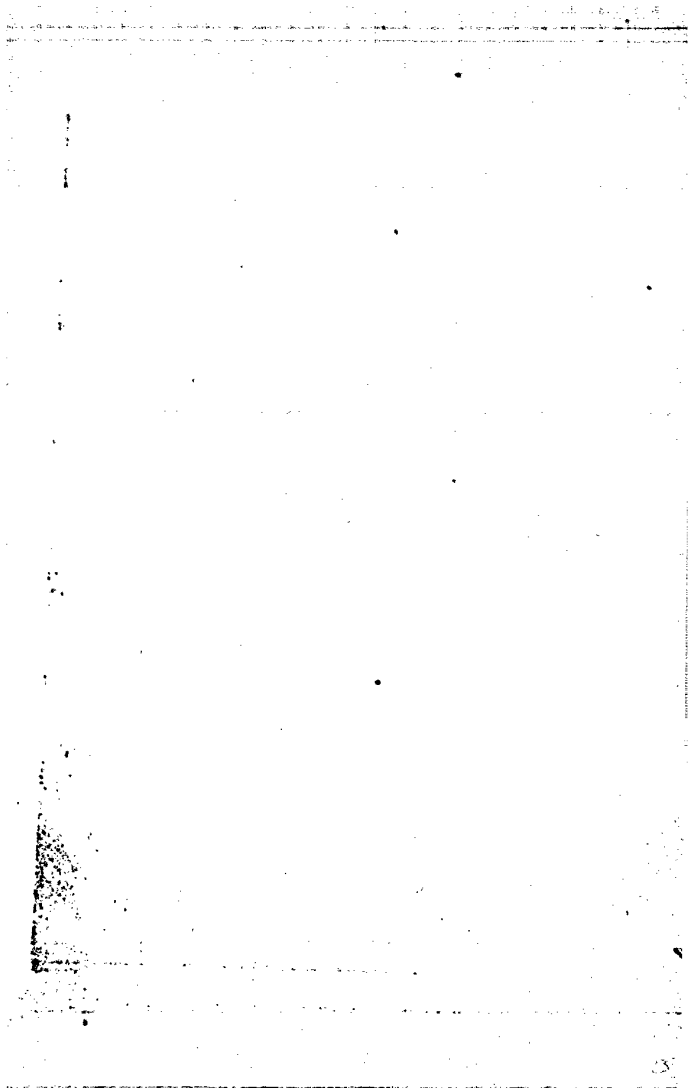
« Embarque ! » se borna à dire Harry Markel.

En un instant, John Carpenter, Ranyah et lui eurent pris place dans le canot. Quatre se tenaient à l'avant, leurs avirons parés. L'amarre fut larguée aussitôt. Le maître d'équipage tenait la barre, ayant près de lui Harry Markel et les autres.

La mer baissait encore. Avec le jusant qui durerait une demi-heure, le canot aurait le temps d'atteindre l'anse Farmar, distante de deux milles au plus. Les fugitifs finiraient bien par apercevoir l'*Alert* à son mouillage, et il ne serait pas impossible de surprendre le navire, avant qu'il eût pu se mettre en état de défense.

John Carpenter connaissait la baie. Même

« EMBARQUE ! » SE BORNA A DIRE HARRY MARKEL (page 96).



au milieu de cette profonde obscurité, en se dirigeant vers le sud-sud-est, il était assuré d'atteindre l'anse. Certainement, on apercevrait alors le feu réglementaire que tout navire hisse à son avant, lorsqu'il est à l'ancre dans une baie ou dans un port.

A mesure que marchait l'embarcation, les dernières lumières de la ville se noyaient dans la brume. Pas un souffle d'air ne se faisait sentir. Aucune houle à la surface de la baie. Le calme le plus complet devait régner au large.

Vingt minutes après avoir quitté l'appontement, le canot s'arrêta.

John Carpenter, se relevant à demi :

« Un feu de navire... là... », dit-il.

Une lumière blanche brillait à une quinzaine de pieds au-dessus de l'eau, à une distance de cent toises.

Le canot, se rapprochant de la moitié de cette distance, resta immobile.

Nul doute que ce navire fût l'*Alert*, puisque, d'après les informations, aucun autre n'était alors mouillé dans l'anse Farmar. Il s'agissait donc de l'accoster sans donner l'éveil. Que l'équipage se tint en bas par ce temps de bruine, c'était probable. Mais, tout au moins, un homme serait de garde sur le

pont. Il fallait éviter d'attirer son attention. Aussi, les avirons levés, le courant devrait suffire à porter l'embarcation sur le flanc de l'*Alert*.

En effet, en moins d'une minute, Harry Markel et ses compagnons raseraient la hanche de tribord du navire. Ni aperçus ni entendus, il ne leur serait pas difficile de se hisser par-dessus les bastingages et de se débarrasser du matelot de quart avant qu'il eût pu donner l'éveil.

Le navire venait d'éviter sur son ancre. Le premier flot se faisait sentir, sans amener la brise avec lui. Dans ces conditions, l'*Alert* présentait son avant vers l'entrée de la baie, son arrière tourné vers le fond de l'anse Farmar, que formait une pointe au sud-est. Cette pointe, il serait nécessaire de la contourner pour gagner le large et se mettre en direction à travers le canal de Saint-George.

Donc, à ce moment, au milieu d'une profonde obscurité, le canot allait accoster le bâtiment par son flanc de tribord. Seul, au-dessus du gaillard d'avant, brillait le fanal suspendu à l'étai de misaine, et qui parfois s'éclipsait lorsque la bruine tombait plus épaisse.

Aucun bruit ne se faisait entendre, et l'ap-

proche de Harry Markel et de ses compagnons n'avait pas attiré l'attention du matelot de garde.

Cependant ceux-ci purent croire que leur présence allait être signalée. Probablement, un léger clapotis parvint à l'oreille du matelot, dont on entendit le pas le long du bastingage. Sa silhouette se dessina un instant sur la dunette; puis, se penchant au-dessus de la rambarde, il tourna la tête à droite et à gauche, comme un homme qui cherche à voir...

Harry Markel et les autres s'étaient couchés sur les bancs du canot. Il est vrai, lors même que le matelot ne les apercevrait pas, il distinguerait le canot, il appellerait ses camarades sur le pont, ne fût-ce que pour amarrer une embarcation en dérive. Ceux-ci chercheraient à la saisir au passage, et il ne serait plus possible de surprendre le navire.

Eh bien, même en ce cas, Harry Markel n'abandonnerait pas ses projets. S'emparer de l'*Alert* était pour ses compagnons et lui une question de vie ou de mort. Aussi ne chercheraient-ils point à s'éloigner. Ils s'élanceraient sur le pont, ils joueraient du coutelas, et comme ce seraient eux qui por-

teraient les premiers coups, ils auraient probablement tout l'avantage.

D'ailleurs, les circonstances allaient les favoriser. Après être resté quelques instants sur la dunette, le matelot revint à son poste à l'avant. On ne l'entendit point appeler. Il n'avait pas même vu l'embarcation qui se glissait dans l'ombre.

Une minute après, le canot rangeait le flanc du navire, et s'arrêtait par le travers du grand mât, où l'escalade serait facile en se servant des porte-haubans.

Du reste, l'*Alert* ne s'élevait que de six pieds au-dessus de sa ligne de flottaison, qui dépassait à peine le doublage en cuivre de sa coque. En deux bonds, se hissant des pieds et des mains, Harry Markel et les siens retomberaient sur le pont.

Dès que le canot eut été amarré, afin que le flot ne pût le ramener dans la baie, les coutelas furent passés aux ceintures — coutelas que les fugitifs avaient pu voler après leur évasion. Corty fut le premier à franchir la lisse. Ses camarades le suivirent avec tant d'adresse et de prudence, que l'homme de service ne les entendit ni ne les aperçut.

Rampant alors le long de la coursive, ils

se glissèrent vers le gaillard d'avant. Le matelot était assis là, appuyé contre le cabestan, presque endormi déjà. Ce fut John Carpenter qui, arrivé le premier près de lui, le frappa d'un coup en pleine poitrine.

Le malheureux ne poussa pas un cri, et, le cœur atteint, tomba sur le pont, où, après quelques convulsions, il rendit le dernier soupir.

Quant à Harry Markel et aux deux autres, Corty et Ranyah Cogh, ils avaient gagné la dunette, et Corty dit à voix basse :

« Au capitaine, maintenant. »

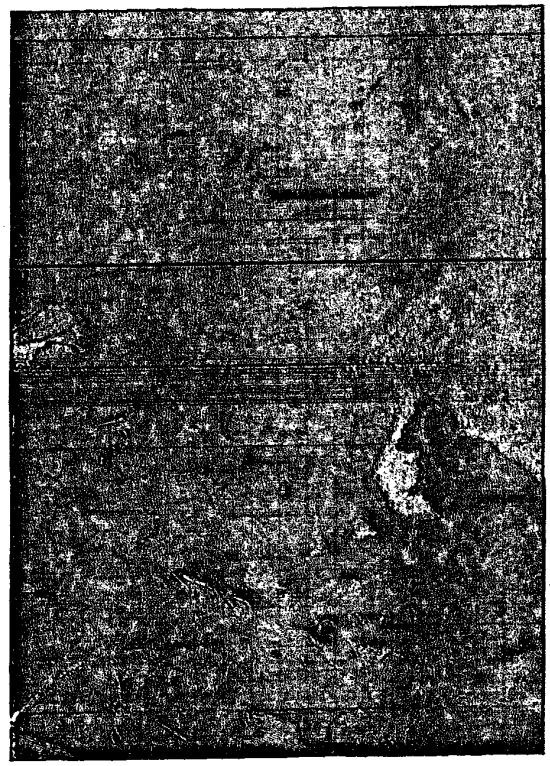
La cabine du capitaine Paxton occupait sous la dunette l'angle de bâbord. On y pénétrait par une porte qui s'ouvrait à l'angle du carré.

Une fenêtre donnant sur le pont l'éclairait, et, par cette fenêtre, munie d'un rideau, filtrait la lueur de la lampe, suspendue à son double cercle.

A cette heure, le capitaine Paxton n'était pas encore couché. Il rangeait les papiers de bord en prévision du départ dès la marée du matin, après l'arrivée de ses passagers.

Soudain, la porte de sa cabine s'ouvrit brusquement, et, avant qu'il eût le temps de se reconnaître, il râlait sous le coutelas d'Harry Markel, criant :

« A moi !... à moi !... »



Aussitôt que ces cris parvinrent au poste de l'équipage, cinq ou six matelots s'élancèrent hors du capot.

Corty et les autres les attendaient à l'entrée et, à mesure qu'ils sortaient, ils étaient frappés, sans avoir pu se mettre en défense.

En quelques instants, six matelots furent étendus sur le pont. Mortellement blessés, quelques-uns poussaient des cris d'épouvante et de douleur. Mais, ces cris, qui les eût entendus, et comment un secours serait-il arrivé au fond de cette anse où l'*Alert* se trouvait seul au mouillage, au milieu de cette profonde obscurité de la nuit?...

Six hommes et le capitaine ne composaient pas tout l'équipage. Trois ou quatre devaient être dans le poste d'où ils n'osaient sortir...

On les en tira, malgré leur résistance, et, en un instant, le pont fut rouge du sang de onze cadavres.

« Les corps à la mer!... » cria Corty.

Et il se préparait à jeter les cadavres pardessus le bord.

« Tiens bon!... lui dit Harry Markel. Le flot les ramènerait vers le port. . Attendons la marée descendante, et elle les entraînera au large. »

VI

MAITRES A BORD.

Le coup avait réussi. Cette première partie du drame s'était accomplie dans toute son horreur et en des conditions d'extraordinaire audace.

Après l'*Halifax*, Harry Markel était maître de l'*Alert*. Personne ne pourrait rien soupçonner du drame qui venait de se passer, personne ne saurait dénoncer le crime commis dans l'un des ports les plus fréquentés du Royaume-Uni, à l'entrée de cette baie de Cork, où relâchent les nombreux navires qui mettent en communication l'Europe et l'Amérique.

A présent, ces malfaiteurs n'avaient plus à redouter la police anglaise. Elle n'irait pas

les dépister à bord de l'*Alert*. A eux toute facilité de reprendre le cours de leurs pirateries dans les lointains parages du Pacifique. Ils n'avaient plus qu'à lever l'ancre, à prendre le large. En quelques heures, ils seraient hors du canal de Saint-George.

Il est vrai, lorsque les pensionnaires d'Antilian School arriveraient pour embarquer sur l'*Alert* dans la matinée du lendemain, l'*Alert* ne serait plus à son mouillage, et c'est en vain qu'on le rechercherait dans la baie de Cork ou dans le port de Queenstown.

Et alors, cette disparition reconnue, quelle explication imaginer?... Quelles hypothèses se présenteraient à l'esprit?... Le capitaine Paxton et son équipage avaient-ils été forcés de mettre à la voile, sans même attendre leurs passagers?... Mais pour quelle raison?... Ce n'était pas le mauvais temps qui avait contraint le navire à quitter l'anse Farmar... La brise du large se faisait à peine sentir aux approches de la baie... Les bâtiments à voiles y étaient encalminés... Seuls, depuis quarante-huit heures, quelques steamers avaient pu y entrer ou en sortir... La veille encore, l'*Alert* avait été vu à cette place, et, quant à supposer que, pendant la

nuit, il eût été abordé, qu'il eût péri dans une collision sans qu'il en restât une épave, cela était par trop invraisemblable.

Il était donc à croire que la vérité ne serait pas connue de sitôt, qu'elle ne le serait jamais peut-être, à moins que quelque cadavre, retrouvé sur une des grèves, ne vint révéler le mystère de cet épouvantable massacre.

Mais il importait que Harry Markel abandonnât au plus tôt le mouillage de l'anse Farmar, que l'*Alert* ne fût plus à ce mouillage au lever du jour. Si les circonstances le favorisaient au sortir du canal de Saint-George, au lieu de mettre le cap au sud-ouest, en direction des Antilles, l'*Alert* mettrait le cap au sud. Harry Markel aurait soin de se tenir hors de vue de toute terre, de s'éloigner des routes maritimes d'ordinaire suivies par les bâtiments qui descendent vers l'Équateur. Dans ces conditions, son avance lui éviterait d'être repris, en cas qu'on envoyât un aviso à sa recherche. Rien, d'ailleurs, n'autoriserait à penser que le capitaine Paxton et son équipage ne fussent pas à bord du navire frété par Mrs Kethlen Seymour. Pour quelles raisons il avait pris la mer, on ne saurait, et le

mieux serait d'attendre quelques jours au moins.

Ainsi, Harry Markel avait pour lui toutes les chances. Ses neuf hommes suffiraient aisément à manœuvrer l'*Alert*. C'étaient, on l'a dit, de très bons marins, et ils avaient dans leur capitaine une confiance absolue et méritée.

Ainsi tout concordait pour assurer le succès de cette entreprise. A quelques jours de là, le navire n'ayant pas reparu dans la baie de Cork, les autorités seraient induites à penser qu'après avoir pris la mer pour une raison inconnue, il avait péri corps et biens en plein Atlantique. Jamais il ne viendrait à l'idée de personne que les échappés de la prison de Queenstown s'en fussent emparés. La police continuerait ses enquêtes, elle les étendrait aux environs de la ville. Le comté serait soumis à une surveillance très minutieuse. On donnerait l'éveil à la campagne. Bref, que cette bande de malfaiteurs fût reprise à court délai, il n'y aurait certainement pas à en douter.

Il est vrai, ce qui allait aggraver la situation, c'est que les circonstances ne se prêtaient pas à un appareillage immédiat.

En effet, le temps ne s'était point modifié

et ne paraissait pas devoir changer. Toujours cette épaisse brume qui tombait lentement des basses zones du ciel. Les nuages immobilisés semblaient s'abaisser jusqu'à la surface de la mer. Par instants, les éclats du phare, à l'entrée de la baie, ne se laissaient plus même apercevoir. Au milieu de cette profonde obscurité, aucun navire à vapeur ne tenterait d'entrer ou de sortir. C'eût été courir le risque de se mettre au plein, faute d'avoir pu relever les feux de la côte et du canal de Saint-George. Quant aux voiliers, ils devaient être encalminés à quelques milles au large.

Du reste, la mer « ne sentait rien ». A peine les eaux de la baie ondulaient-elles sous l'action de la marée montante. A peine un léger clapotis murmurait-il sur les flancs de l'*Alert*. A peine le canot se balançait-il à l'arrière au bout de son amarre.

« Pas de vent de quoi remplir mon chapeau ! » s'écria John Carpenter, en accompagnant cette remarque des plus effroyables jurons.

Il ne fallait donc pas songer à l'appareillage.

Les voiles inertes auraient pendu le long des mâts, et le navire, entraîné par le flot,

eût dérivé à travers la baie jusqu'au port de Queenstown.

En général, lorsque la marée commence à se faire sentir, les eaux du large amènent un peu de brise, et, bien que cette brise eût été contraire, Harry Markel, en louvoyant, aurait essayé de sortir. Le maître d'équipage connaissait assez ces parages pour ne point compromettre sa marche, et, une fois dehors, l'*Alert* aurait pu se tenir en bonne position pour profiter des premiers souffles. A plusieurs reprises, John Carpenter se hissa dans la mâture. Peut-être l'anse, abritée par de hautes falaises, arrêtait-elle le vent... Non, rien, et la girouette du grand mât demeurait immobile.

Cependant tout espoir n'était pas perdu, même si le vent ne reprenait point avant le jour. Il était dix heures à peine. Après minuit, la marée renverserait. A ce moment, profitant du jusant, Harry Markel ne tenterait-il pas de donner en mer?... Aidé de ses embarcations, montées par tous les hommes et qui le prendraient à la remorque, l'*Alert* parviendrait-il à sortir de la baie?... Et sans doute Harry Markel et John Carpenter avaient songé à cet expédient. Il est vrai, qu'arriverait-il si le bâtiment restait encal-

miné?... Lorsque les passagers ne trouveraient plus le navire, ils reviendraient au port... On apprendrait que l'*Alert* avait appareillé... On le chercherait dans la baie... Et si le bureau maritime envoyait une chaloupe à vapeur pour le rejoindre au delà de Roche-Point. Quels périls courraient alors Harry Markel et ses compagnons?... Leur navire immobilisé serait reconnu, accosté, visité... C'était l'arrestation immédiate... C'était la police mise au courant du drame sanglant qui avait coûté la vie au capitaine Paxton et à son équipage!...

On le voit, il y avait un réel danger à partir, puisque l'*Alert* n'était pas assuré de faire route; mais il y en avait un non moins réel à stationner dans l'anse Farmar. A cette époque de l'année, en effet, les calmes se prolongent parfois durant plusieurs jours.

Dans tous les cas, il fallait prendre un parti.

Si la brise ne se levait pas dans la nuit, si tout appareillage était impossible, Harry Markel et ses compagnons devraient-ils abandonner le navire, embarquer dans le canot, gagner le fond de l'anse, se jeter à travers la campagne avec l'espoir d'échapper aux recherches de la police, et, ce coup

manqué, en tenter un autre?... Peut-être, après s'être réfugiés dans quelque anfractuosité du littoral pour la journée, devraient-ils attendre la reprise du vent, et, la nuit venue, retourner à bord?... Mais lorsque les passagers, dans la matinée du lendemain, trouveraient le bâtiment abandonné, ils reviendraient à Queenstown. On enverrait immédiatement des hommes saisir l'*Alert* et le ramener au port.

C'était donc de ces diverses questions que Harry Markel, le maître d'équipage et Corty s'entretenaient, tandis que les autres restaient groupés sur le gaillard d'avant.

« Chienne de brise!.. répétait John Carpenter. On en a trop quand on n'en veut pas, et pas assez quand on en veut!...

— Et si le flot n'amène pas de vent, ajouta Corty, ce n'est pas avec le jusant qu'il soufflera de terre...

— Et le canot qui va embarquer demain matin son chargement de passagers!... s'écria le maître d'équipage. Faudra-t-il les attendre?

— Qui sait, John?...

— Après tout, déclara John Carpenter, ils ne sont qu'une dizaine... suivant ce qu'a dit le journal... des jeunes garçons avec leur professeur!... Nous avons bien su nous

débarrasser de l'équipage de l'*Alert*, et nous saurions bien... »

Corty remuait la tête, non point qu'il désapprouvât John Carpenter et il crut devoir faire cette réflexion :

« Ce qui a été facile pendant la nuit le serait moins pendant le jour... Et puis ces passagers auront été amenés par des gens du port qui connaissent peut-être le capitaine Paxton !... Que leur répondre quand ils demanderont pourquoi il n'est pas à bord ?...

— On leur dira qu'il est allé à terre, répliqua le maître d'équipage... Ils embarqueront... leur canot retournera à Queenstown... et alors... »

Il est certain qu'au fond de cette anse déserte de Farmar, à un moment où aucun navire ne serait en vue, ces misérables auraient aisément raison des passagers. Ce n'était pas devant ce nouveau crime qu'ils reculeraient... M. Patterson et ses jeunes compagnons seraient massacrés sans avoir même pu se défendre, comme l'avaient été les hommes de l'*Alert*.

Cependant, suivant son habitude, Harry Markel laissait parler. Il réfléchissait à ce qu'exigeait cette situation très menaçante où les mettait l'impossibilité de gagner le

largo. Il n'hésiterait pas ; mais peut-être serait-il nécessaire d'attendre la prochaine nuit... encore une vingtaine d'heures... Et puis, il y avait toujours cette grave complication : c'est que le capitaine Paxton fût connu de l'un d'eux, et comment expliquer son absence le jour même, on peut dire à l'heure même où devait appareiller l'*Alert*?...

Non, ce qui valait le mieux, c'était que le temps permit de mettre à la voile et de s'éloigner, pendant l'obscurité, d'une vingtaine de milles dans le sud de l'Irlande. La malchance était vraiment grande, qui empêchait de déraper pour se soustraire à toute poursuite.

Après tout, peut-être ne s'agissait-il que de prendre patience. Il n'était pas encore onze heures. Une modification des conditions atmosphériques ne se produirait-elle pas avant l'aube ? Oui, peut-être, bien que Harry Markel et ces gens de mer, habitués à observer le temps, n'entrevissent aucun symptôme favorable. Cette brume persistante leur causait de très légitimes inquiétudes. Cela indiquait une atmosphère pure de toute électricité, un de ces « temps pourris », disent les marins, desquels il n'y a rien à espérer, et qui peuvent durer pendant plusieurs jours.

Quoi qu'il en fût, le seul parti, pour l'instant, c'était d'attendre, c'est ce que Harry Markel se contenta de répondre. Le moment venu, on déciderait s'il conviendrait ou non d'abandonner l'*Alert* et de se réfugier sur quelque point de l'anse Farmar, afin de gagner la campagne. En tous cas, les fugitifs se précautionneraient de vivres, après avoir fait main basse sur l'argent renfermé dans les tiroirs du capitaine ou dans les sacs de ses matelots. On revêtirait les habits de l'équipage, déposés dans le poste, — tenue moins suspecte que celle des échappés de Queenstown. Ainsi, munis d'argent et de provisions, qui sait s'ils ne parviendraient pas à déjouer les recherches de la police, à s'embarquer dans quelque autre port de l'Irlande, à se mettre en sûreté sur un autre point du continent?...

Donc, il y avait cinq ou six heures à passer avant de prendre une décision. Harry Markel et sa bande, traqués par les constables, étaient rompus de fatigue, lorsqu'ils arrivèrent à bord de l'*Alert*. En outre, ils mouraient de faim. Aussi, dès qu'ils furent les maîtres du navire, leur premier soin fut-il de se procurer quelque nourriture.

Celui d'entre eux qui était naturellement

désigné pour cette besogne, c'était Ranyah Cogh. Il alluma un fanal, il visita la cuisine, puis la cambuse, située sous le carré, à laquelle on accédait par un capot. D'ailleurs, la cale, approvisionnée largement en vue du voyage d'aller et retour, suffirait même à la traversée de l'*Alert* jusqu'aux mers du Pacifique.

Ranyah Cogh trouva tout ce qu'il fallait pour calmer la faim de ses compagnons, leur soif aussi : le brandy, le wisky et le gin ne manquaient point.

Cela fait, Harry Markel, qui avait pris sa part du repas, donna l'ordre à John Carpenter et aux autres d'échanger leurs habits contre ceux des matelots dont les corps gisaient sur le pont. Puis ils iraient dormir en quelque coin, en attendant qu'on les réveillât s'il y avait lieu de hisser les voiles et de lever l'ancre.

Quant à Harry Markel, il ne songea guère à se reposer. Ce qui lui paraissait urgent, c'était de consulter les papiers du bord, d'où il pourrait sans doute tirer certains renseignements. Il entra dans la cabine du capitaine, alluma la lampe, ouvrit les tiroirs avec les clefs prises dans les poches du malheureux Paxton; puis, après avoir retiré

divers papiers, il s'assit devant la table, gardant tout ce sang-froid dont il avait donné tant de preuves au cours de sa vie d'aventures.

Ces papiers divers, on le comprendra, étaient en règle, puisque l'appareillage devait s'effectuer le lendemain. En consultant le rôle d'équipage, Harry Markel put s'assurer que tous les matelots étaient présents lorsque le navire avait été surpris. Il n'y avait donc pas à craindre que quelques-uns d'entre eux, en corvée ou en permission à Queenstown, ne revinssent à bord. L'équipage avait bien été massacré jusqu'au dernier homme.

Harry Markel, en vérifiant le livre de la cargaison, constata également qu'en viande conservée, en légumes secs, en biscuits, en salaisons, en farine, etc., le navire était approvisionné pour au moins trois mois de navigation. Quant à la somme d'argent que contenait la caisse de la cabine, elle s'élevait en chiffres ronds à six cents livres[1].

Maintenant, Harry Markel pensa qu'il avait intérêt à connaître les voyages du capitaine Paxton sur l'*Alert*. En effet, au cours de ses traversées futures, il importait que le bâti-

1. 15,000 francs.

ment ne fût pas ramené aux ports dans lesquels il avait déjà fait relâche et où son commandant pouvait être connu. Avec sa volonté de tout prévoir, Harry Markel n'était point homme à se départir de la plus extrême prudence.

L'examen des livres le renseigna à cet égard.

L'*Alert* était un navire de trois ans, construit à Birkenhead, aux chantiers de Simpson and C°. Il n'avait encore fait que deux voyages aux Indes, à destination de Bombay, de Ceylan et de Calcutta, d'où il était revenu directement à Liverpool, son port d'attache. Comme il n'avait jamais fréquenté les mers du Pacifique, Harry Markel devait être entièrement rassuré sur ce point. Au besoin, il eût même pu se faire passer pour le capitaine Paxton.

Du reste, des voyages antérieurs du capitaine, relatés sur son livre de bord, il résultait qu'il n'avait jamais fait de voyage aux Antilles, ni françaises, ni anglaises, ni hollandaises, ni danoises, ni espagnoles. S'il avait été choisi par Mrs Kethlen Seymour pour y conduire les boursiers d'Antilian School, si l'*Alert* venait d'être affrété pour ce voyage, c'était sur la recommandation

d'un correspondant établi à Liverpool, et qui répondait à la fois du navire et du capitaine.

A minuit et demi, Harry Markel, sortant de la cabine, monta sur la dunette, où il rencontra John Carpenter.

« Toujours du calme?... demanda-t-il.

— Toujours, répondit le maître d'équipage, et pas apparence que le temps change! »

En effet, même bruine tombant de nuages bas, immobilisés d'un horizon à l'autre, même obscurité à la surface de la baie, et aussi même silence que ne rompait pas le plus léger clapotis du courant. On était dans les marées de quadrature, peu fortes à cette époque de l'année. Aussi le flot ne se propageait qu'avec lenteur à travers le goulet jusqu'à Cork et ne remontait que de deux milles seulement dans la rivière de la Lee.

Or, cette nuit-là, la mer devait être étale vers trois heures du matin, et c'est alors que le jusant se ferait sentir.

Certes, John Carpenter avait de bonnes raisons pour pester contre la mauvaise chance. Avec la marée descendante, si peu qu'eût soufflé la brise, et de quelque côté qu'elle fût venue, l'*Alert* aurait pu mettre à

la voile, contourner la pointe de l'anse Farmar, donner dans le goulet, et, même en courant quelques bordées, se trouver avant le lever du soleil au large de la baie de Cork... Non! il était là, sur son ancre, immobile comme une bouée ou un corps-mort, et n'ayant rien à espérer d'un appareillage effectué dans ces conditions!

Donc, attendre en rongeant son frein et sans espoir que la situation se modifierait lorsque le soleil déborderait des hauteurs de l'anse Farmar!

Deux heures se passèrent. Ni Harry Markel ni John Carpenter ni Corty n'avaient songé à prendre un instant de sommeil, tandis que leurs compagnons dormaient pour la plupart, étendus à l'avant le long des bastingages. L'aspect du ciel ne se modifiait point. Les nuages ne se déplaçaient pas. Si parfois un léger souffle arrivait du large, il cessait presque aussitôt, et rien n'indiquait que la brise dût prochainement s'établir, soit du côté de la mer, soit du côté de la terre.

A trois heures vingt-sept, alors que quelques lueurs commençaient à blanchir l'horizon de l'est, le canot, au bout de sa bosse, drossé par le jusant, vint heurter la coque de

l'*Alert*, qui ne tarda pas à éviter sur son ancre et présenta l'arrière au large.

Peut-être pouvait-on espérer que la mer descendante amènerait un peu de vent du nord-ouest, ce qui eût permis au navire de quitter son mouillage pour donner dans le canal de Saint-George; mais cet espoir fut bientôt déçu. La nuit s'achèverait sans qu'il eût été possible de lever l'ancre.

Il s'agissait maintenant de se débarrasser des cadavres. Auparavant, John Carpenter voulut s'assurer si un remous ne les retiendrait pas au milieu de l'anse Farmar. Corty et lui descendirent dans le canot et constatèrent que le courant portait vers la pointe qui séparait l'anse du goulet, puisque le jusant entraînait les eaux dans cette direction.

Le canot revint, se rangea le long du bord par le travers du grand mât, et, l'un après l'autre, les corps y furent déposés.

Puis, pour plus de précaution, le canot les transporta jusqu'au revers de la pointe, contre laquelle le courant aurait pu les jeter sur la grève.

Alors, John Carpenter et Corty les précipitèrent l'un après l'autre dans cette eau tranquille dont le clapotis se faisait à peine

entendre. Ces cadavres coulèrent d'abord, puis remontèrent à la surface, et, saisis par le jusant, allèrent se perdre au large dans les profondeurs de la mer.

VII

LE TROIS-MATS « ALERT ».

L'*Alert*, trois-mâts barque, de quatre cent cinquante tonneaux, sorti, comme il a été dit, des chantiers de Birkenhead, doublé et chevillé en cuivre, coté numéro 1 au Bureau Veritas, battant pavillon britannique, se préparait à effectuer son troisième voyage.

Après avoir, pendant ses deux premières traversées, franchi l'Atlantique, tourné la pointe de l'Afrique, parcouru l'Océan Indien, il allait, cette fois, mettre le cap directement au sud-ouest, à destination des Antilles, au compte de Mrs Kethlen Seymour.

L'*Alert*, bon marcheur, portant bien la toile, possédant les remarquables qualités des clippers de grande vitesse sous toutes

les allures, n'emploierait pas plus de trois semaines à franchir la distance qui sépare l'Irlande de l'Antille, si les calmes ne lui occasionnaient pas de retard.

Dès son premier voyage, l'*Alert* avait eu pour commandant le capitaine Paxton, pour second le lieutenant Davis, pour équipage, neuf hommes, personnel suffisant à manœuvrer un voilier de ce tonnage. Lors de la deuxième traversée, de Liverpool à Calcutta, ce personnel n'avait reçu aucune modification : mêmes officiers, mêmes matelots. Tel il avait été, tel il serait pour cette campagne entre l'Europe et l'Amérique. Entière confiance devait être accordée à ce capitaine Paxton, excellent marin, consciencieux et prudent, au sujet duquel les meilleures références avaient été fournies à Mrs Kethlen Seymour. Les jeunes boursiers et leur mentor trouveraient à bord de l'*Alert*, en vue de cette destination, tout le confort et aussi toute la sécurité que pouvaient désirer leurs familles. L'aller et le retour s'effectueraient pendant la belle saison, et l'absence des neuf pensionnaires d'Antilian School ne devait pas durer plus de deux mois et demi...

Par malheur, l'*Alert* n'était plus sous le commandement du capitaine Paxton. Son

équipage venait d'être massacré au mouillage de l'anse Farmar. Le navire était entre les mains de la bande des pirates de l'*Halifax*.

Aux primes lueurs du jour, Harry Markel et John Carpenter examinèrent en détail le bâtiment dont ils s'étaient rendus maitres. Dès le premier coup d'œil ils en reconnurent les qualités nautiques : finesse de ses formes, excellent tracé de ses lignes d'eau, élancement de l'avant, dégagement de l'arrière, hauteur de sa mâture, large croisure de ses vergues, profondeur de son tirant d'eau qui lui permettait de déployer une grande surface de toile. Assurément, même avec petite brise, s'il fût parti la veille dès neuf heures, il eût franchi le canal Saint-George pendant la nuit, et, au point du jour, il aurait été à une trentaine de milles des côtes de l'Irlande.

Dès l'aube, le ciel se montra couvert de ces nuages bas, ou plutôt de ces brumailles qu'un peu de vent eût dissipées en quelques minutes. Les vapeurs et les eaux se confondaient à moins de trois encablures de l'*Alert*. En l'absence de brise, ce brouillard humide fondrait-il lorsque le soleil aurait pris plus de force, c'était douteux. D'ailleurs, l'appa-

reillage étant impossible, Harry Markel devait préférer que le brouillard rendit le navire invisible à son mouillage.

Ce ne fut point ce qui se produisit. Vers sept heures, et sans que l'on sentît un souffle ni de la terre ni du large, ces vapeurs commencèrent à s'éclaircir sous l'influence des rayons solaires, ce qui annonçait une journée chaude que la brise ne rafraîchirait pas. Bientôt la baie se dégagea entièrement.

A deux milles de l'anse Farmar tout le panorama du port de Queenstown, puis, plus au fond, les premières maisons de la ville apparurent. En avant du port se voyaient nombre de voiliers mouillés çà et là, la plupart, faute de vent, dans l'impossibilité de prendre la mer.

Tant que l'*Alert* était perdu au milieu des brumes, Harry Markel et ses compagnons ne couraient aucun danger en demeurant à bord. Mais lorsqu'elles commencèrent à se dissiper, n'eût-il pas été prudent de débarquer, de se réfugier à terre?... Dans une heure ou deux, ne devraient-ils pas recevoir les passagers de l'*Alert*, puisque, d'après les propos recueillis la veille, les voyageurs venaient d'arriver à Queenstown?... Serait-il temps aussi, quand ils auraient pris terre au

fond de l'anse Farmar, de se jeter à travers la campagne?...

John Carpenter, Corty et les autres étaient, à ce moment, réunis autour d'Harry Markel, n'attendant qu'un ordre pour embarquer des provisions dans le canot. En quelques coups d'aviron, ils eussent atteint une grève sablonneuse au fond de l'anse.

Mais, à la question posée par le maître d'équipage :

« Nous sommes à bord, restons-y !... » se contenta de répondre Harry Markel.

Ses hommes, ayant confiance en lui, n'en demandèrent pas davantage. Sans doute, Harry Markel avait ses raisons pour parler ainsi.

Entre temps, la baie prenait une certaine animation. A défaut de voiliers, plusieurs steamers se préparaient à lever l'ancre. Cinq ou six chaloupes à vapeur allaient de l'un à l'autre, rentraient au port ou en sortaient, laissant derrière elles un long sillage d'écume. Aucune d'ailleurs ne se dirigeait vers l'anse Farmar. Donc, rien à craindre pour l'*Alert*.

Vers huit heures, il est vrai, il y eut lieu d'être sur ses gardes.

Un steamer venait de pénétrer dans la

baie, et il évoluait à l'ouvert de l'anse Farmar, lorsqu'il appuya sur tribord, comme s'il avait cherché un mouillage non loin de l'*Alert*. Ce steamer avait-il l'intention de jeter l'ancre en cet endroit, au lieu de se rendre aux appontements de Queenstown, et était-il seulement en relâche pour quelques heures ou quelques jours?... Assurément, des embarcations du port ne tarderaient pas à l'accoster, et ce va-et-vient aurait pu avoir de fâcheuses conséquences pour Harry Markel et ses compagnons.

Le bâtiment en question, le pavillon britannique se déployant à sa corne, était un de ces grands cargo-boats qui, après avoir porté du charbon aux colonies anglaises, reviennent chargés de blé ou de nickel.

Cependant, après avoir dépassé la pointe de l'anse, il ne marchait plus qu'à petite vitesse. Harry Markel se demanda s'il n'allait pas stopper, ou s'il manœuvrait pour embouquer l'anse Farmar.

Le *Concordia* — on put bientôt distinguer son nom — ne cherchait évidemment pas à gagner en ligne droite le port de Queenstown. Au contraire, il se rapprocha de l'*Alert*, et stoppa lorsqu'il n'en fut plus qu'à une demi-encablure. Seulement rien n'indiquait

qu'il fît ses préparatifs pour mouiller en cet endroit.

Que voulait le capitaine du *Concordia*?... Pourquoi cette manœuvre?... Avait-il reconnu l'*Alert*, lu son nom au tableau d'arrière?... Avait-il eu des rapports avec le capitaine Paxton et désirait-il communiquer avec lui?... Allait-il mettre une de ses embarcations à la mer et venir à bord du trois-mâts?...

On imaginera sans peine à quelles inquiétudes furent en proie Harry Markel, John Carpenter, Corty et leurs complices. Décidément mieux eût valu abandonner le navire pendant la nuit, puisqu'il n'avait pu prendre le large, se disperser à travers la campagne, atteindre une partie du comté plus sûre que les environs de Queenstown, où les constables devaient être à la poursuite des fugitifs.

A présent, il était trop tard.

Toutefois, Harry Markel, prenant la précaution de ne point se montrer sur la dunette, se tint à la porte du carré, de façon à être caché par les bastingages.

En ce moment, l'*Alert* fut hélé en ces termes par un des matelots du *Concordia* :

« Ohé!... de l'*Alert*... Le capitaine est-il à bord?... »

A cette demande, Harry Markel ne se hâta point de répondre. Nul doute que ce fût au capitaine Paxton que le *Concordia* eût affaire.

Mais, presque aussitôt, cette seconde question fut envoyée par le porte-voix :

« Qui commande l'*Alert?*... »

Évidemment on ne connaissait du trois-mâts que son nom et on ne savait pas qui le commandait.

Donc, dans une certaine mesure, Harry Markel devait se rassurer. Aussi, comme un plus long silence aurait pu paraître suspect, il questionna à son tour, après être monté sur la dunette :

« Qui commande le *Concordia?*...

— Le capitaine James Brown! fut-il répondu par l'officier lui-même, debout sur la passerelle, et reconnaissable à son uniforme.

— Que veut le capitaine James Brown?... demanda Harry Markel.

— Savez-vous si les nickels sont en hausse ou en baisse à Cork?...

— Dis-lui qu'ils sont en baisse, et il va s'en aller... suggéra Corty.

— En baisse, répondit Harry Markel.

— De combien?...

— Trois shillings six pence... souffla Corty.

— Trois shillings six pence... répéta Harry Markel.

— Alors... rien à faire ici, reprit James Brown. Merci, capitaine...

— A votre service!

— Pas de commissions pour Liverpool?...

— Non.

— Bon voyage à l'*Alert!*

— Bon voyage au *Concordia!* »

Ces renseignements obtenus, — et l'on peut juger s'il convenait d'y ajouter foi, — le steamer manœuvra pour sortir de l'anse Farmar. Dès qu'il fut en dehors de la pointe, il se mit en vitesse, et, cap au nord-est, prit direction vers Liverpool.

A ce moment, John Carpenter fit cette réflexion très naturelle :

« Pour nous remercier de l'avoir si exactement informé du cours des nickels, le capitaine du *Concordia* aurait bien dû nous donner la remorque et nous sortir de cette maudite baie! »

Du reste, lors même que la brise se serait levée, il était trop tard pour en profiter. Maintenant, il se faisait grand mouvement entre Queenstown et le goulet. Des barques de pêche se croisaient, et plusieurs se dispo-

saient précisément à tendre leurs lignes au revers de la pointe, à quelques encablures du navire. Aussi Harry Markel et ses compagnons, par prudence, ne se montraient guère. Si d'ailleurs l'*Alert* eût appareillé avant l'arrivée de ses passagers qui étaient attendus d'une heure à l'autre, ce départ inexplicable eût paru suspect. Le mieux était encore de ne point faire route avant la nuit, en admettant que ce fût possible.

On le comprend, la situation ne laissait pas d'être des plus inquiétantes : le moment approchait où le mentor et ses jeunes compagnons de voyage se rendraient à bord de l'*Alert*.

Il ne faut pas oublier que le départ avait été fixé au 30 juin, par Mrs Kethlen Seymour, d'accord avec le directeur d'Antilian School. Or, on était au 30 juin. M. Patterson, débarqué la veille au soir, ne voudrait pas se retarder d'une heure. En homme aussi minutieux qu'exact, il ne se donnerait même pas le loisir de visiter ni Cork, ni Queenstown, bien qu'il ne connût aucune de ces deux villes. Après une bonne nuit, pendant laquelle il se serait remis des fatigues de la traversée, il se lèverait, il éveillerait tout son monde, il se rendrait au port, on lui indiquerait le

mouillage de l'*Alert*, et une embarcation s'offrirait à l'y conduire.

Ces réflexions, et bien qu'il ne connût pas l'homme qu'était M. Patterson, venaient naturellement à l'esprit d'Harry Markel. Tout en ayant soin de ne pas paraître sur la dunette, par crainte d'être aperçu des pêcheurs, il ne laissait pas de surveiller attentivement la baie. A travers une des fenêtres du carré de l'arrière, Corty, de son côté, une longue-vue aux yeux, observait tout le mouvement qui se faisait dans le port, dont il distinguait parfaitement les quais et les maisons à cette distance de deux milles. Le ciel, en effet, était devenu très clair. Le soleil montait sur un horizon très pur, dont il avait dissipé les dernières brumes. Mais, nulle apparence de vent, pas même au large, et les signaux des sémaphores indiquaient calme plat en pleine mer.

« Décidément, s'écriait John Carpenter, prison pour prison, autant valait celle de Queenstown!... Au moins avons-nous pu nous en échapper... tandis qu'ici...

— Attends », lui répondit Harry Markel.

Un peu avant dix heures et demie, Corty reparut à la porte de la dunette et dit :

« Il me semble bien avoir aperçu un canot,

portant une dizaine de personnes, qui vient de quitter le port...

— Ce doit être le canot qui nous amène les passagers! » s'écria le maître d'équipage.

Harry Markel et lui rentrèrent aussitôt dans le carré et braquèrent leurs longues-vues sur l'embarcation signalée par Corty.

Bientôt il ne fut plus douteux que cette embarcation se dirigeait vers l'*Alert*, aidée par le courant de la marée descendante. Menée par deux matelots, un troisième tenait la barre. Au milieu et à l'arrière étaient assises une dizaine de personnes, entre lesquelles on distinguait un certain nombre de colis et de valises.

Il y avait tout lieu de croire que c'étaient les passagers de l'*Alert* qui se rendaient à bord.

Moment décisif s'il en fut et qui allait peut-être voir s'écrouler cet échafaudage élevé par Harry Markel!

Tout, d'ailleurs, reposait, sur cette seule éventualité que M. Patterson ou que l'un des jeunes garçons connussent le capitaine Paxton. Cela semblait au moins fort improbable, et c'était sur cette improbabilité qu'avait tablé Harry Markel pour l'exécution de son projet. Mais ne pouvait-il se faire que

le capitaine de l'*Alert* fût connu des marins du port qui conduisaient l'embarcation, et que diraient-ils lorsque lui, Harry Markel, se présenterait aux lieu et place dudit Paxton?...

Ce qu'il fallait cependant observer, c'est que, pour la première fois, l'*Alert* venait de relâcher dans le port de Queenstown, ou plutôt dans la baie de Cork. Que son capitaine se fût rendu à terre pour remplir les formalités imposées à tout navire, à l'arrivée comme au départ, nul doute. Mais on pouvait admettre, sans trop se hasarder, que les marins du canot ne l'eussent point rencontré à Queenstown.

« Dans tous les cas, dit John Carpenter, en terminant la conversation qu'il venait d'avoir à ce sujet avec ses compagnons, ne laissons pas ces hommes monter à bord-..

— C'est plus prudent... déclara Corty. Nous donnerons la main pour embarquer les bagages...

— Chacun à son poste », commanda Harry Markel.

Et, tout d'abord, il prit la précaution de faire disparaître le canot dont ils s'étaient emparés la veille pour gagner l'anse Farmar. Les embarcations de l'*Alert* leur suffiraient, s'ils voulaient s'enfuir. Quelques

coups de hache défoncèrent ce canot qui coula par le fond.

Aussitôt Corty se rendit à l'avant, prêt à jeter une amarre, dès que l'embarcation accosterait.

« Allons, dit John Carpenter à Harry Markel, il y a là un danger à courir...

— Nous en avons couru... nous en courrons bien d'autres, John!

— Et nous nous en sommes toujours tirés, Harry!... Après tout, on n'est pas pendu deux fois... Il est vrai, c'est déjà trop d'une! »

Cependant l'embarcation approchait, en se tenant à petite distance du littoral, de manière à donner en dedans de la pointe qui couvre l'anse Farmar. Elle n'était plus qu'à une centaine de toises. On apercevait distinctement ses passagers.

La question serait donc décidée dans quelques instants. Si les choses marchaient comme le désirait, comme l'espérait Harry Markel, si la disparition du capitaine Paxton n'était point constatée, il agirait d'après les circonstances. Après avoir accueilli les boursiers de Mrs Kethlen Soymour comme ils devaient l'être, comme l'eût fait le capitaine de l'*Alert*, il procéderait à leur installation, et sans qu'ils eussent la pensée de quitter le bord.

En effet, voyant que, faute de vent, le trois-mâts ne pourrait lever l'ancre, peut-être M. Patterson et les jeunes garçons demanderaient-ils à être reconduits à Queenstown. Ils n'avaient certainement eu le temps de visiter ni la ville industrielle ni la ville maritime, et, puisqu'ils en auraient le loisir, il était possible qu'ils en fissent la proposition.

Or, c'eût été là un vrai danger qu'il importait d'éviter. Après avoir mis les passagers à bord, le canot qui les aurait transportés retournerait au port et ce serait une des embarcations de l'*Alert* qui devrait les reconduire — une embarcation montée par deux ou trois des hommes d'Harry Markel.

Eh bien, n'était-il pas à craindre que les constables, ayant inutilement fouillé les tavernes du quartier, ne continuassent leurs recherches dans les rues et sur les quais?... Que l'un des fugitifs fût reconnu, tout serait découvert... Une chaloupe à vapeur se rendrait immédiatement dans l'anse Farmar avec une escouade de police, les agents prendraient possession de l'*Alert*, et toute la bande retomberait entre leurs mains...

Aussi, quand les passagers seraient à bord, on ne leur permettrait plus de débarquer, dût le retard se prolonger pendant quelques

jours. D'ailleurs, dès la nuit prochaine, qui sait si Harry Markel ne parviendrait pas à se débarrasser d'eux comme il s'était débarrassé du capitaine Paxton et de son équipage?...

Harry Markel fit alors les dernières recommandations. Ses compagnons ne devaient pas l'oublier : ils n'étaient plus les gens de l'*Halifax*, les échappés de la prison de Queenstown... ils étaient les matelots de l'*Alert*, pour cette journée tout au moins. Ils auraient à se surveiller, à ne pas prononcer une parole imprudente, à prendre l'allure d'honnêtes marins, à « avoir de la tenue », comme le dit John Carpenter, à faire honneur à cette généreuse Mrs Kethlen Seymour!... Tous comprirent bien le rôle qu'ils avaient à jouer.

En attendant, et jusqu'au moment où l'embarcation serait repartie, ordre leur fut donné de ne se montrer que le moins possible... Ils resteraient dans le poste... Le maître d'équipage et Corty suffiraient à l'embarquement des bagages, à l'installation des passagers.

Quant au déjeuner, la table serait servie dans le carré, — un bon déjeuner dont la cambuse de l'*Alert* fournirait le menu. C'était

l'affaire de Ranyah Cogh, et il se proposait d'étonner par ses talents culinaires.

Le moment était venu d'opérer ainsi que l'eussent fait le capitaine Paxton et son équipage. Le canot n'était plus qu'à quelques toises, et, comme il ne fallait pas que personne ne fût là pour recevoir les passagers, Harry Markel s'avança vers l'échelle de tribord.

Il va sans dire qu'il avait revêtu l'uniforme de l'infortuné capitaine, et que tous ses compagnons portaient les habits trouvés dans le poste.

L'*Alert* fut alors hélé par les marins de l'embarcation, et Corty envoya une amarre, qui fut attrapée à la gaffe, puis tournée à l'avant.

Tony Renault et Magnus Anders, se hissant les premiers par l'échelle de corde, sautèrent sur le pont. Leurs camarades les suivirent. Puis ce fut le tour de M. Horatio Patterson, que John Carpenter aida très obligeamment à franchir la coupée.

On s'occupa aussitôt de transporter les bagages, simples valises peu lourdes et peu encombrantes, — affaire de quelques instants.

Les marins du canot ne montèrent donc pas

à bord. Déjà réglés par M. Patterson et gratifiés d'un bon pourboire, ils débordèrent et reprirent la direction du port.

En ce moment, le mentor, toujours correct, s'inclina, disant :

« Le capitaine Paxton?...

— C'est moi, monsieur », répondit Harry Markel.

M. Patterson fit un second salut empreint d'une exquise politesse, et ajouta :

« Capitaine Paxton, j'ai l'honneur de vous présenter les pensionnaires d'Antilian School, et de vous offrir l'assurance de ma parfaite considération et de mes plus respectueux hommages...

— Signé Horatio Patterson », murmura à l'oreille de Louis Clodion ce loustic de Tony Renault, qui salua avec tous ses camarades le capitaine de l'*Alert*.

VIII

A BORD.

Le trajet de M. Patterson et des pensionnaires d'Antilian School s'était effectué dans de bonnes conditions. Ils avaient pris un vif intérêt aux moindres incidents de la route. Une véritable échappée d'oiseaux hors de leur cage, — des oiseaux parfaitement apprivoisés et qui devaient y revenir ! Et cela ne faisait que commencer.

Assurément ces jeunes garçons n'en étaient pas à leur premier voyage en chemin de fer ou en bateau. Tous avaient même franchi l'océan Atlantique, lorsqu'ils étaient venus des Antilles en Europe. Mais de là à dire que la mer n'avait plus de secrets pour eux, non !

C'était à peine s'il leur restait souvenir de cette traversée. Le plus âgé d'entre eux avait au plus une dizaine d'années, lorsqu'il avait mis le pied en Angleterre. La navigation à bord de l'*Alert* serait donc chose nouvelle pour eux. Quant au mentor, c'était la première fois qu'il allait s'aventurer sur le perfide élément, à son extrême satisfaction.

« *Hoc erat in votis!* » répétait-il, dix-huit cents ans après Horace.

En descendant du train à Bristol, la petite troupe, dès cinq heures, prit le paquebot qui effectue un service régulier entre l'Angleterre et l'Irlande, un parcours de deux cents milles environ.

Ce sont de beaux navires, ces paquebots, bien aménagés, de marche rapide, enlevant leurs dix-sept milles à l'heure. On se trouvait dans une période de calme. Rien qu'une légère brise. D'ordinaire, l'entrée du canal de Saint-George, lorsqu'on a dépassé Milford Haven et les extrêmes pointes du pays de Galles, est assez dure. Il est vrai, on est à peu près à moitié route, mais les passagers n'en sont pas moins éprouvés pendant une demi-journée encore. Cette fois, ils se seraient crus en partie de yachtmen sur les tranquilles eaux du lac Lomond ou du lac

Katrine au pays de Rob Roy, en pleine Écosse.

M. Horatio Patterson n'avait point souffert dans le canal de Saint-George, et il en tirait les plus favorables augures pour l'avenir. A l'entendre, d'ailleurs, un homme bien constitué, prudent, énergique, n'avait rien à redouter du mal de mer.

« Une question de volonté, répétait-il, pas autre chose! »

Ce fut dans ces bonnes dispositions de corps et d'âme que le mentor et les lauréats arrivèrent au port de Queenstown. Très vraisemblablement, ils n'auraient pas le loisir de visiter cette ville, non plus que Cork, sa métropole.

On le comprend, tous ressentaient le plus violent désir d'être à bord de l'*Alert*, d'avoir mis le pied sur ce bâtiment frété pour eux, — autant dire un yacht de plaisance, — de prendre possession de leur cabine, de se promener du gaillard d'avant au gaillard d'arrière, d'entrer en rapport avec le capitaine Paxton et son équipage, de faire leur premier repas à la table du carré, d'assister à toutes les manœuvres d'un appareillage auquel ils prêteraient la main, pour peu que cela fût nécessaire.

Il ne fut donc pas question de déambuler par les rues de Queenstown, et, si l'*Alert* eût été mouillé dans le port, M. Patterson et ses jeunes compagnons s'y fussent immédiatement embarqués. Or, il était tard, près de neuf heures du soir. Le lendemain, on se rendrait à l'anse Farmar.

Il y eut là une légère déception, car tous espéraient bien passer cette première nuit à bord, blottis dans leurs cadres superposés « comme les tiroirs d'une commode », disait Tony Renault, et quelle satisfaction de dormir au fond de ces tiroirs!

Mais il fallait remettre l'embarquement au matin.

Cependant, dès le soir même, Louis Clodion et John Howard prirent heure avec un marin du port, qui promit de les mener dans son canot au mouillage de l'*Alert*. Sur les demandes qui lui furent posées, il indiqua la situation de l'anse Farmar à l'entrée de la baie, distante d'environ deux milles. Si même ils l'eussent voulu, on les y aurait conduits dès leur arrivée, et les plus impatients se montrèrent d'avis d'accepter la proposition. Une promenade nocturne à travers la baie, par ce temps chaud et calme, cela ne pouvait être que très agréable.

M. Patterson ne crut pas devoir y consentir. On ne serait pas en retard en se présentant le lendemain au capitaine Paxton, puisque le départ avait été fixé au 30 juin. Très certainement, les lauréats n'étaient point attendus avant cette date.

Puis la soirée s'avançait... Dix heures sonnaient aux horloges de Queenstown... Nul doute que le capitaine Paxton et son équipage ne fussent couchés déjà... A quoi bon les réveiller?...

« Eh! s'écria Tony Renault, si nous étions à bord, peut-être l'*Alert* lèverait-il l'ancre cette nuit même?...

— N'en croyez rien, mon jeune monsieur, déclara le marin. Il est impossible d'appareiller, et qui sait si ces calmes ne dureront pas quelques jours encore...

— Vous pensez, monsieur l'homme de mer?... demanda M. Patterson.

— C'est à craindre...

— Eh bien, dans ce cas, reprit M. Patterson, mieux vaudrait peut-être nous installer dans un hôtel de Cork ou de Queenstown jusqu'au moment où un vent favorable gonflerait nos voiles...

— Oh! monsieur Patterson... monsieur Patterson!... s'écrièrent Magnus Anders et

quelques autres, ne pouvant réprimer un mouvement de dépit.

— Cependant... chers élèves... »

On discuta, et le résultat de la discussion fut que l'on irait à l'hôtel pour la nuit, et que dès l'aube, à la marée descendante, l'embarcation retenue transporterait les passagers à l'anse Farmar.

En outre, M. Patterson fit cette réflexion, on ne peut plus naturelle chez un comptable : à s'installer à bord, les dépenses d'hôtel seraient évitées, et cela en valait la peine. Au surplus, rien n'empêcherait de revenir à Queenstown et à Cork, si le départ devait être reculé de quelques jours, faute de vent.

M. Patterson et les lauréats se firent donc conduire à un hôtel situé sur le quai. Ils se couchèrent, ils dormirent d'un bon sommeil, et, le lendemain, après un premier déjeuner, thé et sandwiches, ils prirent place dans le canot qui devait les conduire à bord de l'*Alert*.

On ne l'a point oublié, la brume s'était dissipée à ce moment. Aussi, dès que l'embarcation se fut avancée d'un mille, l'anse Farmar apparut au détour d'une pointe qui la limitait au nord.

« L'*Alert*!... s'écria Tony Renault, mon-

trant le seul bâtiment qui fût alors à ce mouillage.

— Oui... mon jeune monsieur, l'*Alert*... répondit le patron du canot. Un joli navire, je vous assure!

— Vous connaissez le capitaine Paxton?... demanda Louis Clodion.

— Je ne le connais point, et il est rarement venu à terre. Mais il passe pour un excellent marin, et il a un bon équipage sous ses ordres.

— Quel beau trois-mâts!... s'écriait Tony Renault, dont l'admiration était largement partagée par son camarade Magnus Anders.

— C'est un véritable yacht! » dit Roger Hinsdale dont l'amour-propre fut flatté que Mrs Kethlen Seymour eût mis ce superbe bâtiment à leur disposition.

Un quart d'heure après, le canot accostait l'*Alert* au bas de l'échelle de tribord.

On le sait, ainsi que cela avait été convenu, le patron et ses deux hommes étaient restés dans le canot, qui reprit aussitôt la direction du port.

On sait aussi dans quelles conditions les présentations furent faites, comment Harry Markel reçut les voyageurs sous le nom du capitaine Paxton. Après cela, John Carpen-

ter, en qualité de maître d'équipage, offrit ses services et proposa aux passagers de les conduire au carré, où leurs cabines étaient préparées.

Auparavant, M. Patterson crut devoir se dépenser en nouveaux compliments à l'adresse du capitaine. Il se félicitait que Mrs Kethlen Seymour eût confié le sort de sa jeune troupe d'excursionnistes à un commandant aussi distingué et de si excellente réputation dans le monde maritime... Sans doute, puisqu'ils se hasardaient à fouler le sein de Téthys, ils s'exposaient à quelques dangers... Mais, avec le capitaine Paxton, sur un aussi bon navire que l'*Alert*, avec un équipage aussi expérimenté, on pouvait braver les colères de Neptune...

Harry Markel restait froid, impassible, devant ce débordement de congratulations. Il se contenta de répondre que ses hommes et lui s'emploieraient de leur mieux pour que les passagers de l'*Alert* eussent toute satisfaction pendant ce voyage.

Et, maintenant, il s'agissait de visiter le navire « depuis le fond de la cale jusqu'à la pomme des mâts », ainsi que le répétait Tony Renault.

Que cela dût intéresser au plus haut point

ces jeunes garçons, on ne saurait s'en étonner. N'était-ce pas la demeure, la ville flottante qui leur avait été choisie pour une saison de trois mois?.. N'était-ce pas comme une partie d'Antilian School, détachée du Royaume-Uni, qu'ils allaient habiter durant ce voyage?...

Ce fut, en premier lieu, le carré, à l'intérieur de la dunette, où devaient être pris les repas en commun, la table de roulis au milieu, les bancs avec leurs dossiers mobiles, les lampes et leurs suspensions à la cardan, les divers ustensiles accrochés à la partie du mât d'artimon qui traversait la table, la claire-voie grillagée que pénétrait largement la lumière du dehors, l'office, dans lequel assiettes, carafes, verres et autres objets étaient assujettis contre le roulis et le tangage.

Puis, en abord, de chaque côté, s'ouvraient les cabines des passagers, pourvues de leurs cadres, de leur toilette, de leur petite armoire, éclairées par un hublot à verre lenticulaire percé dans les parois de la dunette. C'était en ces cabines que seraient groupés les boursiers par nationalité : — à bâbord, Hubert Perkins et John Howard dans la première, Roger Hinsdale seul dans la seconde, Louis Clodion et Tony Renault dans la troisième,

— à tribord, Niels Harboe et Axel Wickborn dans la quatrième, dans la cinquième, Albertus Leuwen, et, dans la sixième, Magnus Anders.

Quant à la cabine réservée à M. Horatio Patterson, qui faisait pendant à celle du capitaine, à droite en entrant dans le carré, elle prenait vue sur le devant de la dunette, un peu plus spacieuse que celles de ses jeunes compagnons. A la rigueur, il aurait pu se considérer comme le second de l'*Alert*, et aurait eu le droit de porter deux galons sur les manches de sa redingote.

Il va sans dire que la prévoyance de Mrs Kethlen Seymour n'avait rien oublié de ce qui pouvait assurer le confort et l'hygiène des jeunes Antilians. Qu'il n'y eût point de médecin à bord, soit, et vraiment il n'y avait lieu de prévoir ni maladie ni aucun accident grave pendant cette traversée. Le mentor saurait bien réprimer les imprudences des plus audacieux de la bande. Cependant la pharmacie de l'*Alert* était amplement fournie des drogues d'un usage courant. Et puis, en cas de mauvais temps, vent et rafales, les passagers pourraient se vêtir en matelots. Ni les surouets ni les capotes et pantalons de toile cirée ne manquaient dans chaque cabine.

On ne s'étonnera pas si Tony Renault et quelques autres voulurent se « mateloter » dès leur arrivée à bord. Pour ce qui concerne M. Horatio Patterson, fidèle au chapeau de haute forme, fidèle à la redingote noire, fidèle à la cravate blanche, il eût cru indigne de son caractère et de sa respectabilité d'endosser la vareuse marine et de se coiffer du surouet traditionnel.

Ce n'était pas, du reste, par ce temps calme, sur les tranquilles eaux de cette baie de Cork, alors que le trois-mâts ne ressentait même pas les ondulations de la houle, qu'il y avait lieu de rien changer à ses habitudes. A la condition que Mrs Patterson se fût trouvée près de lui, il ne lui aurait pas semblé qu'il eût quitté son appartement d'Antilian School. Peut-être même ne voyait-il pas grande différence entre l'anse Farmar et Oxford Street, si ce n'est que les passants y étaient en moins grand nombre.

Le carré visité, les valises mises en place dans chaque cabine, commença l'inspection du navire, dont John Carpenter fit les honneurs, répondant à toutes les questions que lui posaient plus particulièrement Tony Renault et Magnus Anders. Sur la dunette, la roue du gouvernail et l'habitacle furent

regardés par eux avec une extrême attention, et, sans doute, à ces futurs marins, la main leur démangeait-elle de prendre la barre, de mettre le cap au nord-nord-est quart d'est ou au sud-sud-ouest demi-quart de sud. Redescendus sur le pont, les jeunes garçons le parcoururent, examinant les deux canots suspendus aux porte-pistolets, et la yole hissée à l'arrière. En avant du mât de misaine était la cuisine, dans laquelle chauffait déjà le déjeuner sous la direction de Ranyah Cogh, lequel fut complimenté par M. Horatio Patterson pour la beauté de son type africain. Enfin, le poste de l'équipage, dont les hommes n'inspirèrent aucune défiance, le gaillard d'avant, le cabestan, l'une des ancres traversée au bossoir de tribord, celle de bâbord étant mouillée, tout cela arrêta l'attention de cette curieuse jeunesse.

Il restait maintenant à explorer la cale, pour terminer la visite du navire.

Qu'on ne soit point surpris si M. Patterson ne se hasarda pas à suivre ses pensionnaires dans ces sombres profondeurs du bâtiment. En effet, pas d'escalier, simplement des entailles creusées le long des épontilles, et dans lesquelles il fallait introduire le pied. Il ne s'y aventura point, pas

plus qu'il ne se risquerait à gravir les enflèchures pour grimper dans les hunes et aux barres du grand mât ou du mât de misaine, même en passant par le trou du chat. Mais les jeunes garçons s'affalèrent prestement à l'intérieur de l'*Alert*, là où la cargaison était remplacée par des gueuses de fer qui assuraient la stabilité du navire. La cale fut parcourue depuis l'avant, qui communiquait par une échelle avec le poste de l'équipage, jusqu'à l'arrière, où une cloison étanche métallique la séparait de la cambuse, placée sous la dunette. Il y avait là des voiles, des agrès, des espars de rechange, et aussi un certain nombre de caisses de conserves, des barils de vin et des fûts d'eau-de-vie, des sacs de farine. Véritablement, l'*Alert* était pourvu comme s'il eût dû faire le tour du monde.

Cette visite achevée, tous remontèrent et vinrent rejoindre sur la dunette le mentor en compagnie du capitaine. Tous deux s'entretenaient de choses et d'autres, M. Patterson avec sa faconde habituelle, Harry Markel se contentant de répondre brièvement. Un brave marin, sans doute, mais décidément peu communicatif.

Et alors, Tony Renault de tourner autour

de la barre, d'examiner l'habitacle qui renfermait le compas, de mettre la main sur la roue, de la mouvoir dans un sens et dans l'autre, comme eût fait un timonier, et de dire enfin :

« Capitaine... vous nous permettrez bien... de temps en temps... de gouverner un peu... quand il fera beau...

— Eh !... fit le mentor, je ne sais si cela serait prudent...

— Soyez tranquille, monsieur Patterson, nous ne vous ferons pas sombrer sous voiles! » déclara Tony Renault.

Harry Markel s'était borné à faire un geste affirmatif.

A quoi pensait-il, cet homme?... Quelque pitié s'était-elle glissée dans son âme, en voyant ces jeunes garçons si heureux, si joyeux d'être embarqués à bord de l'*Alert*?... Non ! et, la nuit prochaine, aucun d'eux ne trouverait grâce devant lui.

En ce moment, la cloche retentit à l'avant du navire. Un des matelots venait de piquer les quatre coups de onze heures.

« C'est le déjeuner, dit Louis Clodion.

— Eh bien, nous y ferons honneur!... répondit M. Horatio Patterson. J'ai une faim de loup...

— De loup de mer... ajouta Tony Renault.

— *Lupus maritimus* », traduisit M. Patterson.

C'était, en effet, l'heure du déjeuner, que Harry Markel s'excusa de ne point présider, ayant l'habitude, déclara-t-il, de prendre ses repas dans sa cabine.

Ce déjeuner était servi dans le carré, et chacun trouva place autour de la table. Des œufs, de la viande froide, du poisson frais pêché, du biscuit, du thé, tout cela fut reconnu excellent. D'ailleurs, ces jeunes estomacs, affamés par leur promenade matinale, ne se seraient pas montrés difficiles, et il faut convenir que M. Patterson mangea deux fois plus qu'il n'eût fait au réfectoire d'Antilian School.

Après le déjeuner, tous rejoignirent sur la dunette Harry Markel.

Et, d'après ce qui venait d'être convenu entre eux, Louis Clodion s'adressant à lui :

« Capitaine, demanda-t-il, pensez-vous pouvoir bientôt mettre à la voile?...

— Dès que le vent sera levé, répondit Harry Markel, qui prévit le but de cette question, et cela peut se produire d'un instant à l'autre.

— Et... s'il est contraire ?... fit observer M. Horatio Patterson.

— Cela n'empêcherait pas d'appareiller et de faire route. Ce qu'il nous faut, c'est la brise, d'où qu'elle souffle...

— Oui... s'écria Tony Renault, en tirant des bordées.

— Au plus près... ajouta Magnus Anders.

— Comme vous dites, messieurs », répliqua Harry Markel.

Et, en réalité, est-il une plus jolie allure que celle d'un bâtiment qui serre le vent, tribord ou bâbord amure, lorsque toutes ses voiles portent?...

« Enfin, capitaine, demanda Niels Harboe, y a-t-il lieu de croire que la brise va reprendre...

— Dans l'après-midi?... ajouta John Howard.

— Je l'espère, répondit Harry Markel. Voici près de soixante heures que durent ces calmes, et, assurément, ils vont cesser.

— Capitaine, interrogea Roger Hinsdale, nous désirerions savoir s'il y a quelque chance que l'*Alert* parte aujourd'hui ?...

— Je vous répète, messieurs, que je n'en serais nullement étonné, car le baromètre

baisse un peu... toutefois, je ne saurais l'affirmer...

— Dans ce cas, dit Louis Clodion, nous pourrions peut-être aller à terre passer l'après-midi ?

— Oui... oui !... » répétèrent ensemble tous ses camarades.

Or, c'était précisément cette proposition à laquelle Harry Markel ne voulait point acquiescer. Jamais il n'enverrait personne à terre, ni des passagers ni de l'équipage. C'eût été compromettre une situation déjà si dangereuse.

Et alors, M. Horatio Patterson d'appuyer la demande avec quelques citations très opportunes. Ses jeunes compagnons et lui ne connaissaient ni Cork... ni Queenstown... Ils n'avaient pu la veille visiter ces deux villes... On en disait les environs très curieux... particulièrement le village de Blarney, qui a donné son nom aux gasconnades irlandaises... puis le château, dont une des pierres, dit-on, brouille à jamais avec la vérité ceux qui en approchent leurs lèvres...

On le comprend, tous appuyèrent M. Patterson. En une demi-heure, l'un des canots de l'*Alert*, avec deux hommes, les aurait

conduits au port, et ils promettaient d'être revenus avant le soir.

« Voyons, capitaine, reprit M. Patterson, c'est au maître après Dieu que nous adressons notre supplique...

— Ce serait bien volontiers que j'y consentirais, répondit Harry Markel d'un ton un peu rude. Mais je ne le puis... Nous sommes au jour fixé pour le départ... Si peu qu'il y ait de vent, et même, s'il le faut, rien qu'avec la marée descendante, j'espère sortir de la baie de Cork...

— Cependant, fit observer Louis Clodion, puisque nous ne pourons faire route, une fois dehors?...

— Nous mouillerons près de terre pour éviter le flot, répondit Harry Markel, et, du moins, l'*Alert* aura quitté l'anse Farmar... Si le vent se lève, comme je le pense, c'est en mer que nous le rencontrerons plutôt que dans cette anse, qui est très abritée... »

Ces raisons étaient assez plausibles, et, en somme, il convenait de s'en rapporter au capitaine.

« Je vous prie donc, messieurs, ajouta-t-il, de renoncer à votre projet d'aller à terre... ce serait risquer peut-être de perdre une marée.

— C'est entendu, capitaine, répondit

M. Patterson, et nous n'insisterons pas davantage. »

Les jeunes garçons eurent bientôt pris leur parti. D'ailleurs, au moins deux ne tenaient pas autrement à s'en aller. C'étaient, on le devine, Magnus Anders et Tony Renault. La joie d'être à bord leur suffisait. Embarqués sur l'*Alert*, ils prétendaient n'en débarquer que dans un des ports de l'Antilie. Voit-on la brise se lever, tandis que leurs camarades visiteraient Cork ou Queenstown, et le navire empêché d'appareiller, parce que ses passagers ne seraient pas de retour!... Et qui sait si de plus longs retards ne compromettraient pas le voyage ?... Et que dirait Mrs Kethlen Seymour?... Et que penserait le directeur d'Antilian School... Et quelle responsabilité pour le mentor qui comprit toute la gravité de cette argumentation ?...

La question était vidée, on resterait à bord. Puis, dans la conversation qui se prolongea et à laquelle Harry Markel ne put refuser de prendre part, on causa du voyage. Roger Hinsdale demanda si l'*Alert* avait déjà fait la traversée de l'Angleterre aux Antilles.

« Non, monsieur, répondit Harry Markel. Notre navire n'a effectué jusqu'ici que deux voyages dans la mer des Indes.

— Mais, vous, capitaine, demanda Hubert Perkins, connaissez-vous les Antilles ?...

— Je ne les connais pas.

— Alors, fit observer M. Horatio Patterson, il est possible à un marin d'aller tout droit là où il n'a jamais été...

— Comment donc, s'écria Tony Renault, mais les yeux fermés ..

— Non, répondit Harry Markel, les yeux ouverts, en faisant son point, en consultant les cartes, en relevant la direction...

— Et nous verrons tout cela?... dit Magnus Anders.

— Tout cela, mais à la condition d'être en mer au lieu de moisir au fond d'une baie ! »

Louis Clodion et ses camarades se résignèrent donc. Du reste, de ce qu'ils auraient à passer la journée entière à bord de l'*Alert*, sans avoir eu la permission de débarquer, il ne faudrait pas déduire que cette journée leur paraîtrait longue. Non! il ne leur viendrait même pas à l'idée de se faire conduire aux grèves voisines, — ce que Harry Markel eût accordé sans doute, car il ne pouvait en résulter aucun danger pour lui. S'asseoir sur les bancs de la dunette, se balancer sur les rocking-chairs, se prome-

ner sur le pont, monter aux hunes ou aux barres, est-ce que cela ne suffirait pas à remplir l'après-midi, sans s'être ennuyé un instant?...

Et puis, bien que la baie de Cork fût au calme, elle ne présentait pas moins une certaine animation. Le mouvement du port de Queenstown n'était pas interrompu parce que la brise persistait à ne point se lever. Aussi les lorgnettes des jeunes pensionnaires et la longue-vue considérable — deux pieds quatre pouces — de M. Horatio Patterson fonctionnaient-elles sans cesse. Il ne fallait rien perdre du va-et-vient des embarcations en train de pêcher dans la baie, des chaloupes à vapeur qui faisaient le service du littoral, des tugs qui donnaient la remorque aux voiliers, pressés de mettre dehors, des transatlantiques et autres qui entraient ou sortaient, et le nombre en est grand chaque jour dans cette baie de Cork.

D'ailleurs, après le dîner de cinq heures, qui valut le déjeuner, et à propos duquel le mentor fit à Ranyah Cogh des compliments très mérités, lorsque les passagers remontèrent sur la dunette, Harry Markel leur annonça que la brise de terre commençait à

se faire sentir. Très probablement, pour peu qu'elle tint une heure encore, il se déciderait à appareiller.

Que l'on juge si cette nouvelle fut bien accueillie!

En effet, vers le nord-est apparaissaient des nuages qui permettaient de croire à un changement de temps. Sans doute, ils se levaient de terre, et mieux eût valu qu'ils vinssent du large. Mais, enfin, l'*Alert* pouvait quitter son mouillage, et, une fois au delà de Roche-Pointe, on agirait suivant les circonstances.

« Tout le monde sur le pont, commanda Harry Markel, et pare à lever l'ancre. »

Quelques hommes vinrent au guindeau, aidés des jeunes garçons qui voulurent leur donner la main. Pendant ce temps, les voiles étaient larguées, les vergues hissées à bloc. Puis, lorsque l'ancre fut à pic, tandis qu'elle remontait au bossoir, le trois-mâts prit de l'erre sous sa misaine, ses focs, ses huniers, ses perroquets, sa brigantine, et, en quelques instants, il eut contourné l'extrême pointe de l'anse Farmar.

Et, aux dernières nouvelles, les journaux du soir annoncèrent que le trois-mâts *Alert*, capitaine Paxton, ayant à bord les lauréats

du concours d'Antilian School, venait de prendre la mer à destination des Antilles.

IX

EN VUE DE TERRE.

Il était à peu près sept heures lorsque l'*Alert* débouqua de la baie de Cork, laissant sur bâbord le promontoire de Roche-Pointe. Le littoral du comté de Cork lui restait à quelques milles dans l'ouest.

Avant de porter leurs yeux vers cette vaste étendue de mer sans limites, les passagers contemplaient les hautes terres, à demi noyées d'ombre, de la côte méridionale de l'Irlande. Installés sur la dunette, dont la tente avait été serrée pour la nuit, ils regardaient, sans se défendre d'une certaine émotion, si naturelle à leur âge. A peine avaient-ils conservé le souvenir des traver-

sées précédemment faites, lorsqu'ils étaient venus des Antilles en Europe.

Et leurs vives imaginations travaillaient en songeant à ce grand voyage qui les ramenait au pays natal. Dans leur pensée foisonnaient ces mots magiques : excursions, explorations, aventures, découvertes, qui appartiennent à la nomenclature des touristes. Les récits qu'ils avaient lus, et plus particulièrement durant les derniers jours passés à Antilian School, leur revenaient à l'esprit. Et ce qu'ils avaient dévoré de voyages alors qu'ils ne connaissaient pas encore la destination de l'*Alert!*... Ce qu'ils avaient feuilleté d'atlas et consulté de cartes!...

Il faut donc se rendre compte de l'état de ces jeunes cerveaux singulièrement surexcités, avec leur trop plein de désirs et de souhaits. Et, maintenant, bien que n'ignorant plus le but de ce voyage, très simple et très facile, en somme, ils étaient toujours sous l'impression de leurs lectures. Ils suivaient les grands découvreurs lors de leurs expéditions lointaines, ils prenaient possession de terres nouvelles, ils y arboraient le pavillon de leur pays!... Ils étaient Christophe Colomb en Amérique, Vasco de Gama

aux Indes, Magellan à la Terre de Feu, Jacques Cartier au Canada, James Cook aux îles du Pacifique, Dumont d'Urville à la Nouvelle-Zélande et aux contrées antarctiques, Livingstone et Stanley en Afrique, Hudson Parry et James Ross aux régions du pôle nord!... Ils répétaient avec Chateaubriand que le globe terrestre est trop petit, puisqu'on en a fait le tour, et ils regrettaient que ce monde n'eût que cinq parties et non une douzaine!... Ils se voyaient déjà loin... loin, bien que l'*Alert* ne fût qu'au début de sa traversée et encore dans les eaux anglaises!...

Il est vrai, d'autre part, que chacun d'eux eût été heureux, au moment de quitter l'Europe, de saluer son pays une dernière fois, Louis Clodion et Tony Renault la France, Niels Harboe et Axel Wickborn le Danemark, Albertus Leuwen la Hollande, Magnus Anders la Suède : il n'y fallait point songer.

Seuls, Roger Hinsdale, John Howard, Hubert Perkins auraient cette satisfaction d'envoyer un dernier adieu à cette Irlande qui, avec la Grande-Bretagne, complète la trinité du Royaume-Uni.

Et, à partir du lendemain, après avoir franchi le canal de Saint-George, ils ne

rencontreraient pas un continent, avant l'arrivée dans les mers d'Amérique, où chacun d'eux retrouverait un peu de ce qu'il laissait en Europe.

Du reste, on va le voir, un certain temps se passerait sans que les côtes britanniques eussent disparu sous l'horizon.

En effet, la brise qui venait de se lever avait permis à l'*Alert* de quitter son mouillage de l'anse Farmar. Mais, ainsi qu'on pouvait le craindre, cette brise de terre, sans force ni durée, mourait à quelques milles au large.

Pour prendre direction au sortir du canal de Saint-George, l'*Alert* devait mettre le cap au sud-ouest, et c'est bien ce qu'eût fait le capitaine Paxton. Et, s'il avait pu pousser jusqu'à une centaine de milles, peut-être aurait-il rencontré le vent mieux établi en pleine mer. Telle n'était pas l'intention d'Harry Markel: ce serait vers le sud qu'il donnerait la route en sortant du canal.

Au surplus, — ce qui aurait favorisé ses abominables projets, — c'eût été de s'éloigner le plus possible de la côte pendant la nuit, de se déhaler des nombreux bâtiments qui la fréquentent et que retenait le défaut de brise.

Or, la mer était au calme blanc. Aucune ride à sa surface, pas même un clapotis, ni à la côte, ni aux flancs du navire. La mer d'Irlande vidait tranquillement ses eaux dans l'océan Atlantique.

Il suit de là que l'*Alert* était aussi immobile qu'il l'eût été entre les rives d'un lac ou d'une rivière. On ne sentait pas à bord le plus léger roulis, grâce à l'abri de la terre. M. Horatio Patterson se félicitait, à la pensée qu'il aurait le temps de s'acclimater et de se faire le pied marin.

Les passagers prenaient donc cet état de choses en patience, et, d'ailleurs, quel moyen d'y remédier? Mais que d'inquiétudes pour Harry Markel et son équipage dans ce voisinage de la terre! Il était toujours à craindre qu'un aviso de l'État vint mouiller à l'ouvert du canal de Saint-George, avec ordre de visiter tous les bâtiments qui sortiraient de la baie de Cork.

A cette inquiétude se mêlait aussi la colère. Harry Markel se demandait s'il pourrait en empêcher la manifestation. Corty et les autres montraient des figures dont les passagers finiraient peut-être par s'effrayer.

John Carpenter et lui essayaient vainement de les modérer. On ne se fût pas ex-

pliqué une telle irritation par les contrariétés du temps. Si ce retard était désobligeant, c'était surtout pour M. Patterson et ses jeunes compagnons, non pour des matelots indifférents à ces habituels désagréments de la mer.

Harry Markel et John Carpenter causaient, en arpentant le pont du navire, et, finalement, John Carpenter dit :

« Voyons, Harry, la nuit va venir, et ce que nous avons fait dans l'anse Farmar, en nous débarrassant des gens de l'*Alert*, est-il donc impossible de le faire à un ou deux milles de la côte?... Il me semble que c'était encore plus risqué dans la baie de Cork...

— Tu oublies, John, répondit Harry Markel, que nous ne pouvions agir autrement, puisqu'il fallait à tout prix s'emparer du navire.

— Eh bien, Harry, lorsque les passagers seront endormis dans leurs cabines, qui nous empêchera d'en finir avec eux?...

— Qui nous en empêcherait, John?...

— Oui, reprit John Carpenter. Ils sont embarqués, maintenant... L'*Alert* est hors de la baie... Je n'imagine pas que personne leur rende visite jusqu'ici...

— Personne?... répliqua Harry Markel.

Et, à Queenstown, lorsque les sémaphores annonceront que le navire est retenu par les calmes, es-tu sûr que des amis ne viendront pas leur apporter un dernier adieu ?... Et que se passerait-il, quand on ne les trouverait plus à bord ?...

— Avoue, Harry, que c'est assez improbable ! »

Improbable, en effet; possible, après tout! Que, le lendemain, l'*Alert* fût encore sous la terre, pourquoi ne serait-il pas accosté par quelque embarcation de promeneurs?... Cependant les compagnons d'Harry Markel ne semblaient point devoir se rendre à ces raisons. Et la nuit ne s'achèverait pas sans avoir amené le dénouement de cet épouvantable drame.

La soirée s'avançait et sa fraicheur reposait des accablantes chaleurs d'une chaude journée. Après huit heures, le soleil disparaîtrait sous un horizon sans nuages, et rien ne permettait de croire à une prochaine modification dans l'état de l'atmosphère.

Les jeunes garçons étaient réunis sur la dunette, peu pressés de descendre dans le carré. Dès qu'il leur eut souhaité le bonsoir, M. Patterson regagna sa cabine et procéda minutieusement à sa toilette de nuit.

S'étant déshabillé méthodiquement, il accrocha ses vêtements à la place qu'ils occuperaient pendant le voyage; il se coiffa d'un bonnet de soie noire; il s'allongea sur son cadre. Puis son ultime pensée, avant de s'endormir, fut celle-ci :

« Excellente madame Patterson !... Ma dernière précaution lui a bien causé quelque peine !... Mais c'était agir en homme sage, et tout sera réparé au retour. »

Cependant, si le calme de la mer égalait le calme de l'espace, l'*Alert* subissait toujours l'action des courants, très prononcés à l'entrée du canal de Saint-George. Le flot qui arrivait du large tendait à le rapprocher de terre. Outre que Harry Markel pouvait craindre de se mettre au plein s'il n'immobilisait pas son navire, il n'aurait voulu pour rien au monde être entraîné plus au nord jusqu'à la mer d'Irlande. D'autre part, si l'*Alert* venait à s'échouer sur le littoral, bien que le sauvetage n'eût offert aucune difficulté par une mer si tranquille, quelle situation périlleuse pour ces fugitifs, obligés de prendre terre, alors que la police devait diriger ses recherches aux environs de Queenstown et de Cork !

Du reste, nombre de bâtiments se trou-

vaient en vue de l'*Alert* — une centaine au moins — voiliers qui ne pouvaient gagner le port. Tels ils étaient ce soir-là, tels ils seraient sans doute le lendemain, la plupart ayant mouillé pour étaler la marée de nuit.

A dix heures, le trois-mâts n'était séparé de la côte que d'un demi-mille. Il avait un peu dérivé vers l'ouest jusqu'au travers de Roberts-Cove.

Harry Markel jugea qu'il ne fallait pas attendre pour envoyer l'ancre par le fond, et il appela ses hommes.

Lorsque Louis Clodion, Roger Hinsdale et les autres l'entendirent, ils s'empressèrent de quitter la dunette.

« Est-ce que vous allez mouiller, capitaine Paxton?... demanda Tony Renault.

— A l'instant, répondit Harry Markel. Le flot prend de la force... Nous sommes trop près de terre... et je craindrais de m'échouer....

— Ainsi, questionna Roger Hinsdale, il n'y a pas apparence que la brise se lève?...

— Pas apparence.

— Cela commence à devenir contrariant, fit observer Niels Harboe.

— Très contrariant.

— A pleine mer, il est possible que le vent s'élève, dit Magnus Anders.

— Aussi serons-nous prêts à en profiter, car l'*Alert* ne sera mouillé que sur une ancre, répondit Harry Markel.

— Dans ce cas, vous nous préviendrez, capitaine, pour vous donner la main à l'appareillage?... demanda Tony Renault.

— Je vous le promets.

— Oui!... vous serez réveillés à temps! » murmura ironiquement John Carpenter.

Les dispositions pour le mouillage furent prises à un quart de mille de la côte, qui se recourbait par une pointe projetée à l'ouest.

L'ancre de bâbord envoyée par le fond et sa chaine raidie, l'*Alert* présenta l'arrière au littoral.

Cette opération achevée, les passagers regagnèrent leurs cabines, où chacun d'eux ne tarda pas à s'endormir d'un tranquille sommeil.

A présent, qu'allait faire Harry Markel?... se rendrait-il aux désirs de son équipage?... Le massacre s'accomplirait-il cette nuit même?... La prudence ne lui commandait-elle pas d'attendre des circonstances plus favorables?...

Évidemment, puisque l'*Alert*, au lieu d'être

isolé sur les parages de Roberts-Cove, comme il l'avait été à l'anse Farmar, se trouvait au milieu de ces nombreux navires encalminés à l'entrée ouest du canal de Saint-George. Pour la plupart, à l'exemple de l'*Alert*, ils avaient mouillé afin de résister au flot qui les poussait à la côte. Il en était même deux ou trois qui stationnaient dans le voisinage du trois-mâts, à une demi-encablure au plus. Dès lors, comment se hasarder à jeter les passagers par-dessus le bord?... Bien qu'il fût facile de les surprendre en plein sommeil, était-on assuré qu'ils ne chercheraient pas à se défendre, qu'ils n'appelleraient pas au secours, que leurs cris ne seraient pas entendus des hommes de quart des autres bâtiments?...

C'est ce que Harry Markel, non sans peine, fit comprendre à John Carpenter, à Corty, à tous ces misérables pressés d'en finir, et ils durent se rendre. Mais si l'*Alert* eût été seulement de quatre à cinq milles au large, nul doute que cette nuit eût été la dernière pour M. Horatio Patterson et les jeunes lauréats d'Antilian School.

Le lendemain, dès cinq heures, Louis Clodion, Roger Hinsdale et leurs camarades allaient et venaient sur la dunette, tandis

que, moins impatient, moins vif, M. Patterson continuait à se prélasser dans son cadre.

Ni Harry Markel ni le maître d'équipage n'étaient encore levés. Leur entretien s'était continué très avant dans la nuit. Ils guettaient l'arrivée de la brise, qui ne soufflait ni de la terre ni du large. N'y en eût-il que de quoi remplir les voiles hautes, ils n'auraient pas hésité à lever l'ancre, en prenant garde de réveiller les dormeurs, et ils se fussent dégagés de cette flottille qui les entourait. Mais, vers quatre heures du matin, la marée étant basse, le flot prêt à remonter, ils avaient dû renoncer à tout espoir de s'éloigner de Roberts-Cove. Aussi avaient-ils réintégré, l'un sa cabine, sous la dunette, l'autre, la sienne, près du poste de l'équipage, afin d'y reposer quelques heures.

Les jeunes garçons ne rencontrèrent donc que Corty à l'arrière, tandis que deux des matelots faisaient le quart à l'avant.

Ils adressèrent à cet homme la seule question qu'il fût naturel de faire :

« Et le temps ?...

— Trop beau.

— Et le vent ?...

— Pas de quoi éteindre une chandelle ! »

Le soleil débordait alors de l'horizon, au large du canal de Saint-George, au milieu d'une buée de vapeurs chaudes. Ces brumes se dissipèrent presque aussitôt, et la mer étincela sous les premiers rayons de cette matinée.

A sept heures, Harry Markel, ouvrant la porte de sa cabine, rencontra M. Patterson, qui sortait de la sienne. Il y eut, d'une part, un aimable bonjour, formulé dans les termes les meilleurs, et, de l'autre, une simple inclination de tête.

Le mentor monta sur la dunette, où il trouva tout son monde.

« Eh bien! jeunes lauréats, déclama-t-il, est-ce aujourd'hui que nous allons labourer de notre proue ardente l'immensité liquide?...

— Je crains plutôt que nous ne perdions encore cette journée, monsieur Patterson... répondit Roger Hinsdale, en montrant cette mer calme que la longue houle gonflait à peine.

— Alors, le soir venu, *diem perdidi*, pourrai-je m'écrier comme Titus...

— Sans doute, répliqua Louis Clodion; mais c'était parce que Titus n'avait pu faire le bien, et nous, ce sera parce que nous n'aurons pu partir! »

En ce moment, Harry Markel et John Carpenter, causant à l'avant, furent interrompus par Corty, qui leur dit à voix basse :

« Attention...

— Qu'y a-t-il?... demanda le maître d'équipage.

— Regardez... mais ne vous montrez pas », répondit Corty, en indiquant du doigt une partie de la côte dominée par de hautes falaises.

Sur la crête, s'avançait une troupe d'une vingtaine d'hommes. Ils circulaient, observant tantôt du côté de la campagne, tantôt du côté de la mer.

« Ce sont les constables... dit Corty.

— Oui... fit Harry Markel.

— Et je sais bien ce qu'ils cherchent!... ajouta le maître de l'équipage.

— Tous les hommes dans le poste, » ordonna Harry Markel.

Les matelots, réunis près du gaillard d'avant, redescendirent aussitôt.

Harry Markel et les deux autres restèrent sur le pont en se rapprochant du bastingage de bâbord, de manière à ne point être aperçus, tout en guettant les policemen.

C'était en effet une escouade d'agents à la poursuite des fugitifs. Après avoir inutile-

ment fouillé le port et la ville, ils s'étaient mis en quête le long du littoral, et il sembla qu'ils examinaient l'*Alert* avec une obstination particulière.

Mais, qu'ils eussent cette pensée que la bande d'Harry Markel se fût réfugiée à bord du trois-mâts, après s'en être emparée la veille dans l'anse Farmar, cela paraissait fort improbable. Tant de navires étaient réunis devant Roberts-Cove, qu'ils auraient été dans l'impossibilité de les visiter tous. Il est vrai, il ne se fût agi que des bâtiments sortis la nuit de la baie de Cork et les constables ne devaient pas ignorer que l'*Alert* était un de ceux-là.

La question se posait donc de savoir s'ils allaient redescendre sur la grève, réquisitionner une embarcation de pêcheurs et se faire conduire à bord.

Harry Markel et ses compagnons attendaient en proie à une anxiété facile à comprendre.

D'autre part, l'attention des passagers avait été attirée par la présence de cette escouade, qu'ils reconnurent à son uniforme. Assurément, ce n'était pas là une simple promenade sur la crête de la falaise. Ces policemen opéraient quelque recherche aux environs de

Cork et de Queenstown, et ils surveillaient le littoral. Peut-être un débarquement suspect qu'ils voulaient empêcher, quelques marchandises de contrebande...

« Oui... ce sont des constables... déclara Axel Wickborn.

— Et même armés de revolvers », assura Hubert Perkins, après les avoir observés, sa lorgnette aux yeux.

Du reste, la distance qui séparait le trois-mâts de la falaise n'était alors plus que de deux cents toises. De telle sorte que, si du bord on distinguait parfaitement tout ce qui se passait à terre, de la terre on voyait parfaitement tout ce qui se passait à bord.

Et c'est bien cette circonstance qui, à bon droit, causait tant d'appréhensions à Harry Markel, — appréhensions qui auraient disparu, si le navire eût été d'un quart de mille en mer. Avec une longue-vue, le chef des agents les aurait reconnus sans peine, et l'on sait ce qui s'en serait suivi. L'*Alert* ne pouvait se déplacer, et, d'ailleurs, la marée montante l'eût plutôt porté à la côte. Quant à se jeter dans un des canots du bord, en quelque endroit qu'ils eussent débarqué, Harry Markel et ses complices auraient été certainement repris. Aussi ne se montraient-ils

pas, les uns cachés dans le poste, les autres se dissimulant derrière les bastingages, tout en se gardant d'éveiller les soupçons des jeunes passagers.

Il est vrai, comment ceux-ci eussent-ils pu soupçonner qu'ils étaient tombés entre les mains des échappés de la prison de Queenstown ?...

Aussi, Tony Renault, plaisantant, déclara-t-il qu'il ne s'agissait pas de recherches effectuées par la police.

« Ces braves constables ont été envoyés là pour voir si l'*Alert* a pu appareiller, afin d'annoncer son départ à nos familles...

— Tu te moques?... lui répondit John Howard. qui prit l'observation au sérieux.

— Mais non, John, mais non!... Allons le demander au capitaine Paxton. »

Tous de descendre alors sur le pont et de gagner l'avant du navire.

Harry Markel, John Carpenter, Corty, ne les virent point venir sans quelque inquiétude. Quant à leur intimer l'ordre de rester sur la dunette, pourquoi? Et ne pas répondre à leurs questions, pourquoi encore?...

Ce fut Louis Clodion qui prit la parole :

« Voyez-vous ce groupe sur la falaise, capitaine Paxton?...

— Oui... dit Harry Markel, et je ne sais ce que ces hommes sont venus faire en cet endroit...

— Est-ce qu'ils n'observent pas l'*Alert*?... ajouta Albertus Leuwen.

— Pas plus l'*Alert* que les autres bâtiments..., répondit John Carpenter.

— Mais ce sont des constables?... demanda Roger Hinsdale.

— Je le pense, dit Harry Markel.

— Est-ce qu'ils seraient à la recherche de malfaiteurs?... ajouta Louis Clodion.

— Des malfaiteurs?... répliqua le maître d'équipage.

— Sans doute, poursuivit Louis Clodion. N'avez-vous pas entendu dire que les pirates de l'*Halifax*, après avoir été capturés dans les mers du Pacifique, ont été ramenés en Angleterre, à Queenstown, pour y être jugés et qu'ils sont parvenus à s'échapper de la prison?...

— Nous l'ignorions, déclara John Carpenter du ton le plus naturel, le plus indifférent aussi.

— Pourtant, dit Hubert Perkins, avant-hier, à notre arrivée, en débarquant du paquebot, nous n'avons entendu parler que de cela...

— C'est possible, mais ni avant-hier ni hier nous n'avons quitté le bord un instant, et nous ne sommes pas au courant de ces nouvelles.

— Cependant, demanda Louis Clodion, vous aviez bien entendu dire que l'équipage de l'*Halifax* avait été ramené en Europe?...

— En effet... répondit John Carpenter, qui ne voulut point passer pour plus ignorant qu'il ne fallait... D'ailleurs, nous ne savions pas que ces gens-là s'étaient évadés de la prison de Queenstown...

— Cette évasion a pourtant eu lieu, assura Roger Hinsdale, et la veille du jour où ces misérables allaient être jugés...

— Puis condamnés!... s'écria Tony Renault. Espérons que la police parviendra à retrouver leur piste...

— Et, ajouta Louis Clodion, qu'ils n'échapperont point au châtiment que méritent leurs abominables crimes...

— Comme vous dites », se borna à répondre Harry Markel.

Au surplus, les craintes, si justement éprouvées par Harry Markel et ses compagnons, eurent bientôt pris fin. Après un quart d'heure de halte au sommet de la

falaise, l'escouade continua de suivre la crête du littoral dans la direction du sud-ouest. Les agents ne tardèrent pas à disparaître, et Corty de murmurer, en donnant du jeu à ses poumons :

« Enfin... je respire!...

— D'accord, répondit John Carpenter, mais, si les constables sont venus, le vent, lui, est resté au diable!... S'il ne se lève pas avant le soir, il faudra, coûte que coûte, nous déhaler pendant la nuit...

— On se déhalera, n'est-ce pas, Harry?... demanda Corty. Nos embarcations remorqueront l'*Alert*... Les passagers ne refuseront pas de se mettre aux avirons pour nous venir en aide...

— Bien, déclara le maître d'équipage, et, quand le jusant nous aura emportés à trois ou quatre milles de la terre, nous ne courrons plus autant de dangers qu'ici...

— Et, conclut Corty, nous pourrons faire ce qui nous reste à faire... »

X

LA BRISE DU NORD-EST.

Penchés au-dessus de la rambarde, les jeunes passagers observaient avec attention aussi loin que leur permettait le regard. Avec quelle impatience il leur tardait d'avoir quitté ce mouillage et de ne plus être en vue de terre.

Le ciel laissait alors prévoir une modification prochaine dans l'état de l'atmosphère. Quelques nuages se levaient à l'est, et il était possible que la brise vint de la côte avant la fin du jour.

Eh bien, on en profiterait, dût-elle même souffler en tempête, pourvu qu'elle entraînât l'*Alert* à vingt milles de là, en plein Atlantique.

Mais cet espoir ne serait-il pas déçu?... Ces nuages ne se dissiperaient-ils pas avec les derniers rayons du soleil!... Harry Markel en viendrait-il donc à se servir de ses embarcations pour gagner la haute mer?...

Cependant, abrités sous la tente de la dunette, les jeunes garçons suivaient le mouvement qui s'effectuait à l'entrée du canal de Saint-George. Non seulement montaient et descendaient des steamers, les uns vers l'Atlantique, les autres vers les parages de l'Irlande, mais plusieurs voiliers se faisaient remorquer par les tugs de Queenstown.

Ah! si Harry Markel l'eût osé, il aurait hélé un de ces tugs; il aurait traité pour être conduit au large, et il eût payé d'un bon prix son remorquage!...

Tony Renault proposa même d'employer ce moyen. A cinq ou six milles plus à l'ouvert du canal, n'était-on pas assuré de rencontrer les brises du large?...

A cette proposition, Harry Markel opposa un refus catégorique, et d'un ton sec qui ne laissa pas de surprendre. Après tout, un capitaine sait ce qu'il doit faire : il ne demande l'avis de personne.

En effet, Harry Markel, quelque intérêt qu'il eût à s'éloigner d'une côte si dangereuse

pour ses compagnons et lui, n'eût jamais consenti à prendre un remorqueur. Que serait-il arrivé si le patron de ce tug, connaissant le capitaine Paxton ou l'un de ses hommes, ne les eût pas retrouvés à bord de l'*Alert*?... Non! mieux valait encore attendre.

Vers trois heures de l'après-midi, d'épaisses fumées se montrèrent dans le sud-ouest. Quelle intéressante distraction d'observer l'approche du steamer qui venait d'être signalé!

Ce bâtiment marchait à grande vitesse. Aussi, une demi-heure après, eut-on la certitude que c'était un navire de guerre se dirigeant vers le canal.

Toutes les lorgnettes furent braquées de ce côté. Tony Renault et les autres se disputaient à qui découvrirait le premier la nationalité de ce steamer.

Ce fut Louis Clodion qui l'eut, cette bonne fortune, et, après avoir assez distinctement reconnu la flamme déroulée à la pomme du mât militaire :

« C'est un français, s'écria-t-il, un navire de l'État...

— Si c'est un français, s'écria Tony Renault, nous le saluerons au passage! »

Et il alla demander à Harry Markel la permission de rendre honneur à la France, représentée par un de ses bâtiments de guerre.

Harry Markel, n'ayant aucune raison de refuser, donna son consentement et ajouta même que, très certainement, on répondrait au salut de l'*Alert*. N'est-ce pas l'usage dans toutes les marines ?...

Ce bâtiment était un croiseur cuirassé de deuxième rang qui jaugeait de sept à huit mille tonnes, portant deux mâts militaires. Le pavillon tricolore flottait à sa poupe, il avançait rapidement sur cette mer si calme, que coupait son étrave effilée, et laissait après lui un long sillage plat, dû à la perfection de ses lignes d'eau.

Grâce aux lorgnettes, le nom de ce cuirassé put être lu au moment où il passa devant l'*Alert*.

C'était le *Jemmapes*, l'un des plus beaux types de la flotte française.

Louis Clodion et Tony Renault étaient postés sur la dunette, à la drisse de la corne d'artimon. Lorsque le *Jemmapes* ne fut plus qu'à un quart de mille, ils halèrent sur la drisse, et le pavillon britannique fut par trois fois amené aux cris de « Vive la France! » Tous, Anglais, Danois, Hollandais, poussèrent

ce cri en l'honneur de leurs camarades, tandis que le pavillon du *Jemmapes* descendait et remontait le long de sa hampe.

Une heure plus tard, même honneur fut rendu aux couleurs anglaises, lorsqu'elles apparurent à la corne d'un transatlantique.

C'était le *City-of-London*, de la ligne Cunard, établie entre Liverpool et New-York. Suivant l'habitude, il allait déposer ses dépêches à Queenstown, ce qui fait gagner à celles-ci une demi-journée sur l'arrivée des paquebots.

Le *City-of-London* salua l'*Alert*, dont le pavillon avait été hissé par John Howard et Hubert Perkins, au milieu des hurras des jeunes passagers.

Vers cinq heures environ, il fut constaté que les nuages avaient grossi dans le nord-est et dominaient les hauteurs qui s'élèvent en arrière de la baie de Cork. Notable différence entre l'aspect du ciel et celui qu'il présentait à la même heure pendant les journées précédentes.

Si, ce soir-là, le soleil se couchait encore sur un horizon pur, il était à prévoir qu'il reparaîtrait le lendemain derrière ces lourdes vapeurs.

Harry Markel et John Carpenter s'entrete-

naient à l'avant. Par précaution, ils ne voulaient point se montrer sur la dunette, où ils auraient pu être aperçus et reconnus, soit de la falaise, soit même du rivage, bordé d'un semis de roches noirâtres.

« Il y a du vent là-dedans!... dit le maître d'équipage, en tendant la main dans la direction de Roche-Pointe.

— Je le crois... répondit Harry Markel.

— Eh bien, s'il se décide à souffler, nous n'en perdrons pas une prise... capitaine Paxton... oui, capitaine Paxton!... Ne faut-il pas que je m'habitue à t'appeler ainsi... au moins pour quelques heures?... Demain... cette nuit même, j'espère bien que tu redeviendras définitivement le capitaine Markel, commandant... Ah! à propos, je chercherai un nom pour notre navire!... Ce n'est pas l'*Alert* qui recommencera nos campagnes dans les mers du Pacifique!... »

Harry Markel, qui n'avait point interrompu son compagnon, demanda :

« Tout est prêt pour l'appareillage?...

— Tout, capitaine Paxton, répliqua le maître d'équipage. Il n'y a qu'à lever l'ancre et à larguer les voiles! Il ne faudra pas grande brise à un navire aussi fin de l'avant, aussi relevé de l'arrière pour se déhaler rapidement...

— Ce soir, déclara Harry Markel, si nous ne sommes pas à cinq ou six milles dans le sud de Roberts-Cove, j'en serai bien surpris...

— Et moi, plus vexé que surpris! répliqua John Carpenter. Mais voici deux de nos passagers qui viennent te parler...

— Qu'ont-ils à me dire?... » murmura Harry Markel.

Magnus Anders et Tony Renault — les deux novices, comme les désignaient leurs camarades — venaient de quitter la dunette, se dirigeant vers le gaillard d'avant, au bas duquel causaient Harry Markel et John Carpenter.

Ce fut Tony Renault qui prit la parole et dit :

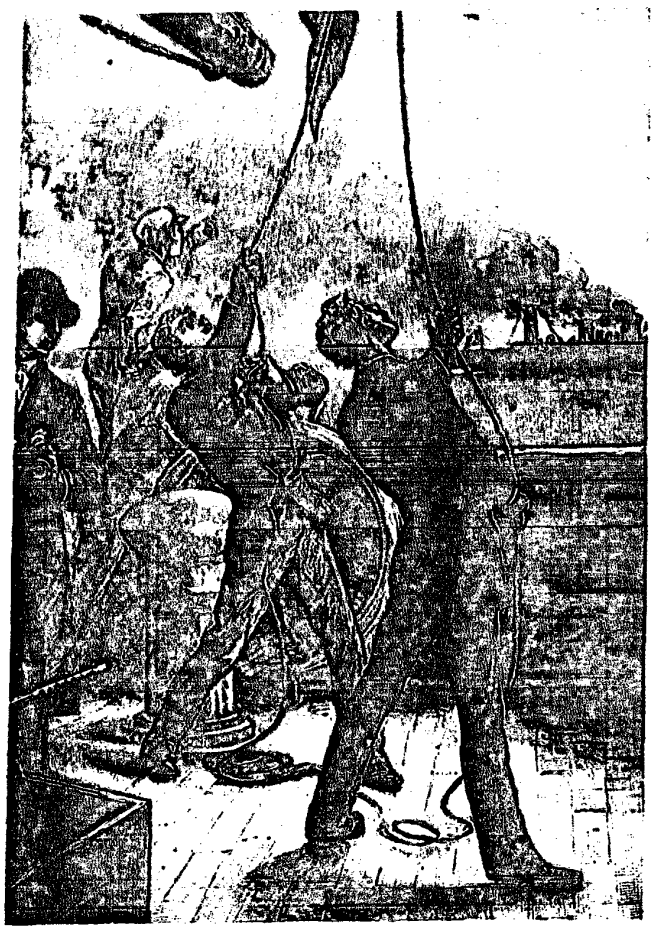
« Capitaine Paxton, mes camarades nous envoient, Magnus et moi, vous demander s'il n'y a pas d'indices d'un changement de temps...

— Assurément, répondit Harry Markel.

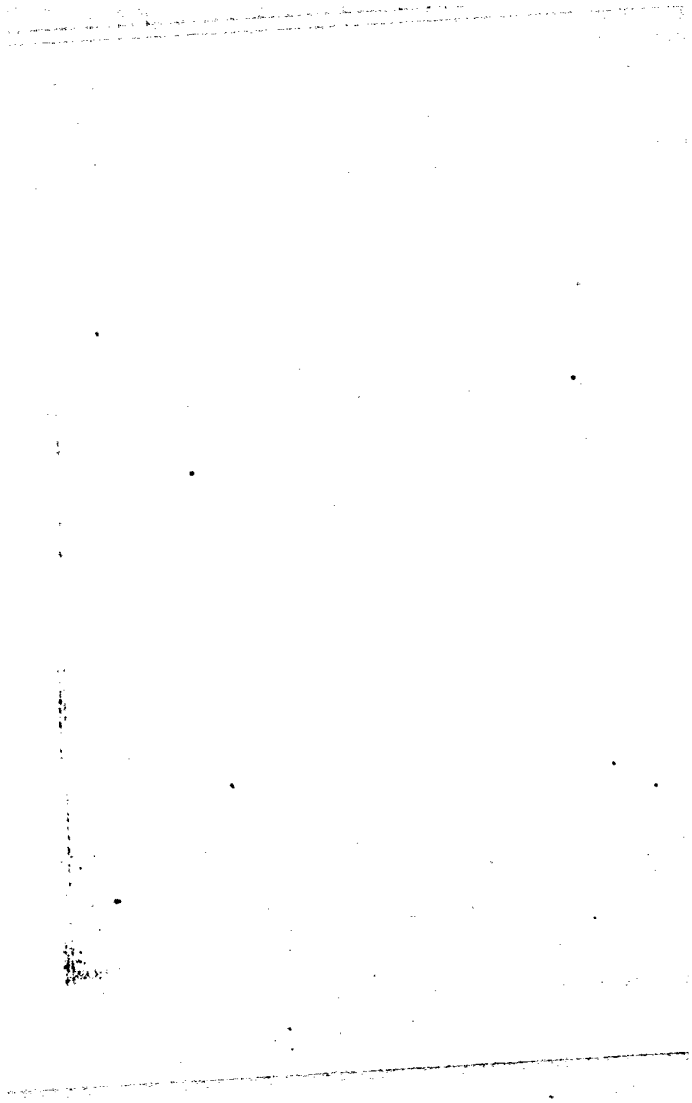
— Alors il est possible que l'*Alert* appareille ce soir?... dit Magnus Anders.

— C'est possible, et c'est même de cela que nous parlions, John Carpenter et moi.

— Mais, reprit Tony Renault, ce ne serait que dans la soirée sans doute?...



C'ÉTAIT LE « JEMMAPES ». (Page 189.)



— Dans la soirée, répondit Harry Markel. Les nuages montent très lentement, et, si le vent se déclare, ce ne sera pas avant deux ou trois heures...

— Nous avons remarqué, continua Tony Renault, que ces nuages ne sont pas coupés, et ils doivent descendre très bas, au-dessous de l'horizon... C'est, sans doute, ce qui vous fait penser, capitaine Paxton, que le changement de temps est probable?... »

Harry Markel fit un signe de tête affirmatif, et alors le maître d'équipage d'ajouter :

« Oui, mes jeunes messieurs, je crois que nous tenons le vent cette fois !... Ce sera le bon, puisqu'il nous poussera dans l'ouest... Encore un peu de patience, et l'*Alert* aura enfin quitté la côte d'Irlande !... En attendant, vous avez le temps de dîner, et Ranyah Cogh a mis toute sa cuisine en branle pour votre dernier repas... le dernier en vue de terre, s'entend !... »

Harry Markel fronçait le sourcil, comprenant bien les abominables allusions de John Carpenter. Mais il était difficile d'enrayer les bavardages de ce bandit qui avait la férocité plaisante ou la plaisanterie féroce, comme on voudra.

« Bien, fit Magnus Anders, nous nous met-

trons à table quand le dîner sera prêt....

— Et, insista Tony Renault, si vous appareillez avant qu'il soit fini, ne craignez pas de nous déranger!... Nous voulons être tous à notre poste pour l'appareillage. »

Cela convenu, les deux jeunes garçons regagnèrent la dunette. Là ils continuèrent de causer, en examinant l'état du ciel jusqu'au moment où un des matelots nommé Wagah vint les prévenir que le dîner les attendait.

Ce Wagah avait été affecté au service de la dunette. A lui revenait tout ce qui concernait le carré et les cabines, comme s'il eût été le steward du bord.

C'était un homme de trente-cinq ans, et la nature avait fait erreur en lui donnant une physionomie franche, une figure sympathique : il ne valait pas mieux que ses compagnons. Son obséquiosité n'eût peut-être point paru exempte de fourberie, et il n'avait pas l'habitude de regarder les gens bien en face.

Ces détails devaient échapper aux passagers trop jeunes encore, trop inexpérimentés pour découvrir ces indices de la perversité humaine.

Il va sans dire que Wagah avait particu-

lièrement séduit M. Horatio Patterson, sinon moins jeune, mais aussi inexpérimenté que Louis Clodion et ses camarades.

En effet, par sa minutie dans le service, par le zèle qu'il affectait, Wagah devait plaire à un homme, on peut le dire, aussi naïf que l'économe d'Antilian School. Harry Markel avait eu la main heureuse en le choisissant pour ces fonctions de steward. Personne n'avait mieux joué son rôle. Eût-il eu à le continuer pendant toute la traversée que M. Horatio Patterson n'aurait jamais soupçonné ce misérable. Or, on ne le sait que trop, ce rôle allait prendre fin dans quelques heures.

Donc, le mentor était enchanté de son steward. Il lui avait déjà indiqué la place de ses divers ustensiles de toilette et de ses habits dans la cabine. Il se disait que, s'il était éprouvé par le mal de mer, — éventualité peu probable puisqu'il avait fait ses preuves pendant la traversée de Bristol à Queenstown, — Wagah lui rendrait les meilleurs services. Aussi parlait-il déjà de la bonne gratification qu'il comptait prélever sur la caisse du voyage pour reconnaître tant d'empressement à lui être agréable et à prévenir ses moindres désirs en toutes choses.

Le jour même, causant avec lui, s'inquiétant de tout ce qui concernait l'*Alert* et son personnel, M. Patterson avait été amené à parler d'Harry Markel. Peut-être trouvait-il « le commandant » — c'est ainsi qu'il le désignait — un peu froid, un peu réservé, et d'un caractère peu communicatif, en somme.

« C'est justement observé, monsieur Patterson, lui avait répondu Wagah. Il est vrai, ce sont là des qualités sérieuses pour un marin... Le capitaine Paxton est tout à son affaire... Il sait quelle est sa responsabilité, et ne pense qu'à bien remplir ses fonctions... Vous le verrez à l'œuvre, si l'*Alert* est aux prises avec le mauvais temps !... C'est un des meilleurs manœuvriers de notre flotte marchande, et il serait capable de commander un bâtiment de guerre tout autant que Sa Seigneurie le premier lord de l'Amirauté...

— Juste réputation dont il jouit à bon droit, Wagah, avait répondu M. Horatio Patterson, et c'est en ces termes élogieux qu'on nous l'a dépeint! Lorsque l'*Alert* a été mis à notre disposition par la généreuse Mrs Kethlen Seymour, nous avons appris ce que valait le capitaine Paxton, ce *Deus*, je ne dirais pas *ex machinâ*, mais ce *Deus machinæ*, le Dieu de cette merveilleuse ma-

chine qu'est le navire capable de résister à toutes les fureurs de la mer ! »

Ce qu'il y eut de particulier, et ce qui causa un sensible plaisir à M. Horatio Patterson, c'est que le steward avait l'air de le comprendre, même lorsqu'il lui échappait quelque citation latine. Aussi ne tarissait-il pas en éloges sur ledit Wagah, et il n'y avait aucune raison pour que ses jeunes compagnons ne le crussent pas sur parole.

Le dîner fut aussi joyeux que le déjeuner l'avait été, et, on voudra bien l'admettre, aussi bon que convenablement servi. De là, nouveaux éloges à l'adresse du cuisinier Ranyah Cogh, où les mots de *potus* et *cibus* s'entremêlèrent dans les superbes phrases de M. Horatio Patterson.

Du reste, il faut l'avouer, malgré les observations du digne économe, Tony Renault, que son impatience rendait instable, quitta fréquemment le carré afin de voir ce qui se passait sur le pont où s'occupait l'équipage. La première fois, ce fut pour observer si le vent se maintenait en bonne direction, la seconde pour s'assurer s'il prenait de la force ou tendait à calmir, la troisième pour voir si l'on commençait les préparatifs de l'appareillage, la quatrième pour rappeler au capi-

taine Paxton la promesse de les prévenir lorsque le moment serait venu de virer au cabestan.

Inutile de dire que Tony Renault rapportait toujours une réponse favorable à ses camarades, non moins impatients que lui. Le départ de l'*Alert* s'effectuerait sans autre retard, mais pas avant sept heures et demie, au renversement de la marée, et le jusant le porterait rapidement au large.

Ainsi, les passagers avaient tout le temps de dîner sans être obligés de mettre les morceaux doubles, — ce qui eût vivement contrarié M. Horatio Patterson. Non moins soucieux de la bonne administration de ses affaires que de celle de son estomac, il conduisait ses repas avec une sage lenteur, ne mangeant qu'à petites bouchées, ne buvant qu'à petites gorgées, ayant toujours soin de bien mâcher les aliments avant de les laisser s'introduire dans le canal musculo-membraneux du pharynx.

Et souvent il répétait, à l'édification des pensionnaires d'Antilian School :

« C'est à la bouche qu'est dévolue la tâche du premier travail... Elle a des dents faites pour la mastication, tandis que l'estomac en est privé... A la bouche de broyer, à

LES PASSAGERS SE PLACÈRENT AUX BARRES. Page 206.

l'estomac de digérer, et l'économie vitale en ressentira les plus heureux effets ! »

Rien d'aussi juste, et M. Patterson ne pouvait avoir qu'un regret : c'est que ni Horace ni Virgile ni aucun poète de l'ancienne Rome n'eussent rédigé cet aphorisme en vers latins.

Ainsi se passa ce dîner au dernier mouillage de l'*Alert* et dans des conditions qui n'avaient point obligé Wagah à installer la table de roulis.

C'est pourquoi, au dessert, Roger Hinsdale, s'adressant à ses camarades, porta la santé du capitaine Paxton, en regrettant qu'il ne dût point présider aux repas du carré. Quant à Niels Harboe, il émit le vœu que l'appétit ne leur manquât pas pendant toute la traversée...

« Et pourquoi l'appétit nous ferait-il défaut?... répliqua le mentor, un peu animé par un verre de porto. Est-ce qu'il ne sera pas incessamment renouvelé par le grand air salin des océans?...

— Eh ! eh ! dit Tony Renault, en le regardant d'un œil ironique, ne faut-il pas compter avec le mal de mer !...

— Peuh !... fit John Howard, on en est quitte pour quelques nausées.

— D'ailleurs, observa Albertus Leuwen, on ne sait encore si le meilleur moyen, pour le braver, est d'avoir l'estomac plein ou vide...

— Vide... assura Hubert Perkins.

— Plein... assura Axel Wickborn.

— Mes jeunes amis, intervint M. Horatio Pattorson, croyez-en ma vieille expérience, le mieux est de s'accoutumer aux mouvements alternatifs du navire... Comme nous l'avons pu faire pendant le trajet de Bristol à Queenstown, il est probable que nous n'avons plus à craindre ce mal!... Rien de tel que de s'habituer, et tout est habitude en ce bas monde ! »

C'était évidemment la sagesse qui parlait par la bouche de cet homme incomparable, et il ajouta :

« Tenez, mes jeunes amis, je n'oublierai jamais un exemple qui vient à l'appui de ma thèse...

— Citez... citez!... s'écria toute la table.

— Je cite, poursuivit M. Patterson, en renversant un peu la tête en arrière. Un savant ichtyologiste, dont le nom m'échappe, a fait, au point de vue de l'habitude, une expérience des plus concluantes sur les poissons. Il possédait un vivier, et, dans ce

vivier, une carpe, qui y passait son existence exempte de tout souci. Un jour, ledit savant eut l'idée d'accoutumer ladite carpe à vivre hors de l'eau. Il la retira du vivier, quelques secondes d'abord, quelques minutes ensuite, puis quelques heures, puis quelques jours, si bien que l'intelligente bête finit par respirer à l'air libre...

— Ce n'est pas croyable!... dit Magnus Anders.

— Les faits sont là, affirma M. Patterson, et ils ont une valeur scientifique.

— Alors, fit observer Louis Clodion très en défiance, en suivant ces procédés, l'homme arriverait à vivre dans l'eau?...

— C'est infiniment probable, mon cher Louis.

— Mais, questionna Tony Renault, peut-on savoir ce qu'est devenue cette intéressante carpe?... Vit-elle toujours?...

— Non, elle est morte, après avoir servi à cette magnifique expérience, conclut M. Patterson, morte par accident, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus curieux... Un jour, elle retomba par mégarde dans le vivier et s'y noya!... Sans cette maladresse, elle eût vécu cent ans comme ses pareilles!... »

A cet instant, un ordre se fit entendre.

« Tout le monde sur le pont ! »

Ce commandement d'Harry Markel interrompit le mentor, au moment où les hurras allaient accueillir sa véridique histoire. Aucun des passagers ne se fût dispensé d'assister aux manœuvres de l'appareillage.

Le vent paraissait bien établi, une brise moyenne qui soufflait du nord-est.

Déjà quatre hommes étaient au cabestan, prêts à virer, et les passagers se placèrent aux barres pour leur venir en aide. De son côté, John Carpenter et plusieurs matelots s'occupaient à larguer les huniers, les perroquets, les focs, les basses voiles, puis à hisser les vergues, afin de les amurer et les border dès que l'on serait à pic.

« Dérapez », ordonna un moment après Harry Markel.

Les derniers tours du cabestan firent remonter l'ancre à son bossoir, où elle fut traversée.

« Amurez et bordez partout, commanda Harry Markel, puis cap au sud-ouest. »

L'*Alert*, ayant pris de l'erre, commença à s'éloigner de Roberts-Cove, tandis que les jeunes garçons arboraient le pavillon britannique en le saluant de leurs hurras.

M. Horatio Patterson se trouvait alors près

de Harry Markel devant l'habitacle. Et, après avoir déclaré qu'il était enfin commencé, le grand voyage, il ajouta :

« Grand et fructueux, capitaine Paxton!... Grâce à la générosité princière de Mrs Kathlen Seymour, il assure à chacun de nous une prime de sept cents livres à notre départ de la Barbade! »

Harry Markel, qui ne connaissait rien de cette disposition, regarda M. Patterson, et s'éloigna sans prononcer une parole.

Il était huit heures et demie. Les passagers apercevaient encore les lumières de Kinsale-Harbour et le feu de Corrakilly-Bay.

A ce moment, John Carpenter, s'approchant de Harry Markel, lui dit :

« C'est bien cette nuit?...

— Ni cette nuit ni les autres!... répondit Harry Markel. Nos passagers vaudront chacun sept cents livres de plus au retour! »

XI

EN MER.

Le lendemain, le soleil, ce ponctuel factotum de l'univers, — a dit Charles Dickens, — se leva sur un horizon épuré par une jolie brise. L'*Alert* n'avait plus aucune terre en vue.

Ainsi donc, Harry Markel s'était décidé à retarder l'exécution de ses criminels projets.

A tout prendre, il lui avait été facile de se donner pour le capitaine Paxton, puisque celui-ci n'était pas connu de ses futurs passagers, et qu'il ne restait pas à bord un seul homme de l'ancien équipage. Débarrassé de M. Patterson et de ses compagnons, il n'aurait plus rien eu à redouter, et l'*Alert* pour-

rait sans risques gagner les parages du Pacifique.

Mais voici que le plan de cet audacieux malfaiteur venait d'être tout à coup modifié. Ce qu'il voulait, à présent, c'était conduire le trois-mâts à destination, naviguer dans les mers antillennes, accomplir jusqu'au bout le voyage projeté, laisser ces jeunes garçons toucher, à la Barbade, la prime qui complétait leur bourse de voyage, et ne les jeter à la mer qu'après le départ des Antilles.

Il y avait cependant grand danger à procéder de la sorte. Ce fut l'avis de quelques-uns, entre autres celui de Corty, bien qu'il se montrât très sensible à l'apport de l'argent. Ne se pouvait-il pas que le capitaine Paxton fût connu dans quelque île de l'Antilie, ou du moins l'un des hommes?... Il est vrai, du reste, c'était chose admissible que l'équipage de l'*Alert* eût subi des changements avant son départ pour le voyage des Antilles.

« Soit, fit observer Corty, un ou deux matelots... Mais, le capitaine Paxton... comment expliquer son absence?...

— Ce serait impossible, en effet, répondit Harry Markel. Heureusement, en lisant les papiers de Paxton, je me suis assuré qu'il

n'est jamais allé aux Indes occidentales, ni sur l'*Alert* ni sur un autre navire. Il est donc permis de croire qu'il n'y est point connu... D'ailleurs, que nous ayons quelque danger à courir, je l'accorde, et cela en vaut la peine, cette somme promise par Mrs Kethlen Seymour aux boursiers d'Antilian School...

— Je pense comme Harry, dit alors John Carpenter. C'est un coup à risquer!... L'important était de quitter Queenstown, et nous en voici déjà à une trentaine de milles... Quant à la prime que doivent toucher M. Patterson et chacun de ces gentlemen...

— Chacun de nous la touchera tout entière, répondit Harry Markel, puisque nous ne sommes que dix, comme ils sont dix.

— Bien calculé, déclara le maître d'équipage, et, en y ajoutant la valeur du trois-mâts, bonne affaire!... Je me charge d'en faire comprendre les avantages à nos compagnons...

— Qu'ils comprennent ou non, répondit Harry Markel, c'est résolu. Que chacun veille à remplir son rôle pendant la traversée et ne se compromette ni en actes ni en paroles! J'y tiendrai la main! »

Finalement, Corty se rendit aux arguments d'Harry Markel, et, peu à peu, ses

inquiétudes se calmeraient, en songeant aux bénéfices futurs. Puis, ainsi que l'avait dit John Carpenter, les prisonniers de Queenstown étaient maintenant à l'abri de la police, et, en mer, ils n'avaient à craindre aucune poursuite.

Bref, le plan d'Harry Markel, si audacieux qu'il fût, reçut l'approbation générale, et il n'y eut plus qu'à laisser marcher les choses.

Pendant la matinée, Harry Markel voulut encore revoir les papiers du bord, et plus spécialement ceux du capitaine Paxton en ce qui concernait le voyage et l'exploration des Antilles, conformément au programme.

Sans doute, à tous égards, il eût été préférable de rallier directement la Barbade, où les passagers devaient rencontrer Mrs Kethlen Seymour et recevoir la prime en question. Alors, au lieu d'aller d'îles en îles, Harry Markel, en quittant la Barbade, aurait mis le cap au large... Dans la nuit, les passagers eussent été jetés à la mer. Puis l'*Alert* se fût dirigé vers le sud-est, afin de doubler le cap de Bonne-Espérance.

Mais Mrs Kethlen Seymour avait tracé un itinéraire auquel il fallait se conformer en tous points. M. Horatio Patterson et ses compagnons de voyage le connaissaient, et,

à son tour, Harry Markel en dut prendre connaissance.

Cet itinéraire avait été logiquement établi, puisque l'*Alert* devait atteindre l'Antille par le nord et suivre le long chapelet des îles du Vent, en descendant vers le sud.

La première escale se ferait à Saint-Thomas et la seconde à Sainte-Croix, où Niels Harboe et Axel Wickborn mettraient le pied sur les possessions danoises.

La troisième escale permettrait à l'*Alert* de mouiller au port de l'île Saint-Martin, qui est à la fois française et hollandaise, et dans laquelle était né Albertus Leuwen.

La quatrième escale s'effectuerait à Saint-Barthélemy, seule possession suédoise des Antilles, lieu de naissance de Magnus Anders.

A la cinquième escale, Hubert Perkins visiterait l'île anglaise d'Antigoa, et, à la sixième, Louis Clodion, l'île française de la Guadeloupe.

Enfin l'*Alert* débarquerait, pendant les dernières escales, John Howard à l'île anglaise de la Dominique, Tony Renault à l'île française de la Martinique et Roger Hinsdale à l'île anglaise de Sainte-Lucie.

Après ces neuf relâches, le capitaine Paxton devait mettre le cap sur l'île anglaise de

la Barbade, où résidait Mrs Kethlen Seymour. Là, M. Horatio Patterson présenterait les neuf lauréats d'Antilian School à leur bienfaitrice. C'est là qu'ils la remercieraient de ses bontés; c'est de là qu'ils repartiraient pour revenir en Europe.

Tel était le programme destiné à être suivi de point en point par le capitaine de l'*Alert* et auquel Harry Markel aurait à se conformer. Il importait même, dans l'intérêt de ces malfaiteurs, qu'il ne subit aucune modification. A la seule condition que l'infortuné Paxton ne fût pas connu aux Antilles — ce qui était plus que probable — les projets d'Harry Markel avaient grande chance de réussir, et nul ne soupçonnerait l'*Alert* d'être tombé entre les mains des pirates de l'*Halifax*.

Quant à la traversée de l'Atlantique sur un bon navire, à cette époque de l'année où les alizés traversent la zone tropicale, il y avait lieu de croire qu'elle s'accomplirait dans les conditions les plus favorables.

En quittant les eaux anglaises, Harry Markel avait donné la route au sud-ouest au lieu du sud-est — ce qu'il aurait fait si ses passagers eussent disparu pendant la nuit précédente. L'*Alert* aurait cherché à gagner

la mer des Indes, puis l'Océan Pacifique dans le plus court délai. Maintenant, il s'agissait de rallier les parages de l'Antilie en coupant le Tropique du Cancer à peu près sur le soixante-dixième méridien. Aussi le trois-mâts, tout dessus, même ses cacatois, ses flèches et ses voiles d'étais, cinglait-il, tribord amures, sous une brise fraîchissante, qui lui valait ses onze milles à l'heure.

Cela va sans dire, personne ne souffrait du mal de mer. Très soutenu par sa voilure qui l'appuyait sur bâbord, à la surface de cette houle longue et régulière, l'*Alert* roulait à peine et s'élançait d'une lame à l'autre avec tant de légèreté que le tangage y était presque insensible.

Toutefois, et quoi qu'il y en eût, dans l'après-midi, M. Patterson ne laissa pas de ressentir un certain malaise. Il est vrai, grâce à la prudence de Mrs Patterson, et conformément à la fameuse formule Vergall, sa valise renfermait divers ingrédients qui, à en croire les gens les mieux informés, permettent de combattre avec succès ledit mal de mer qu'il appelait savamment « pélagalgie ».

Et, en outre, pendant la dernière semaine passée à Antilian School, le prévoyant éco-

nome n'avait point négligé de recourir à des purgations variées et progressives, afin de se trouver dans les meilleures conditions sanitaires pour résister aux taquineries de Neptune. C'est, dit-on, une précaution préparatoire tout indiquée par l'expérience, et le futur passager de l'*Alert* l'avait scrupuleusement prise.

Ensuite — recommandation infiniment plus agréable, celle-ci — M. Horatio Patterson, avant de quitter Queenstown pour embarquer sur l'*Alert*, avait fait un excellent déjeuner en compagnie des jeunes boursiers, qui lui portèrent les toasts les plus rassurants.

Du reste, M. Patterson savait que l'endroit du bord où les secousses sont le moins ressenties est le centre du navire. Le tangage et le roulis les rendent plus violentes, soit à l'avant, soit à l'arrière. Aussi, dès le début, pendant les premières heures de navigation, il crut pouvoir demeurer sur la dunette. On le vit donc s'y promener de long en large, les jambes écartées, en vrai marin, de manière à mieux assurer son équilibre, et ce digne homme conseilla à ses compagnons de suivre son exemple. Mais, paraît-il, ceux-ci dédaignaient ces précautions, que

n'exigeaient ni leur tempérament ni leur âge.

Ce jour-là, M. Horatio Patterson ne sembla pas prendre sa part du déjeuner avec autant d'appétit que la veille, bien que le maître coq eût fait convenablement les choses. Puis, au dessert, n'éprouvant pas le besoin de se promener, il s'assit sur un des bancs de la dunette, regardant Louis Clodion et ses camarades, qui allaient et venaient autour de lui. Après le dîner, auquel il ne toucha que du bout des lèvres, Wagah le reconduisit à sa cabine et l'étendit dans son cadre, la tête un peu relevée, les yeux clos avant le sommeil.

Le lendemain, M. Patterson quitta son lit, assez peu dispos, et prit place sur un pliant à la porte du carré.

Lorsque Harry Markel passa près de lui :

« Rien de nouveau, capitaine Paxton?... demanda-t-il d'une voix un peu affaiblie.

— Rien de nouveau, monsieur, répondit Harry Markel.

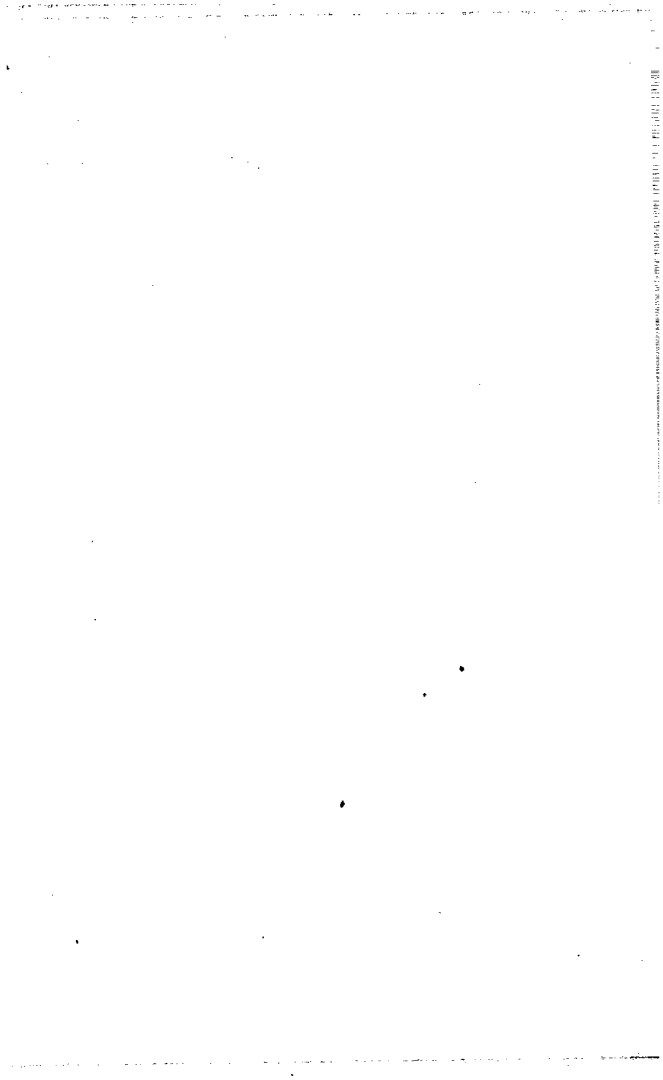
— Même temps?...

— Même temps et même brise.

— Vous ne prévoyez pas de changement?...

— Non, si ce n'est que le vent a une certaine tendance à fraîchir.

« VOULEZ-VOUS ME PERMETTRE DE VOUS OCTROYER UN CONSEIL? ». (P. 219.)



— Alors... tout va bien ?...

Tout va bien. »

Peut-être M. Patterson pensa-t-il en son for intérieur que tout n'allait pas aussi bien que la veille. Peut-être ferait-il mieux de se donner quelque mouvement. Donc, après s'être remis sur pied, et s'appuyant de la main droite contre la lisse, il marcha de la dunette au grand mât. C'était une recommandation, parmi tant d'autres, de la formule Vergall, dont un passager doit tenir compte au début d'une traversée. En se maintenant dans la partie centrale du navire, il espérait supporter sans trop d'inconvénient ces mouvements de tangage, plus désagréables que les mouvements de roulis, ceux-ci presque nuls, puisque l'*Alert* présentait une bande assez prononcée sur bâbord.

Tandis que M. Patterson déambulait ainsi d'un pas incertain, il se croisa à plusieurs reprises avec Corty, qui crut devoir lui dire :

« Voulez-vous me permettre de vous octroyer un conseil ?...

— Octroyez, mon ami.

— Eh bien... c'est de ne pas regarder au large... Cela trouble moins...

— Cependant, répondit M. Patterson, en se retenant à un taquet de tournage, j'ai lu

dans les instructions à l'usage des voyageurs... qu'il est recommandé de fixer les yeux sur la mer... »

En effet, cette dernière recommandation se trouve dans la formule, mais la première également, bien qu'elles paraissent se contredire. Au surplus, M. Patterson était résolu à les suivre toutes, quelles qu'elles fussent. C'est pourquoi Mrs Patterson l'avait muni d'une ceinture de flanelle rouge qui faisait trois fois le tour de son corps et le sanglait comme un baudet.

En dépit de ces précautions, pourtant, le mentor se sentait de moins en moins à son aise. Il lui semblait que son cœur se déplaçait, oscillait dans sa poitrine comme un pendule, et, lorsque Wagah piqua l'heure du déjeuner, laissant les jeunes garçons se rendre dans le carré, il resta au pied du grand mât.

Et alors Corty, affectant un sérieux qu'il n'avait point, de lui dire :

« Voyez-vous, monsieur, si vous n'êtes point tout à fait dans votre assiette, c'est que vous n'obéissez pas aux balancements du navire, lorsque vous êtes assis...

— Cependant, mon ami, il serait difficile d'obéir...

— Si... monsieur... Regardez-moi... »

Et Corty prêcha d'exemple, se penchant en arrière, lorsque l'*Alert* donnait du nez dans la lame, se penchant en avant, lorsque son arrière se plongeait dans l'écume du sillage.

M. Patterson se leva alors, mais ne parvint point à garder son équilibre, et murmura :

« Non... impossible... Aidez-moi à me rasseoir... La mer est trop mauvaise...

— Mauvaise... la mer... Mais c'est de l'huile... monsieur... c'est de l'huile ! » affirma Corty.

Il va de soi que les passagers n'abandonnaient point M. Patterson à son malheureux sort. Ils venaient à chaque instant s'enquérir de son état... Ils essayaient de le distraire en causant... Ils lui donnaient des conseils, en rappelant que la formule indiquait encore nombre de prescriptions pour prévenir le mal de mer, et, docile, M. Patterson ne se refusait point à en essayer.

Hubert Perkins alla dans le carré chercher un flacon de rhum. Puis il remplit un petit verre de cette liqueur, si efficace pour remettre le cœur, et M. Patterson but à petites gorgées.

Une heure après, ce fut de l'eau de mélisse

qu'Axel Wickborn lui apporta et dont il avala une grande cuillerée.

Les troubles continuaient cependant, descendant jusqu'à la cavité stomacale, et le morceau de sucre imbibé de kirsch ne put les apaiser.

Le moment approchait donc où M. Patterson, de jaune devenu pâle, serait contraint de réintégrer sa cabine, où il était à craindre que le mal ne vint à empirer. Louis Clodion lui demanda s'il avait bien observé toutes les précautions indiquées dans la formule.

« Oui... oui !... balbutia-t-il en n'ouvrant la bouche que le moins possible. J'ai même sur moi un petit sachet que m'a confectionné Mrs Patterson et qui renferme quelques pincées de sel marin... »

Et, vraiment, si le sachet en question n'amenait aucun résultat, si, après la ceinture de flanelle, le sel marin restait inefficace, il n'y aurait plus rien à faire !

Les trois jours qui suivirent, pendant lesquels il venta fraiche brise, M. Patterson fut abominablement malade. Malgré de pressantes invitations, il ne voulut point quitter sa cabine, retourna *ad vomitum*, — ainsi dit l'Écriture, — et ce qu'il eût dit

sans doute, s'il avait eu la force d'émettre une citation latine.

Il lui revint alors à la mémoire que Mrs Patterson lui avait préparé un sac contenant des noyaux de cerises. Toujours à s'en rapporter à la formule de Vergall, il suffisait de garder dans sa bouche un de ces noyaux hygiéniques pour empêcher le mal de mer ou de se produire ou de se continuer. Or, comme il en avait au moins une centaine, le mentor pourrait remplacer ledit noyau s'il venait à l'avaler.

M. Patterson pria donc Louis Clodion d'ouvrir le sac aux noyaux de cerise et d'en extraire un, qu'il plaça entre ses lèvres. Hélas ! presque aussitôt, dans un violent hoquet, le noyau s'échappa comme la balle d'une sarbacane.

Que faire, décidément ?... N'y avait-il plus de prescriptions à suivre ?... Avait-on épuisé toute la série des moyens prohibitifs ou curatifs ?... Est-ce qu'il n'était pas recommandé de manger un peu ?... Oui, comme aussi de ne pas manger du tout...

Les jeunes garçons ne savaient plus comment traiter M. Patterson arrivé au dernier degré de prostration. Et, pourtant, ils restaient près de lui le plus possible, ils évi-

taient de le laisser seul. Ils le savaient, on recommande bien de distraire le malade, de chasser la mélancolie à laquelle il s'abandonne... Or, la lecture même des auteurs favoris de M. Patterson n'aurait pu amener ce résultat.

Au surplus, comme c'était de l'air frais qu'il lui fallait surtout, et qu'il en eût manqué dans sa cabine, Wagah lui prépara un matelas sur le pont à l'avant de la dunette.

Et ce fut là que se coucha M. Horatio Patterson, convaincu, cette fois, que l'énergie et la volonté ne valaient pas mieux contre le mal de mer que les différentes prescriptions énumérées dans la formule thérapeutique.

« En quel état il est, notre pauvre économe !... dit Roger Hinsdale.

— C'est à croire qu'il a sagement fait en prenant ses dispositions testamentaires ! » répondit John Howard.

Pure exagération, d'ailleurs, car on ne meurt pas de ce mal-là.

Enfin, l'après-midi, comme les nausées reprenaient de plus belle, intervint l'obligeant steward qui dit :

« Monsieur, je connais encore un remède qui réussit quelquefois...

— Eh bien... que ce soit cette fois-ci, murmura M. Patterson, et indiquez-le s'il en est temps encore !

— C'est de tenir un citron à la main pendant toute la traversée... jour et nuit...

— Donnez-moi un citron », remurmura M. Patterson, d'une voix entrecoupée de spasmes.

Wagah n'inventait rien et ne plaisantait pas. Le citron figure dans la série des remèdes imaginés par les spécialistes contre le mal de mer.

Par malheur, celui-ci ne fut pas moins inefficace que les autres ! M. Patterson, plus jaune que le fruit de cette famille des arrantiacées, eut beau le tenir dans sa main, le presser de ses cinq doigts à en faire jaillir le jus, il n'éprouva aucun soulagement, et son cœur continua d'osciller dans sa poitrine.

Après cette dernière tentative, M. Patterson essaya des lunettes dont les verres avaient été teintés d'une légère couche de vermillon. Cela ne réussit pas davantage, et il semblait que la pharmacie du bord fût épuisée. Tant que M. Patterson aurait la force d'être malade, il le serait, sans doute, et il n'y avait plus rien à attendre que de la seule nature.

Cependant, après le steward, Corty vint encore proposer un suprême remède à son tour :

« Avez-vous du courage, monsieur Patterson ? » demanda-t-il.

D'un signe de tête, M. Patterson répondit qu'il n'en savait rien.

« De quoi s'agit-il?... s'informa Louis Clodion, qui se défiait de cette thérapeutique marine.

— Tout simplement d'avaler un verre d'eau de mer... répondit Corty. Cela produit souvent des effets... extraordinaires !

— Voulez-vous essayer, monsieur Patterson ?... reprit Hubert Perkins.

— Tout ce qu'on voudra ! gémit l'infortuné.

— Bon, fit Tony Renault, ce n'est pas la mer à boire.

— Non... un verre seulement », déclara Corty, qui envoya une baille par-dessus le bord et la rehissa pleine d'une eau dont la limpidité ne laissait rien à désirer.

M. Patterson, — et il faut convenir qu'il y mettait une véritable énergie, — ne voulant point mériter le reproche de ne pas avoir tout essayé, se releva à demi sur son matelas, prit le verre d'une main tremblotante, le porta à ses lèvres et avala une bonne gorgée.

Ce fut le coup de grâce. Jamais nausées ne furent accompagnées de pareils spasmes, de pareilles contractions, de pareilles convulsions, de pareilles distorsions, de pareilles expectorations, et si tous ces mots n'ont pas une signification identique, ce jour-là, du moins, s'accordèrent-ils pour enlever au patient la connaissance des choses extérieures.

« Impossible de le laisser dans cet état, et il sera mieux dans sa cabine... dit Louis Clodion.

— C'est un homme à fourrer sur son cadre, déclara John Carpenter, dût-on ne l'en tirer qu'à l'arrivée à Saint-Thomas ! »

Et peut-être le maitre d'équipage pensait-il que, si M. Patterson rendait le dernier soupir avant d'arriver aux Antilles, ce seraient sept cents livres de moins à partager entre ses compagnons et lui...

Aussitôt il appela Wagah pour aider Corty à transporter le malade, lequel fut couché sans avoir conscience de ce qu'on faisait de sa machine humaine.

Et, maintenant, puisque les remèdes intérieurs avaient été inefficaces, on résolut d'appliquer les remèdes extérieurs, qui ne seraient peut-être pas sans effet. Roger Hinsdale suggéra l'idée de s'en tenir, entre toutes

les prescriptions de la fameuse formule, à la seule dont on n'eût pas encore usé, et dont on pourrait attendre d'heureuses conséquences.

M. Patterson, qui n'aurait même pas fait un geste de protestation, si on l'eût écorché vif, fut dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture, et l'on soumit son estomac à des frictions réitérées avec un linge imbibé de collodion liquide.

Et il ne faudrait pas s'imaginer qu'il fût l'objet d'un frottement doux et régulier, dû à une main caressante ! Loin de là !... Le vigoureux Wagah — à tour de bras, pourrait-on dire — s'acquitta de cette tâche avec telle conscience, que le mentor ne serait que juste en triplant sa gratification à la fin du voyage...

Bref, pour une raison ou pour une autre, peut-être parce que, là où il n'y a plus rien, la nature perd ses droits comme le plus puissant des souverains, peut-être parce que le patient était tellement vidé que ce vide lui faisait horreur, le mentor fit signe qu'il en avait assez. Puis, se retournant sur le flanc, son estomac appuyé contre le bord du cadre, il tomba dans une complète insensibilité.

Ses compagnons le laissèrent reposer, prêts à venir au premier appel. Après tout, rien

d'impossible à ce que M. Patterson reprit le dessus avant la fin de la traversée, et qu'il eût recouvré la plénitude de ses facultés morales et physiques lorsqu'il mettrait le

pied sur la première île de l'archipel antillan.

Mais, assurément, cet homme sérieux et pratique aurait le droit de tenir pour erronée, pour trompeuse, cette formule Vergall, qui lui inspirait tant de confiance et ne comptait pas moins de vingt-huit prescriptions !...

Et qui sait ?... N'était-ce pas la vingt-huitième à laquelle il fallait ajouter foi, et dont voici les termes exacts :

« Ne rien faire pour se préserver du mal de mer ! »

XII

A TRAVERS L'ATLANTIQUE.

La navigation se poursuivit dans des conditions assez favorables, et il fut même reconnu que l'état de M. Horatio Patterson n'empirait pas, au contraire. Inutile de dire qu'il avait renoncé à tenir un citron entre ses doigts. Décidément, les frictions au collodion, exécutées par Wagah, ne manquaient point d'une certaine efficacité. Le cœur du mentor reprenait sa régularité chronométrique, comme battait l'horloge de l'économat d'Antilian School.

De temps en temps, passèrent quelques grains, qui secouaient violemment l'*Alert*. Le navire les supportait sans peine. Du reste, l'équipage manœuvrait si habilement

sous les ordres d'Harry Markel, que les jeunes passagers en étaient émerveillés — surtout Tony Renault et Magnus Anders. Ils donnaient la main, soit pour amener les voiles hautes, soit pour brasser les vergues, soit pour prendre des ris, — opération que l'installation de doubles huniers rendait plus facile. Si M. Patterson n'était pas là pour leur recommander la prudence, il se rassurait, sachant que John Carpenter veillait sur ces jeunes gabiers avec une sollicitude toute paternelle... et pour cause.

Au surplus, les troubles atmosphériques n'allèrent pas jusqu'à la tempête. Le vent tenait dans l'est, et l'*Alert* faisait bonne route.

Entre autres distractions que leur procurait cette traversée de l'Atlantique, les boursiers se livraient au plaisir de la pêche, non sans passion ni succès. Les longues lignes qu'ils mettaient à la traîne, en leur prêtant cette attention spéciale qui caractérise les disciples de ce grand art, ramenaient à chaque hameçon des poissons de toutes sortes. C'étaient le froid Albertus Leuwen et le patient Hubert Perkins qui montraient le plus de goût et déployaient le plus de zèle pour

cet exercice. Le menu des repas s'en ressentait agréablement, grâce à ces poissons de pleine mer, bonites, dorades, esturgeons, morues, thons, dont se régalait aussi l'équipage.

Assurément, M. Patterson eût pris le plus vif plaisir à suivre les péripéties de ces pêches; mais, s'il quittait sa cabine, ce n'était encore que pour respirer l'air frais de l'espace. Certes, il ne se fût pas moins intéressé à observer les ébats des marsouins, des dauphins, qui s'élançaient et plongeaient sur les flancs de l'*Alert*, à entendre les cris des jeunes passagers, admirant les prodigieuses culbutes et cabrioles de ces « clowns océaniques »!

« En voici deux que l'on aurait pu tirer au vol!... déclarait l'un.

— Et ceux-ci, qui vont se heurter contre l'étrave! » s'écriait l'autre.

Ces souples et agiles animaux se rencontraient parfois en bandes de quinze ou vingt, tantôt à l'avant, tantôt dans le sillage du navire. Et ils marchaient plus vite que lui; ils apparaissaient d'un côté et, à l'instant, ils se montraient de l'autre, après avoir passé sous la quille; ils faisaient des bonds de trois à quatre pieds; ils retombaient en décrivant des courbes gracieuses, et l'œil pouvait les

entrevoir jusque dans les profondeurs de ces eaux verdâtres, si claires et si transparentes.

A plusieurs reprises, sur la demande des passagers, John Carpenter et Corty essayèrent de capturer un de ces marsouins, de les frapper avec des harpons. Ils n'y réussirent pas, tant ces poissons sont agiles.

Il n'en fut pas de même des énormes squales qui fréquentent ces parages de l'Atlantique. Leur voracité est telle qu'ils se jettent sur n'importe quel objet tombé à la mer, chapeau, bouteille, morceau de bois, bout de filin. Tout est comestible à leurs formidables estomacs, et ils gardent ce qu'ils n'ont pu digérer.

Dans la journée du 7 juillet, un requin fut pris, qui ne mesurait pas moins de douze pieds de longueur. Lorsqu'il eut avalé le croc amorcé d'un débris de viande, il se débattit avec une telle violence que l'équipage eut grand'peine à le hisser sur le pont. Louis Clodion et ses camarades étaient là, regardant, non sans quelque effroi, le gigantesque monstre, et, sur la recommandation de John Carpenter, ils se gardèrent de l'approcher de trop près, car les coups de sa queue eussent été terribles.

Le squale fut aussitôt attaqué avec la

hache, et, l'estomac ouvert, il essayait encore de se dêhaler par des bonds formidables qui l'envoyaient d'un bord à l'autre.

M. Horatio Patterson ne put assister à cette intéressante capture. Ce fut dommage, car il en aurait soigneusement inséré le récit dans ses notes de voyage, et eût, sans doute, donné raison au naturaliste Roquefort, qui fait dériver par corruption le mot requin du latin *requiem*.

Ainsi s'écoulaient les journées, et on ne les trouvait point monotones. A chaque instant, — distraction nouvelle, — des bandes d'oiseaux de mer croisaient leur vol autour des vergues. Quelques-uns furent tués par Roger Hinsdale et Louis Clodion, qui se servirent fort adroitement des carabines du bord.

Il convient de noter que, sur les ordres formels d'Harry Markel, ses compagnons n'avaient aucun rapport avec les passagers de l'*Alert*. Seuls, le maître d'équipage, Corty, Wagah, chargé du service du carré, se départaient de cette réserve. Harry Markel lui-même restait toujours l'homme froid, peu communicatif, qu'il s'était montré dès le premier jour.

Assez fréquemment passaient en vue du trois-mâts des voiliers, des steamers, à une

trop grande distance pour qu'il fût possible de les raisonner. D'ailleurs — ce qui devait échapper à ces jeunes garçons — Harry Markel cherchait plutôt à s'écarter des bâtiments en vue, et, lorsque l'un d'eux, courant à contre-bord, se rapprochait, il laissait porter ou lofait d'un ou deux quarts, afin de s'en éloigner.

Cependant, le 18, vers trois heures de l'après-midi, l'*Alert* fut gagné par un steamer de grande marche qui faisait route au sud-ouest, c'est-à-dire en même direction.

Ce steamer, un américain, le *Portland*, de San-Diégo, revenait d'Europe en Californie par le détroit de Magellan.

Lorsque les deux navires ne furent plus qu'à une encablure l'un de l'autre, les questions d'usage s'échangèrent entre les capitaines :

« Tout va bien à bord ?...

— Tout va bien.

— Rien de nouveau depuis le départ?...

— Rien de nouveau.

— Vous allez?...

— Aux Antilles... Et vous?

— A San-Diégo.

— Alors, bon voyage !

— Bon voyage ! »

Le *Portland*, après avoir un peu ralenti sa vitesse, se remit à toute vapeur, et les yeux purent longtemps suivre sa fumée, qui se perdit enfin sous l'horizon.

Ce dont Tony Renault et Magnus Anders s'inquiétèrent, après quinze jours de navigation, fut de relever sur la carte la première terre qui serait signalée par les vigies du bord.

Cette terre, d'après la route tenue, devait être l'archipel des Bermudes.

Ce groupe, situé par soixante-quatre degrés de longitude ouest et trente et un degrés de latitude nord, appartient à l'Angleterre. Placé sur la route que suivent les navires pour aller d'Europe au golfe du Mexique, il ne comprend pas moins de quatre cents îles ou îlots, dont les principaux sont Bermude, Saint-George, Cooper, Somerset. Ils offrent de nombreuses relâches, et les bâtiments y trouvent tout ce qui leur est nécessaire, soit pour se réparer, soit pour se ravitailler. Grand avantage dans ces parages fréquemment assaillis par les coups de vent les plus redoutables de l'Atlantique.

L'*Alert* en était encore à une soixantaine de milles pendant la journée du 19 juillet, lorsque les lorgnettes du bord commencèrent à

parcourir l'horizon en direction de l'ouest. Toutefois, pour des yeux inhabitués, il était facile de confondre ces hautes terres avec les nuages à la limite de la mer et du ciel.

Cependant les Bermudes pouvaient être déjà aperçues dans la matinée, — ce que fit observer John Carpenter à Tony Renault et à Magnus Anders, les plus impatients de la bande.

« Là... regardez... dit-il, par tribord devant...

— Vous distinguez des cimes de montagnes?... demanda Magnus Anders.

— Oui, mon jeune monsieur... Elles pointent même au-dessus des nuages, et vous ne tarderez pas à les reconnaître. »

En effet, avant le coucher du soleil, des masses arrondies se dessinèrent assez confuses vers le couchant, et, le lendemain, l'*Alert* passait en vue de l'île Saint-David, la plus orientale de l'archipel.

Du reste, il fallut tenir tête à de violents grains. Certaines rafales, entremêlées d'éclairs, qui tombaient du sud-est, contraignirent l'*Alert* à prendre la cape. Toute la journée et la nuit suivante, la mer fut démontée. Sous ses huniers au bas ris, le trois-mâts dut faire la route contraire; il

n'aurait pu s'exposer sans danger aux lames qui l'eussent couvert en grand.

Peut-être Harry Markel eût-il fait acte de marin prudent et sage, en cherchant refuge dans quelque port de l'archipel, et, plus particulièrement, à Saint-George. Mais, on le comprend, plutôt compromettre son navire que de rallier une colonie anglaise, où le capitaine Paxton pouvait être connu. Il garda donc le large, manœuvrant d'ailleurs avec une extrême habileté. L'*Alert* ne subit que des avaries sans importance, quelques voiles déchirées, un coup de mer qui faillit enlever l'embarcation de tribord.

Si M. Patterson supporta mieux que l'on ne devait l'espérer ces soixante heures de mauvais temps, plusieurs de ses jeunes compagnons, sans avoir passé par toutes les phases du terrible mal dont il avait été victime, furent cependant assez éprouvés : John Howard, Niels Harboe, Albertus Leuwen. Mais Louis Clodion, Roger Hinsdale, Hubert Perkins, Axel Wickborn résistèrent et purent admirer, en toute sa magnifique horreur, cette lutte des éléments déchaînés pendant deux jours de tempête.

Quant à Tony Renault et à Magnus Anders, ils avaient décidément des cœurs de

marins, cet *æs triplex* que M. Patterson ne possédait pas et qu'il enviait au navigateur d'Horace.

Au cours de cette bourrasque, l'*Alert* fut rejeté d'une centaine de milles hors de sa route. De là un retard qui ne serait pas complètement regagné, même si le navire atteignait sans nouveaux incidents les parages où dominent les alizés qui soufflent de l'est à l'ouest. Par malheur, Harry Markel ne retrouva pas les brises régulières qui l'avaient favorisé depuis son départ de Queenstown. Entre les Bermudes et la terre d'Amérique, le temps fut extrêmement variable : parfois des calmes, et le trois-mâts n'enlevait pas un mille à l'heure, parfois des grains qui obligeaient l'équipage à carguer les voiles hautes, à prendre des ris dans les huniers et la misaine.

Il était donc certain, dès maintenant, que les passagers ne débarqueraient point à Saint-Thomas sans un retard de quelques jours. Il en résulterait une inquiétude assez justifiée sur le sort de l'*Alert*. Les câblogrammes devaient avoir fait connaître à la Barbade le départ du capitaine Paxton, à quelle date le bâtiment était sorti de la baie de Cork. Plus de vingt jours écoulés, et l'on n'aurait encore aucune nouvelle.

Il est vrai, de ces appréhensions, Harry Markel et ses compagnons n'éprouvaient nul souci. Eux, c'était l'impatience qui les rongeait, — l'impatience d'en avoir fini avec cette exploration à travers les Antilles, de n'avoir plus rien à craindre en cinglant vers le cap de Bonne-Espérance.

Dans la matinée du 20 juillet, le trois-mâts coupa le Tropique du Cancer à la hauteur du canal de Bahama, par lequel, en partant du détroit de la Floride, se déversent dans l'Océan les eaux du golfe du Mexique.

Si l'*Alert*, au cours de sa navigation, avait eu à franchir l'équateur, Roger Hinsdale et ses camarades n'auraient point négligé de fêter le passage de la ligne. Ils se fussent très volontiers soumis aux exigences de cette cérémonie traditionnelle en payant les frais du baptême en gratifications. Mais l'équateur est plus au sud de vingt-trois degrés, et il n'y eut pas lieu de célébrer le passage du vingt-troisième parallèle.

Il va sans dire que M. Horatio Patterson, à la condition d'être valide, eût mis la plus parfaite bonne grâce à recevoir les compliments du bonhomme Tropique et de son cortège carnavalesque. Il l'aurait fait, sans nul doute, avec toute la bienveillance et

aussi toute la dignité qui convenaient à l'économe d'Antilian School.

Cependant, s'il n'y eut pas cérémonie, Harry Markel, à la demande des jeunes passagers, accorda double ration à l'équipage.

Le point calculé ce jour-là plaçait l'*Alert* à deux cent cinquante milles de la plus rapprochée des Antilles au nord-est de l'archipel. Peut-être le navire serait-il un peu retardé lorsqu'il rencontrerait, à l'ouvert du canal de Bahama, le gulf-stream, ce courant chaud qui se propage jusqu'aux régions septentrionales de l'Europe, sorte de fleuve océanien dont les eaux ne se confondent point avec les eaux de l'Atlantique. D'ailleurs, il serait alors servi par les vents alizés, régulièrement établis en ces parages, et, avant trois jours, assurément, la vigie signalerait les hauteurs de Saint-Thomas, où s'effectuerait la première relâche.

Et maintenant, à mesure qu'ils approchaient des Antilles, en songeant à cette exploration de l'archipel, qui durerait plusieurs semaines, et non sans danger pour lui, l'équipage ne pouvait se défendre des plus sérieuses appréhensions.

John Carpenter et Corty causaient sou-

vent entre eux à ce propos. C'était véritablement jouer gros jeu, si la mauvaise chance s'en mêlait. Sans doute, il y avait cette somme de sept mille livres à toucher, et elle valait la peine que l'on courût quelque risque... Mais enfin, si, pour tout avoir, on allait tout perdre — même la vie?... Si les pirates de l'*Halifax*, les fugitifs de Queenstown, venaient à être reconnus, s'ils retombaient entre les mains de la justice?... Et l'on répétait qu'il était encore temps de se mettre hors de danger... La nuit prochaine, il suffirait d'appréhender les passagers sans défiance et sans défense, et de les jeter à la mer... Puis l'*Alert* virerait cap pour cap.

Il est vrai, à toutes ces raisons, à toutes ces craintes que manifestaient ses compagnons, Harry Markel se contentait de répondre :

« Fiez-vous à moi!... »

Tant de confiance en lui-même, appuyée sur tant d'audace, finissait par les gagner, et ils disaient en langage de marin :

« Bon!... Laisse courir!... »

Dans la journée du 25 juillet, les Antilles ne restaient plus qu'à une soixantaine de milles à l'ouest-sud-ouest. Avec la fraiche brise qui le poussait, nul doute que l'*Alert*

n'aperçût les hauteurs de Saint-Thomas avant le coucher du soleil.

Aussi Tony Renault et Magnus Anders passèrent-ils cet après-midi, l'un sur les barres du grand mât, l'autre sur les barres du mât de misaine, et c'était à qui des deux crierait le premier :

« Terre !... terre ! »

XIII

L'AVISO « ESSEX ».

Vers quatre heures du soir, un cri retentit, jeté par Tony Renault.

Ce cri ne fut point celui de : Terre! mais celui de : Navire!

Par bâbord devant, à une distance de cinq ou six milles, une fumée se montrait dans l'ouest au-dessus de l'horizon.

Un steamer venait à contre-bord, et, assurément, il marchait à grande vitesse. Une demi-heure après, sa coque était visible, et, une demi-heure ensuite, il ne se trouvait qu'à un quart de mille par le travers de l'*Alert*.

Les passagers, réunis sur la dunette, échangeaient leurs observations.

« C'est un navire de l'État... disait l'un.

— Comme tu dis... répondait l'autre, puisqu'une flamme se déroule en tête de son grand mât...

— Et, de plus, un anglais... reprenait celui-ci.

— Qui se nomme l'*Essex* », ajoutait celui-là.

De fait, à l'aide de la lorgnette, on pouvait lire ce nom sur le tableau d'arrière, au moment où le bâtiment évoluait.

« Tiens!... s'écria Tony Renault, je parie qu'il manœuvre pour nous accoster! »

Et il semblait bien que ce fût l'intention de l'*Essex*, aviso de cinq à six cents tonnes, qui venait de hisser son pavillon.

Harry Markel ni les autres ne se méprirent à ce sujet. Nul doute, l'*Essex* voulait communiquer avec l'*Alert* et continuait à se rapprocher sous petite vapeur.

Les transes que ces misérables éprouvèrent, on les devine, on les comprend. N'était-il pas possible que, depuis quelques jours, une dépêche fût arrivée dans une des Antilles anglaises ; que, d'une façon ou d'une autre, on eût connaissance de ce qui s'était passé à Queenstown avant le départ de l'*Alert*, sa prise par la bande Markel, le

massacre du capitaine Paxton et de ses hommes, que l'*Essex* eût été envoyé pour s'emparer de ces malfaiteurs?...

Et pourtant, toute réflexion faite, non! cela ne pouvait être. Comment, Harry Markel, qui certainement n'aurait pas plus épargné les passagers qu'il n'avait épargné l'équipage du capitaine Paxton, aurait fait route pour les Antilles?... Il eût poussé l'audace jusqu'à conduire l'*Alert* à destination au lieu de s'enfuir?... Une telle imprudence était inadmissible.

Cependant, Harry Markel attendait avec plus de sang-froid que John Carpenter et Corty. Si le commandant de l'*Essex* entrait en communication avec lui, il verrait. Du reste, l'aviso avait stoppé à quelques encablures seulement, et, sur un signal qui fut envoyé, l'*Alert* dut mettre en panne. Ses vergues brassées et orientées de manière que le jeu des voiles se contrariât, il demeura à peu près immobile.

Dans tous les cas, puisque l'*Essex* avait hissé son pavillon, l'*Alert* dut hisser le sien.

Il va de soi que, si Harry Markel n'eût pas voulu obéir aux injonctions qui lui étaient faites par un bâtiment de l'État, il y aurait été contraint. Impossible d'échapper aux

poursuites de cet aviso qui avait pour lui la vitesse et la force. Quelques coups de canon eussent en un instant réduit l'*Alert* à l'impuissance.

D'ailleurs, on le répète, Harry Markel n'y songeait point. Si le commandant de l'aviso lui ordonnait de se rendre à son bord, il s'y rendrait.

Quant à M. Patterson, à Louis Clodion, à Roger Hinsdale, à leurs camarades, l'arrivée de l'*Essex*, l'ordre de communiquer avec le trois-mâts, devaient les intéresser au plus haut point.

« Est-ce que ce navire de guerre est envoyé au-devant de l'*Alert* pour nous recevoir à son bord et nous débarquer plus tôt à l'une des Antilles ?... »

Cette réflexion ne pouvait naître que dans un esprit toujours aventureux, tel celui de Roger Hinsdale. Il convient d'ajouter que cette opinion lui fut absolument personnelle.

En ce moment, un des canots de l'*Essex* ayant été mis à la mer, deux officiers y prirent aussitôt place.

En quelques coups d'aviron, l'embarcation eut accosté.

Les officiers montèrent par l'échelle de tribord, et l'un d'eux dit :

UN DES CANOTS DE L' « ESSEX » AYANT ÉTÉ MIS A LA MER. (P. 248.)

« Le capitaine ?...

— Me voici, répondit Harry Markel.

— Vous êtes le capitaine Paxton ?...

— Lui-même.

— Et ce navire est bien l'*Alert*, qui a quitté le port de Queenstown à la date du 30 juin dernier ?...

— A cette date, en effet.

— Ayant comme passagers les lauréats d'Antilian School ?...

— Ici présents », répondit Harry Markel, en montrant sur la dunette M. Patterson et ses compagnons, qui ne perdaient pas un mot de cette conversation.

Les officiers les rejoignirent, suivis d'Harry Markel, et celui qui avait parlé — un lieutenant de la marine britannique, — après avoir répondu à leur salut, s'exprima en ces termes, de ce ton froid et bref qui caractérise l'officier anglais :

« Capitaine Paxton, le commandant de l'*Essex* est heureux d'avoir rencontré l'*Alert*, et nous le sommes aussi de vous trouver tous en bonne santé. »

Harry Markel s'inclina, attendant que le lieutenant voulût bien lui faire connaître la raison de sa visite.

« Vous avez eu bonne traversée, demanda

l'officier... et le temps a été favorable?...

— Très favorable, répliqua Harry Markel, à l'exception d'un coup de vent que nous avons attrapé par le travers des Bermudes.

— Et qui vous a retardé?...

— Nous avons dû tenir la cape pendant quarante-huit heures... »

Le lieutenant se retourna à cet instant vers le groupe des passagers, et s'adressant au mentor :

« Monsieur Patterson... d'Antilian School, sans doute?... dit-il.

— En personne, monsieur l'officier », répondit l'économe qui salua avec tout le cérémonial de sa politesse habituelle.

Puis il ajouta :

« J'ai l'honneur de vous présenter mes jeunes compagnons de voyage, en vous priant d'agréer l'assurance de ma très distinguée et très respectueuse considération...

— Signé : Horatio Patterson » murmura Tony Renault.

De sympathiques *shake hands* furent alors échangés avec cette précision automatique spéciale aux poignées de main anglo-saxonnes.

Le lieutenant, se retournant alors vers Harry Markel, lui demanda à voir son équi-

page — ce qui ne laissa pas de paraître très suspect et très inquiétant à John Carpenter. Pourquoi donc cet officier prétendait-il les passer en revue?...

Toutefois, sur l'ordre d'Harry Markel, il fit monter ses hommes sur le pont, et ceux-ci se rangèrent au pied du grand mât. En dépit des efforts que ces bandits firent pour se donner l'apparence d'honnêtes gens, peut-être les officiers pensèrent-ils qu'ils avaient une mine peu rassurante.

« Vous n'avez que neuf matelots?... interrogea le lieutenant.

— Neuf, répondit Harry Markel.

— Cependant, nous avions été informés que l'équipage de l'*Alert* en comprenait dix... sans vous compter, capitaine Paxton... »

Question assez embarrassante, à laquelle Harry Markel évita tout d'abord de répondre, en disant :

« Monsieur l'officier... puis-je savoir pour quel motif j'ai l'honneur de vous avoir à mon bord?... »

Il était naturel, en somme, que le lieutenant fût questionné à ce sujet, et il répondit :

« Tout simplement l'inquiétude où l'on était, à la Barbade, par suite du retard de

l'*Alert*... Aux Antilles, comme en Europe, les familles se sont préoccupées de ce retard. Mrs Kethlen Seymour a fait des démarches auprès du gouverneur, et Son Excellence a expédié l'*Essex* au-devant de l'*Alert*. Voilà les seules raisons de notre présence en ces parages, et, je le répète, nous sommes très heureux que nos craintes aient été vaines! »

Devant ce témoignage d'intérêt et de sympathie, M. Horatio Patterson ne pouvait rester à court. Au nom des jeunes passagers comme au sien, il remercia avec grande dignité et le commandant de l'*Essex*, et ses officiers, et l'excellente Mrs Kethlen Seymour, et Son Excellence le gouverneur général des Antilles anglaises.

Cependant Harry Markel crut devoir faire remarquer qu'un retard de quarante-huit heures n'aurait pas dû donner lieu à de telles appréhensions et motiver l'envoi de l'aviso.

« Ces inquiétudes étaient justifiées par suite d'une circonstance que je vais vous faire connaître », répondit le lieutenant.

John Carpenter et Corty se regardèrent assez surpris. Peut-être regrettèrent-ils même que Harry Markel eût poussé si loin ses questions.

« C'est bien le 30 juin, dans la soirée, que l'*Alert* a mis à la voile?...

— En effet, répondit Harry Markel, qui, d'ailleurs, avait tout son sang-froid. Nous avons levé l'ancre vers sept heures et demie du soir. Une fois dehors, le vent a refusé, et l'*Alert* est resté encalminé toute la journée du lendemain sous la terre, à la pointe de Roberts-Cove.

— Eh bien, capitaine Paxton, reprit le lieutenant, le lendemain, un cadavre a été retrouvé sur cette partie de la côte où l'avait porté le courant... Or, aux boutons de ses vêtements, on a reconnu que c'était un des matelots de l'*Alert*. »

John Carpenter et les autres se sentirent pris d'un involontaire frisson. Ce cadavre ne pouvait être que celui d'un des malheureux massacrés la veille.

Alors le lieutenant de l'*Essex* de déclarer que les autorités de la Barbade avaient été prévenues de cet incident par dépêche, — d'où légitimes inquiétudes en ne voyant point arriver l'*Alert*. Puis il ajouta :

« Vous avez donc perdu un de vos hommes, capitaine Paxton ?...

— Oui, monsieur, le matelot Bob... Ce matelot est tombé à la mer, alors que nous

étions mouillés à l'anse Farmar, et, malgré toutes les recherches, on n'a pu ni le sauver, ni le retrouver. »

Cette explication, qui fut admise sans éveiller aucun soupçon, indiquait en même temps pourquoi un matelot manquait à l'équipage du trois-mâts.

Cependant les passagers durent, à bon droit, s'étonner que cet accident n'eût point été porté à leur connaissance. Quoi! un des hommes s'était noyé avant leur arrivée à bord, et ils n'en avaient rien su?...

Mais, à la question que M. Horatio Patterson posa à ce sujet, Harry Markel répondit que, s'il avait caché ce malheur aux jeunes boursiers, c'est qu'il avait tenu à ne point leur laisser prendre la mer sous une impression fâcheuse.

Cette réponse, fort plausible, ne provoqua aucune autre observation.

Il y eut seulement un sentiment de surprise, mêlé d'une certaine émotion, lorsque le lieutenant ajouta :

« La dépêche envoyée de Queenstown à la Barbade mentionnait en outre que le cadavre trouvé sur la côte — probablement celui du matelot Bob — avait une blessure en pleine poitrine.

— Une blessure !... » s'écria Louis Clodion, tandis que M. Patterson prenait l'attitude d'un homme qui semble ne plus rien comprendre.

Harry Markel ne voulut point rester sans réponse, et, toujours très maître de lui, il dit :

« C'est de la hune de misaine que le matelot Bob est tombé sur le cabestan, contre lequel il a dû se blesser, et, de là, il a rebondi à la mer. Aussi n'a-t-il pas pu se soutenir sur l'eau, et voilà pourquoi nos recherches ont été inutiles. »

Explication qui n'aurait pas paru moins admissible que les précédentes, si le lieutenant n'eût complété son information en ces termes :

« La blessure relevée sur le cadavre ne provenait point d'un choc... Elle était due à un coup de coutelas qui avait atteint le cœur! »

Nouvelles transes, bien naturelles, on en conviendra, chez John Carpenter et ses compagnons. Ils ne savaient plus comment cela allait finir. Est-ce que le commandant de l'*Essex* avait ordre de saisir l'*Alert*, de le conduire à la Barbade, où se ferait une enquête qui eût sans doute tourné fort mal

pour eux ?... Elle aurait amené la constatation de leur identité... On les aurait reconduits en Angleterre... Cette fois, ils n'eussent pas échappé au châtiment de leurs crimes... Et surtout ils n'auraient pu accomplir celui qu'ils commettraient lorsque l'*Alert* aurait quitté les parages des Indes occidentales !...

La chance continuait à les favoriser. Harry Markel n'eut pas même à s'expliquer sur le fait du coup de poignard.

En effet, M. Horatio Patterson s'était écrié, en levant les mains au ciel :

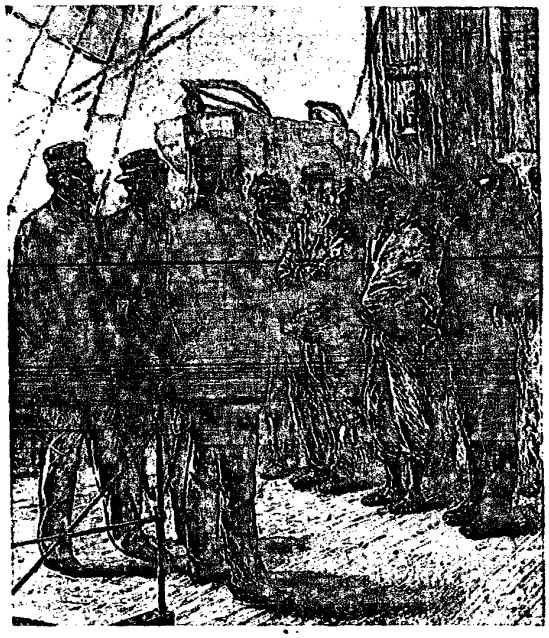
« Quoi ! cet infortuné aurait été frappé d'un fer homicide par une main criminelle ?... »

Et, alors, le lieutenant de répondre comme suit :

« La dépêche ajoutait que le matelot avait dû arriver vivant sur la côte, où se trouvait alors une bande de malfaiteurs échappés de la prison de Queenstown... Là, il sera tombé entre leurs mains, et aura été frappé d'un coup de coutelas.

— Alors, observa Roger Hinsdale, il s'agit de la bande des pirates de l'*Halifax*, qui venait de s'évader, lorsque nous sommes arrivés à Queenstown...

— Les misérables !... s'écria Tony Re



nault. Et ils n'ont pas été repris, monsieur le lieutenant ?...

— D'après les dernières nouvelles, on n'avait pas retrouvé leurs traces, répondit l'officier. Toutefois il n'est pas possible qu'ils aient quitté l'Irlande, et tôt ou tard ils seront arrêtés...

— C'est à désirer, monsieur », déclara Harry Markel, de ce ton calme dont il ne s'était pas départi un seul instant.

Et, lorsque John Carpenter revint vers l'avant avec Corty, il lui dit à voix basse :

« Un maitre homme, notre capitaine...

— Oui, répondit Corty, et à suivre partout où il voudra nous mener ! »

Les officiers transmirent à M. Patterson et aux lauréats les compliments dont Mrs Kethlen Seymour les avait chargés. Cette dame se faisait une grande joie de les recevoir, et son vif désir serait de les garder le plus longtemps possible à la Barbade, s'ils voulaient bien ne pas trop s'attarder dans les autres Antilles, où ils étaient impatiemment attendus.

Au nom de ses camarades, Roger Hinsdale répondit en priant les officiers d'offrir à Mrs Kethlen Seymour le témoignage de leur reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour Antilian School. Puis M. Horatio Patterson termina l'entrevue par un de ces speechs à la fois abondants et émus dont il avait le secret, et à la fin duquel, par une inadvertance bien rare chez un tel homme, il entremêla un vers d'Horace et un vers de Virgile.

Les officiers, après avoir pris congé du capitaine et des passagers, furent conduits

à l'échelle et embarquèrent dans leur canot. Mais, avant de démarrer :

« Je pense, capitaine Paxton, dit le lieutenant, que l'*Alert* sera demain à Saint-Thomas, puisqu'il n'en est plus qu'à une cinquantaine de milles ?...

— Je le pense aussi,... répondit Harry Markel.

— Alors nous vous annoncerons par dépêche, dès notre arrivée à la Barbade...

— En vous remerciant, monsieur, et en vous priant de présenter mes devoirs au commandant de l'*Essex*. »

Le canot poussa du bord, et, en moins d'une minute, il eut franchi la distance qui le séparait de l'aviso.

Harry Markel et les passagers saluèrent alors le commandant qui se tenait sur la passerelle et ce salut leur fut rendu.

L'embarcation hissée, des sifflets aigus retentirent, et l'*Essex* se remit en marche à toute vapeur, cap au sud-ouest. Une heure après, on ne voyait plus que son panache de fumée à l'horizon.

Quant à l'*Alert*, ses vergues brassées, ses voiles orientées sous l'allure du grand largue, tribord amures, il prit direction sur Saint-Thomas.

Ainsi Harry Markel et ses complices étaient rassurés, en ce qui concernait cette visite de l'*Essex*. Personne, ni en Angleterre ni aux Antilles, ne soupçonnait qu'ils eussent pu s'enfuir sur un navire, et que ce navire fût précisément l'*Alert*... Il semblait donc que la chance les suivrait jusqu'au bout!... Ils allaient effrontément parcourir cet archipel, ils seraient reçus avec honneur, ils iraient d'île en île, n'ayant même plus la crainte d'être reconnus, ils achèveraient cette exploration par une dernière relâche à la Barbade, et ce n'est pas la route de l'Europe qu'ils reprendraient alors!... Le lendemain du départ, l'*Alert* ne serait plus l'*Alert*... Harry Markel ne serait plus le capitaine Paxton, et il n'aurait plus à bord ni M. Patterson ni aucun de ses jeunes compagnons de voyage!... L'audacieuse entreprise aurait réussi, et c'est en vain que la police rechercherait en Irlande les pirates de l'*Halifax*!...

Cette dernière partie de la traversée s'effectua dans les conditions les meilleures. Un temps magnifique, sous le souffle constant des alizés, permettait de porter toute la voilure, même les bonnettes.

Décidément, M. Horatio Patterson était aguerri. A peine si, parfois, un coup de rou-

lis ou de tangage un peu plus violent lui causait quelque malaise. Il avait même pu réoccuper sa place à table et se débarrasser du noyau de cerise qu'il persistait à garder dans sa bouche.

« Vous avez raison... monsieur, lui répétait Corty. Il n'y a encore que cela contre le mal de mer...

— Je le pense, mon ami, répondait le mentor, et, par bonheur, je suis abondamment pourvu de ces noyaux antipélagalgiques, grâce à la prévoyante Mrs Patterson. »

La journée s'acheva ainsi. Après avoir éprouvé les impatiences du départ, les jeunes lauréats éprouvaient les impatiences de l'arrivée. Il leur tardait d'avoir mis le pied sur la première île des Antilles.

Du reste, aux approches de l'archipel, des navires assez nombreux, steamers ou voiliers, animaient la mer : ceux qui cherchaient à gagner le golfe du Mexique à travers le détroit de la Floride, et ceux qui en sortaient pour rallier les ports de l'Ancien Continent. Pour ces jeunes garçons, quelle joie de les signaler, de les croiser, d'échanger des saluts avec les pavillons anglais, américains, français, espagnols, les plus habitués de ces parages!

Avant le coucher du soleil, l'*Alert* courait sur le dix-septième parallèle, en latitude de Saint-Thomas, dont il n'était plus séparé que par une vingtaine de milles. C'eût été l'affaire de quelques heures.

Mais, non sans raison, Harry Markel ne voulait pas s'aventurer de nuit au milieu du semis d'îlots et d'écueils qui borde les limites de l'archipel, et, par son ordre, John Carpenter dut diminuer la voilure. Le maître d'équipage fit amener les cacatois, les perroquets, la flèche d'artimon, la brigantine, et l'*Alert* resta sous ses deux huniers, sa misaine et ses focs.

La nuit ne fut aucunement troublée. La brise avait plutôt calmi, et le soleil, le lendemain, se leva sur un horizon très pur.

Vers neuf heures, on entendit un cri dans les barres du grand mât.

C'était Tony Renault qui répétait d'une voix éclatante et joyeuse :

« Terre par tribord devant... terre, terre ! »

XIV

SAINT-THOMAS ET SAINTE-CROIX.

Il a été précédemment exposé que les Indes occidentales ne comprennent pas moins de trois cents îles et îlots. En réalité le nom d'îles n'est dû qu'à quarante-deux, soit pour leurs dimensions, soit pour leur importance géographique. De ces quarante-deux îles, neuf seulement devaient recevoir la visite des lauréats d'Antilian School.

Toutes appartiennent au groupe désigné sous le nom de petites Antilles, et, de façon plus particulière, îles du Vent. Les Anglais en font deux parts : la première, qui se développe au nord depuis les îles Vierges jusqu'à la Dominique, ils l'appellent Leeward Islands; la seconde, qui s'étend depuis la

Martinique jusqu'à la Trinidad, ils la nomment Windward Island.

Il n'y a pas lieu d'adopter cette dénomination. Cet ensemble insulaire que limite à l'ouest la Méditerranée américaine, mérite le nom d'îles du Vent puisqu'il reçoit le premier souffle des alizés qui se propagent de l'est à l'ouest.

C'est à travers le réseau de ces îles que s'échangent les eaux de l'Atlantique et de la mer antillienne. Élisée Reclus a pu les comparer aux piles d'un immense pont entre lesquelles vont et viennent les courants qui sillonnent le golfe du Mexique.

Il importe de ne pas confondre ce golfe avec la mer proprement dite des Antilles : ce sont deux bassins très distincts, ayant leur conformation spéciale et d'inégale superficie, le premier mesurant quinze cent mille kilomètres carrés, le second, près de dix-neuf cent mille.

On n'ignore pas que Christophe Colomb découvrit en 1492 Cuba, la plus grande des Antilles, après avoir d'abord reconnu les îles Conception, Ferdinandina et Isabelle, sur lesquelles le navigateur gênois arbora le pavillon espagnol.

Mais il croyait alors que ses caravelles

venaient d'aborder aux terres extrêmes de l'Asie, au pays des Épices, et il mourut sans avoir su qu'il avait mis le pied sur le nouveau continent.

Depuis lors, diverses puissances européennes, au prix de guerres sanglantes, d'épouvantables massacres, de luttes incessamment renouvelées, se sont disputé le domaine antillian, et il n'est pas certain même que les résultats définitifs soient présentement acquis [1].

Quoi qu'il en soit, on peut actuellement établir le compte suivant :

Île indépendante : Haïti-Saint-Domingue ;

Îles appartenant à l'Angleterre : dix-sept ;

Îles appartenant à la France : cinq, plus une moitié de Saint-Martin ;

Îles appartenant à la Hollande : cinq, plus l'autre moitié de Saint-Martin ;

Îles appartenant à l'Espagne : deux ;

Îles appartenant au Danemark : trois ;

Îles appartenant au Venezuela : six ;

Îles appartenant à la Suède : une.

Quant à ce nom d'Indes occidentales donné aux Antilles, il vient de l'erreur qui fut

1. On sait ce que sont devenues ces deux îles, Cuba et Porto-Rico, depuis la guerre hispano-américaine de 1898.

commise par Christophe Colomb à propos de ses découvertes.

En réalité, cet archipel, depuis l'îlot de Sombrero au nord, jusqu'aux Barbades au sud, qui forme l'ensemble des Petites-Antilles, s'étend sur six mille quatre cent huit kilomètres carrés. L'Angleterre en possède trois mille cinq cent cinquante, la France deux mille sept cent soixante-dix-sept, la Hollande, quatre-vingt-un.

La population totale de ces îles est de sept cent quatre-vingt-douze mille habitants, dont quatre cent quarante-huit mille pour l'Angleterre, trois cent trente-six mille pour la France, huit mille deux cents pour la Hollande.

Les possessions danoises appartiennent plutôt au groupe des îles Vierges, avec une superficie de trois cent cinquante-neuf kilomètres carrés et trente-quatre mille habitants pour le Danemark, cent soixante-cinq kilomètres carrés et cinq mille deux cents habitants pour l'Angleterre.

En somme, ces îles Vierges peuvent être considérées comme faisant partie de la micro-Antilie. Occupées par les Danois dès l'année 1671, elles figurent, pour la plupart, dans leur domaine des Indes occidentales.

Elles sont désignées sous les noms de Saint-Thomas, Saint-Jean, Sainte-Croix. Dans la première était né l'un des jeunes boursiers, le sixième lauréat du concours d'Antillian School, Niels Harboe.

C'est devant cette île que Harry Markel allait jeter l'ancre le matin du 26 juillet, après une heureuse traversée dont la durée avait été de vingt-cinq jours. A partir de ce point, l'*Alert* n'aurait plus qu'à descendre vers le sud pour relâcher dans les autres îles.

Si Saint-Thomas est de dimensions restreintes, son port est excellent d'abri et de tenue. Cinquante navires de grand tonnage peuvent y mouiller à l'aise. Aussi les flibustiers anglais et français ne laissèrent-ils de se le disputer à l'époque où les marines européennes luttaient sur ces parages et se prenaient, se reprenaient, s'arrachaient les îles de l'Antille, comme des fauves voraces font d'une proie qui excite leur convoitise.

Christian Harboe habitait Saint-Thomas, et les deux frères n'avaient pas eu l'occasion de se revoir depuis plusieurs années. Avec quelle impatience tous deux attendaient l'arrivée de l'*Alert*, on le comprend.

Christian Harboe était l'aîné de onze ans. Seul parent que Niels eût dans l'île, il

comptait parmi les plus riches négociants, nature très sympathique, montrant cette réserve charmante qui caractérise les races du nord. Ayant fixé sa résidence dans la colonie danoise, il avait pris la suite de l'importante maison de son oncle, un frère de sa mère, maison d'objets de consommation usuelle, vivres, étoffes, etc.

L'époque n'était pas encore éloignée où tout le commerce de Saint-Thomas se trouvait entre les mains des israélites. Il se faisait sur une grande échelle, alors que la guerre troublait incessamment ces parages, et surtout après que la traite des noirs eut été définitivement interdite. Son port, Charlotte-Amalia, ne tarda pas à être déclaré port franc, ce qui accrut sa prospérité. Il offrait de sérieux avantages à tous les navires, de quelque nationalité qu'ils fussent. Ils y rencontraient un abri sûr contre les alizés et les tempêtes du golfe, grâce aux hauteurs de l'île, à une langue de terre où se brisait la houle du large, à un îlot sur lequel sont établis des quais et installés des magasins à charbon.

Lorsque l'*Alert*, signalé par les sémaphores, eut relevé les pointes Covell et Molhenters, doublé l'extrémité de la langue,

contourné l'îlot, laissé sur la gauche le Signal, il donna dans un bassin circulaire, ouvert au nord, au fond duquel s'élèvent les premières maisons de la ville. Après qu'on eut filé sept à huit brasses de chaîne, le trois-mâts resta sur une profondeur de quatre à cinq mètres.

Reclus a observé que la position de Saint-Thomas est excellente entre toutes, puisque l'île occupe un point favorable sur la grande courbe des Antilles, à l'endroit même où « la distribution doit se faire le plus facilement vers toutes les parties de l'archipel ».

Aussi comprendra-t-on que, dès le début, ce port naturel ait attiré l'attention et obtenu la préférence des flibustiers. Il devint donc le principal entrepôt du trafic de contrebande avec les colonies espagnoles, et bientôt le plus important marché « du bois d'ébène », c'est-à-dire des nègres achetés sur le littoral africain et importés aux Indes occidentales. C'est pourquoi il passa vite sous la domination danoise et n'en fut jamais distrait, après sa cession par une Compagnie financière qui l'avait acquis de l'électeur de Brandebourg, dont l'héritier fut précisément le roi de Danemark.

Dès que l'*Alert* eut pris son mouillage,

Christian Harboe se fit conduire à bord, et les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis, ayant échangé de cordiales poignées de main avec M. Horatio Patterson et ses compagnons de voyage, le négociant dit :

« Mes amis, je compte que vous serez mes hôtes pendant votre séjour à Saint-Thomas... Combien doit durer la relâche de l'*Alert*?...

— Trois jours, répondit Niels Harboe.

— Seulement?...

— Pas davantage, Christian, et à mon grand regret, car il y a si longtemps que nous ne nous sommes embrassés...

— Monsieur Harboe, dit alors le mentor, nous acceptons avec empressement vos obligeantes propositions... Nous serons vos hôtes pendant notre séjour à Saint-Thomas... qui ne peut se prolonger...

— En effet, monsieur Patterson, un itinéraire vous est imposé.

— Oui... par Mrs Kethlen Seymour.

— Est-ce que vous connaissez cette dame, monsieur Harboe?... demanda Louis Clodion.

— Non, répondit le négociant; mais j'ai souvent entendu parler d'elle, et, aux Antilles, on vante son inépuisable charité. »

Puis, se tournant vers Harry Markel :

« Quant à vous, capitaine Paxton, vous me permettrez de vous adresser, au nom de toutes les familles de ces jeunes passagers, de sincères remerciements pour les soins...

— Remerciements légitimement dus au capitaine Paxton, se hâta d'ajouter M. Patterson. Quoique la mer nous ait éprouvés, moi plus que personne, *horresco referens !* il faut reconnaître que notre brave capitaine a fait tout ce qui dépendait de lui pour nous rendre la traversée aussi douce qu'agréable... »

Il n'était pas dans la nature d'Harry Markel de se dépenser en compliments et politesses. Peut-être même, M. Christian Harboe, dont le regard s'attachait à lui, le gênait-il. Aussi, faisant une légère inclination de tête, il se contenta de répondre :

« Je ne vois aucun empêchement à ce que les passagers de l'*Alert* acceptent l'hospitalité que vous leur offrez, monsieur, à la condition toutefois de ne point prolonger la relâche au delà du délai fixé...

— C'est entendu, capitaine Paxton, reprit M. Christian Harboe. Et maintenant, dès aujourd'hui, si vous voulez bien venir dîner à la maison avec mes hôtes...

— Je vous remercie, monsieur, dit Harry

Markel. J'ai quelques réparations à exécuter, et je ne puis perdre même une heure. D'ailleurs, je préfère ne quitter mon bord que le moins possible. »

M. Christian Harboe parut surpris du ton froid de cette réponse. Assurément, parmi les gens de mer, et, très souvent, chez les capitaines de la marine marchande anglaise, se rencontrent des natures rudes, des hommes peu éduqués, dont les manières ne se sont point affinées dans l'exercice de leur profession au contact de matelots grossiers. Nul doute que son impression n'eût point été favorable au premier abord, lorsqu'il fit la connaissance de Harry Markel et de son équipage. Après tout, l'*Alert* avait été bien commandé pendant le voyage, la traversée heureuse, et c'était le principal.

Une demi-heure après, les passagers débarquèrent sur le quai de Charlotte-Amalia, et se dirigèrent vers la maison de M. Christian Harboe.

Dès qu'ils furent partis :

« Eh bien, Harry, il me semble que tout s'arrange à merveille jusqu'ici ?... observa John Carpenter.

— Comme tu dis... répliqua Harry Markel.

Mais il faut, durant nos relâches, redoubler de prudence...

— On sera prudent, Harry, et personne de nous n'a envie de compromettre le succès de cette campagne... Elle a bien commencé et elle finira de même...

— Sûr, John, du moment que Paxton n'est connu de personne à Saint-Thomas. D'ailleurs, tu veilleras à ce qu'aucun de nos gens ne descende à terre ! »

Il avait raison, Harry Markel, d'empêcher son équipage de quitter le bord. A courir les tavernes et les taps, à boire outre mesure, — ce qui leur arrivait toutes les fois qu'on les abandonnait à eux-mêmes, — ces matelots auraient pu laisser échapper quelque parole suspecte, et mieux valait les consigner rigoureusement sur l'*Alert*.

« Juste, Harry, reprit John Carpenter, et, s'ils ont tant envie de boire, on leur donnera double ou triple ration... Maintenant, les passagers sont à terre pour trois jours, et, si nos gens avalent un coup de trop à bord, peu importe ! »

Au surplus, l'équipage de l'*Alert*, quoique enclin à s'abandonner aux excès, à se dédommager dans les ports des abstinences de la navigation, comprenait ce que la situation

avait de grave. A la condition de se tenir, ils ne la compromettraient point. Pour cela, il fallait se résoudre à éviter tout contact avec la population de l'île, avec ces marins de diverses nationalités, qui hantent les cabarets du port, ne pas s'exposer enfin à ce que l'un des pirates de l'*Halifax* pût être reconnu de ces aventuriers qui ont couru toutes les mers. Donc, ordre formel d'Harry Markel que personne ne descendrait à terre, d'une part, et, de l'autre, qu'on ne laisserait aucun étranger venir à bord.

La maison de négoce de M. Christian Harboe était située sur le quai. C'est en ce quartier commerçant que se traitent des affaires considérables, puisque, rien qu'à l'importation, leur chiffre s'élève à cinq millions six cent mille francs, pour une population de douze millions d'âmes.

Dans cette île, les jeunes passagers n'eussent pas été embarrassés « de prendre langue » puisqu'on y parle l'espagnol, le danois, le hollandais, l'anglais, le français, et ils pourraient encore se croire dans les classes d'Antilian School, sous la direction de M. Ardagh.

L'habitation familiale de M. Christian Harboe était située en dehors de la ville, à un

mille environ, sur la pente de la montagne qui s'élève en amphithéâtre au bord de la mer.

Là sont disposées, dans une situation délicieuse, les villas des riches colons de l'île, au milieu de ces arbres magnifiques de la zone tropicale. Celle de M. Christian Harboe était l'une des plus confortables et des plus élégantes.

Sept ans auparavant, M. Christian Harboe avait épousé une jeune Danoise appartenant à l'une des meilleures familles de la colonie, et deux petites filles étaient nées de ce mariage. Quel accueil la jeune femme fit à son beau-frère, qu'elle ne connaissait pas encore, et aux camarades de celui-ci qui lui furent présentés ! Quant à Niels, jamais oncle n'embrassa et ne caressa ses nièces avec tant de plaisir et de si bon cœur !

« Sont-elles gentilles!... Sont-elles gentilles!... répétait-il.

— Et comment ne le seraient-elles pas? déclara M. Horatio Patterson, *talis pater... talis mater... quales filiæ!* »

Et la citation eut l'approbation générale.

Les jeunes passagers et lui furent donc installés dans la villa, assez vaste pour leur offrir à tous de confortables chambres. Là ils

purent se refaire, en de plantureux repas, des menus du bord, peu variés malgré tout le talent de Ranyah Cogh. Et quelles agréables siestes pendant les heures chaudes de la journée, au milieu des jardins ombreux qui entouraient l'habitation de M. Christian Harboe! Au cours de ces causeries quotidiennes on parlait fréquemment des familles laissées en Europe, de Niels Harboe, qui, n'ayant plus de parents, viendrait rejoindre son frère lorsque son éducation serait terminée. Il travaillerait dans sa maison de commerce, et même M. Christian Harboe songeait à établir un comptoir à l'île Saint-Jean, voisine de Saint-Thomas, que les Danois avaient jadis offerte aux États-Unis pour la somme de cinq millions de piastres, — offre qui n'avait point été acceptée [1].

Là s'étaient fixés les colons, au début, lorsque Saint-Thomas parut insuffisante au développement des affaires. Mais, comme l'île de Saint-Jean ne mesure que trois lieues de longueur sur deux de largeur, elle fut bientôt jugée trop petite, et ils débordèrent sur Sainte-Croix.

1. Actuellement on s'occupe de la cession des trois îles danoises aux États-Unis, et la question se discute dans les Chambres.

Plusieurs fois, M. Christian Harboe reparla du capitaine de l'*Alert*, de son équipage, et les quelques préventions qu'il avait pu concevoir disparurent lorsque M. Patterson l'assura que le personnel du bord méritait les plus justes éloges.

Il va sans dire que l'on fit des excursions à travers Saint-Thomas, qui vaut la peine d'être visitée par les touristes. C'est une île porphyritique, très accidentée dans sa partie septentrionale, et enrichie par des mornes superbes dont le plus haut s'élève à quatorze cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les jeunes excursionnistes voulurent monter à la cime de ce morne, et les fatigues de cette ascension furent largement payées par la beauté du spectacle qui s'offrit à leurs regards. La vue s'étendait jusqu'à Saint-Jean, semblable à un gros poisson flottant à la surface de la mer antiliane, au milieu des îlots qui l'environnent, Hans Lollik, Loango, Buck, Saba, Savana et, au delà, la plaine liquide, resplendissant sous les rayons solaires.

Au total, Saint-Thomas n'est qu'une île de quatre-vingt-six kilomètres carrés, soit, ainsi que le fit observer Louis Clodion, cent soixante-douze fois à peine la superficie du Champ-de-Mars de Paris.

Après les trois jours réglementaires à la villa Harboe, les passagers rejoignirent l'*Alert*, où tout était prêt pour le départ. M. et Mme Harboe les reconduisirent à bord. Ils y reçurent les remerciements de M. Patterson pour leur aimable hospitalité, et les deux frères s'embrassèrent une dernière fois.

Dès le soir du 28 juillet, le trois-mâts leva l'ancre, éventa ses voiles, et, profitant de la brise de nord-est, mit le cap au sud-ouest sur l'île de Sainte-Croix, où devait se faire la seconde relâche.

Les soixante milles qui séparent les deux îles furent franchis en trente-six heures.

Lorsque, comme cela a été mentionné, les colons, trop à l'étroit dans Saint-Thomas et dans Saint-Jean, voulurent s'établir à Sainte-Croix, dont l'étendue est de deux cent dix-huit kilomètres carrés, ils trouvèrent cette île aux mains des flibustiers anglais qui s'y étaient fixés depuis le milieu du XVIIe siècle. De là nécessité d'entrer en lutte, combats multiples et sanglants qui tournèrent à l'avantage des aventuriers de la Grande-Bretagne. Mais, depuis leur arrivée, ces gens, plutôt pirates que colons, ne s'adonnant qu'à la course en ces parages, avaient négligé toute culture dans l'île.

C'est en 1750 que les Espagnols parvinrent à s'emparer de Sainte-Croix, après avoir chassé les Anglais.

Ils ne devaient pas la conserver, et, quelques mois après, la faible garnison qui défendait l'île fut contrainte de se retirer devant un corps français.

C'est à cette époque que Sainte-Croix fut livrée à la culture. Toutefois, avant de la défricher, il fallut incendier les épaisses forêts de l'intérieur, incendies qui dégagèrent et enrichirent le sol.

Grâce à ces travaux, continués depuis un siècle et demi, l'*Alert* relâcha dans une île remarquablement cultivée et de grand rapport agricole.

Il va sans dire qu'il ne s'y rencontrait plus ni les Caraïbes qui la peuplaient avant la découverte, ni les Anglais qui la peuplèrent au début, ni les Espagnols qui leur succédèrent, ni les Français qui firent les premières tentatives de colonisation. Au milieu du XVIIe siècle, on n'y aurait même plus trouvé personne. Privés de trafic et des bénéfices de la contrebande, les colons s'étaient décidés à abandonner l'île.

Sainte-Croix resta inhabitée pendant trente-sept ans, jusqu'en 1733. La France la vendit

alors au Danemark pour la somme de sept cent cinquante mille livres, et, depuis cette date, elle est colonie danoise.

Lorsque l'*Alert* fut en vue de l'île, Harry Markel manœuvra de manière à gagner le port de Barnes, sa capitale, ou, en langue danoise, Christiantoed. Il est situé au fond d'un petit golfe, sur la côte septentrionale. Quand à la seconde ville de Sainte-Croix, Frederichstoed, jadis incendiée par les noirs en pleine révolte, elle a été bâtie sur la côte occidentale.

C'est à Frederichstoed qu'était né Axel Wickborn, le deuxième lauréat du concours. A cette époque, il n'y avait plus aucun parent. Depuis une douzaine d'années, sa famille, après avoir vendu les propriétés qu'elle possédait dans l'île, habitait Copenhague.

Pendant cette relâche, si les passagers ne furent donc les hôtes de personne, d'anciens amis de la famille de Wickborn leur firent bon accueil. Ils restèrent la plus grande partie du temps à terre, et, chaque soir, ils revenaient coucher à bord.

Cette île, qu'ils parcoururent en voiture, est fort intéressante à visiter. Tant que dura la période de l'esclavage, les planteurs y firent de grandes fortunes, et Sainte-Croix

put être considérée comme la plus riche des Antilles. Une culture progressive utilisa le sol jusqu'au sommet des collines. Elle possède trois cent cinquante plantations de cent cinquante arpents chacune, administrées avec un ordre parfait et par un personnel très exercé. Les deux tiers du territoire sont consacrés à la production du sucre, et, année moyenne, on récolte par arpent seize quintaux, sans compter les mélasses.

Après le sucre, le coton donne annuellement huit cents balles expédiées en Europe.

Les touristes suivirent de belles routes, plantées de palmiers, qui mettaient chaque village en communication avec la capitale. Le terrain, incliné en pentes douces vers le nord, se relevait graduellement en gagnant le littoral du nord-ouest jusqu'au mont Eagle, dont l'altitude cote quatre cents mètres.

Il faut l'avouer, à voir cette île si belle, si fertile, Louis Clodion et Tony Renault ne purent éprouver qu'un vif regret : c'était que la France ne l'eût point conservée dans son riche domaine des Antilles. En revanche, Niels Haboe et Axel Wickborn, estimèrent que le Danemark avait fait là une très heureuse acquisition, et ils ne formaient qu'un vœu : c'était que Sainte-Croix, après avoir

appartenu aux Anglais, aux Français, aux Espagnols, fût définitivement acquise à leur pays.

En somme, par sa situation en Europe, le Danemark, sauf pendant le blocus continental, où Copenhague fut bombardé par la flotte anglaise, eut la bonne fortune de n'être pas ensuite mêlé aux longues et sanglantes luttes du commencement du siècle entre la France et l'Angleterre. Puissance secondaire, son territoire ne souffrit point de l'invasion des armées européennes. Le résultat de cet état de choses fut que les colonies danoises de l'Antille n'éprouvèrent pas de ces formidables guerres le contre-coup qui se fit sentir au delà de l'océan Atlantique. Elles purent travailler en paix et s'assurer un avenir prospère.

Cependant l'émancipation des noirs, proclamée en 1862, provoqua tout d'abord certains troubles, que l'autorité coloniale dut réprimer avec vigueur. Les libérés, les affranchis, eurent à se plaindre en ce sens que les promesses qui leur avaient été faites ne furent pas tenues, — entre autres, l'attribution d'une certaine quantité de terres en toute propriété. De là vinrent des réclamations qui ne produisirent aucun résultat, et

enfin un soulèvement des nègres qui alluma l'incendie sur plusieurs points de l'île.

Lorsque l'*Alert* visita le port de Christianstoed, les rapports entre colons et libérés n'étaient pas définitivement réglés. Toutefois l'île jouissait d'une complète tranquillité et les touristes ne furent jamais gênés dans leurs excursions. Un an plus tard, ils fussent tombés en pleine émeute, et si grave, que la ville natale d'Axel Wickborn fut brûlée par les nègres.

Il convient de remarquer, d'ailleurs, que, depuis sept ou huit ans déjà, la population de Sainte-Croix avait diminué par suite d'une émigration continue qui l'a réduite d'un cinquième.

Pendant la relâche, le gouverneur danois, qui réside alternativement six mois à Saint-Thomas et six mois à Sainte-Croix, séjournait à Saint-Jean, où l'on craignait des troubles. Il ne put donc faire aux jeunes Antilians l'accueil qui les attendait dans toutes les Antilles. Mais il avait recommandé que toutes facilités leur fussent assurées pour l'exploration de l'île, et ses recommandations furent largement suivies.

Aussi, avant de partir, une lettre rédigée par M. Horatio Patterson, et de sa plus

belle écriture. — lettre signée des neuf lauréats, — transmit-elle à Son Excellence les plus vifs témoignages de gratitude.

Ce fut le 1er août que l'*Alert* sortit du port de Christianstoed. Puis, une fois hors des passes, par petite brise et sous l'allure du plus près, il mit le cap à l'est en se dirigeant vers Saint-Martin.

XV

SAINT-MARTIN ET SAINT-BARTHÉLEMY.

En tenant le cap à l'est, l'*Alert* allait faire route vers la haute mer. En effet, Saint-Martin et les îles Sombrero, Anguilla, Barboude, Antigoa, sont les points les plus avancés de la chaîne antiliane dans le nord-est des îles du Vent.

Après avoir perdu l'abri des terres de Sainte-Croix, le trois-mâts rencontra les alizés qui soufflaient avec une certaine force. Il fallut louvoyer sur une mer assez dure. Néanmoins l'*Alert* put conserver ses basses voiles, ses huniers et ses perroquets. Il y eut fréquemment à virer de bord. Plusieurs fois, Tony Renault et Magnus Anders eurent per-

mission de tenir la barre, ce dont ils ne laissèrent pas d'être très fiers.

La distance entre Sainte-Croix et Saint-Martin ne dépasse guère deux cents milles marins. Dans les circonstances les plus favorables, un voilier peut la franchir en vingt-quatre heures, lorsqu'il est de grande marche. Mais, avec vent contraire, et à refouler le courant qui se propage vers le golfe du Mexique, la traversée fut allongée du triple.

Au surplus, l'*Alert* avait presque toujours en vue de nombreux navires à vapeur ou à voiles. Ces parages sont très fréquentés, et la navigation est active entre les îles depuis Saint-Thomas jusqu'à la Trinité.

Quant à Harry Markel, il ne se départissait pas de sa prudence habituelle; il évitait de passer à portée de la voix ou de la vue de ces bâtiments; il préférait se tenir sous le vent, afin d'éviter toute communication avec eux. Cette prudence ne faisait que donner satisfaction à son équipage. Après s'être heureusement tiré des relâches de Saint-Thomas et de Sainte-Croix, n'y avait-il pas lieu d'espérer qu'il en serait de même dans les autres îles?... Aussi John Carpenter, Corty, les autres également, étaient-ils revenus de leurs premières appréhensions, et la con-

fiance que leur inspirait leur chef se montrait-elle plus grande que jamais. Il leur tardait néanmoins d'en avoir fini avec cette exploration des Antilles!

Au cours de cette navigation contre le vent et la mer, M. Patterson ressentit bien quelque malaise; mais, le noyau de cerise aidant, il n'eut point trop à se plaindre.

Au surplus, en ces mois de juillet et d'août, les gros mauvais temps ne sont point à redouter,—seulement des orages dus aux fortes chaleurs de la zone tropicale. Le climat de l'Antille jouit d'une égalité remarquable et les oscillations de la colonne thermométrique ne comprennent que vingt degrés. Sans doute la variation est plus considérable pour les pluies que pour la température, et, s'il est rare que la grêle les accompagne, elles tombent fréquemment avec une torrentielle abondance.

En réalité, les îles de l'archipel exposées aux vents du large ont le plus à souffrir des perturbations atmosphériques. Les autres, telles Sainte-Croix, Saint-Eustache, Saint-Christophe, les Grenadines, baignées par les eaux de la mer des Caraïbes, sont moins visitées par les tempêtes. Du reste, la plupart des ports des îles du Vent s'orien-

tent vers l'ouest ou le sud-ouest, et ils offrent de sûrs abris contre les fortes houles du large.

La soirée du 3 août était déjà avancée, lorsque l'*Alert*, retardé par les alizés, parut en vue de Saint-Martin.

Cependant, quatre à cinq milles avant d'arriver au mouillage, les jeunes lauréats avaient pu apercevoir le plus haut piton de l'île, dont l'altitude atteint cinq cent quatre-vingt-cinq mètres, et que doraient encore les derniers rayons du soleil.

On le sait, Saint-Martin appartient à la Hollande et à la France. Il en résulte que les Français et les Hollandais de l'*Alert* retrouveraient chacun un morceau de leur pays dans les Indes occidentales. Mais, si Albertus Leuwen allait mettre le pied sur le sol natal, il n'en serait pas ainsi de Louis Clodion et de Tony Renault, originaires, l'un de la Guadeloupe, l'autre de la Martinique. C'était à Philsburg, capitale de l'île, qu'était né le jeune Hollandais, et ce serait dans ce port que le trois-mâts irait jeter l'ancre.

Si Saint-Martin est à présent franco-hollandaise, elle a pour sentinelle avancée au nord-ouest la petite île d'Anguilla, on pourrait dire un îlot, rangé avec Saint-Christophe

et Nevis sous une même présidence. Elles ne sont séparées que par un étroit canal dont la profondeur ne dépasse guère vingt-cinq à trente mètres. Il n'est donc pas impossible que le fond sous-marin, qui est de nature coralligène, ne se hausse, par le travail persévérant des infusoires, jusqu'à la surface de la mer, soit même par suite d'un soulèvement plutonique. Dans ces conditions, Saint-Martin et Anguilla ne formeraient plus qu'une même île.

Que deviendra alors cette Antille franco-anglo-hollandaise?... Les trois nations y vivront-elles en bonne intelligence? Méritera-t-elle mieux que la dernière de la chaine antiliane de s'appeler Trinité, et est-ce la paix qui régnera à l'ombre des trois pavillons?...

Le lendemain, un pilote embarqua à bord du trois-mâts, et le conduisit à travers les passes dans le port de Philsburg.

Cette ville occupe l'étroite plage que sépare une baie semi-circulaire d'une saline d'assez grande étendue, siège d'une exploitation très importante. Les marais salants, principale richesse de l'île, sont tellement productifs qu'on n'estime pas à moins de trois millions six cent mille hectolitres leur rapport annuel.

Il est vrai, un certain nombre de ces marais exigent un entretien continu. L'évaporation est telle qu'ils seraient rapidement à sec. Aussi, — et entre autres pour la saline de Philsburg, — est-il nécessaire de couper quelquefois la langue de terre qui la limite du côté du littoral, et d'y introduire, dans une forte mesure, les eaux de la mer.

Albertus Leuwen n'avait aucun membre de sa famille à Saint-Martin. Tous habitaient Rotterdam en Hollande depuis une quinzaine d'années. Lui-même avait quitté Philsburg si jeune pour venir en Europe, qu'il ne conservait aucun souvenir de l'île. De tous ces lauréats antilians, il n'était que Hubert Perkins dont les parents fussent restés dans la colonie anglaise d'Antigoa. Ce ne serait donc pour Albertus Leuwen qu'une occasion de remettre le pied, et la dernière fois sans doute, sur le sol natal.

Si Saint-Martin se partage entre la France et la Hollande, il ne faudrait pas croire que l'élément britannique n'y fût pas représenté. Sur une population de sept mille âmes environ, on compte trois mille cinq cents Français; mais les Anglais sont au nombre de trois mille quatre cents, ce qui établit à peu près l'égalité numérique.

On voit ce qu'il peut rester de Hollandais.

La liberté du trafic est grande à Saint-Martin, et l'autonomie administrative presque complète. De là une véritable prospérité. Que les salines de l'île soient entre les mains d'une compagnie franco-hollandaise, peu importe. Les Anglais ont d'autres branches de commerce à exploiter, plus spécialement tout ce qui concerne les objets de consommation, et leurs comptoirs, bien fournis, sont toujours bien achalandés.

La relâche de l'*Alert* à Saint-Martin ne dura que vingt-quatre heures, du moins au mouillage de Philsburg.

Là, ni Harry Markel ni aucun des siens n'avaient à craindre d'être reconnus. A tout prendre, ce danger serait plus à redouter aux Antilles anglaises, Sainte-Lucie, Antigoa, la Dominique, où ils devaient se rendre, et plus particulièrement peut-être à la Barbade, résidence de Mrs Kethlen Seymour, où se prolongerait assurément le séjour des boursiers d'Antilian School.

M. Patterson et ses jeunes compagnons n'eurent qu'à se promener dans la longue rue que forme cette ville de Philsburg, dont les maisons s'élèvent sur l'étroite plage de l'ouest, au bord de la mer.

Il semblait que, la visite d'Albertus Leuwen accomplie, l'*Alert* n'aurait plus eu qu'à remettre à la voile. Mais, en leur qualité de Français, Louis Clodion et Tony Renault désiraient vivement faire acte de présence sur la partie française de l'île située dans la zone septentrionale, et qui occupe à peu près les deux tiers de sa surface totale.

Marigot en est la capitale, — un nom qui n'a rien de hollandais, on le voit. Aussi comprendra-t-on que Louis Clodion et Tony Renault eussent grande envie de passer une journée au moins à Marigot.

Le mentor fut pressenti à cet égard, et cette excursion ne modifierait en rien l'itinéraire.

Que l'on ne s'étonne pas si le digne homme estima la réponse toute naturelle.

« Puisque Albertus a foulé ici le sol de la Hollande, dit-il, pourquoi Louis et Tony, *Arcades ambo*, n'y fouleraient-ils pas le sol de la France? »

En conséquence, M. Horatio Patterson alla trouver Harry Markel et lui fit connaître la proposition, qu'il appuya de sa haute autorité :

« Quel est votre avis, capitaine Paxton?... » demanda-t-il.

Harry Markel, et pour cause, eût préféré ne point multiplier les points de relâche. Mais, cette fois, il n'aurait eu aucune bonne raison à refuser de conduire ses passagers sur un autre point de l'île. En partant le soir, l'*Alert* serait le lendemain à Marigot, d'où, après quarante-huit heures, il partirait pour Saint-Barthélemy.

Ainsi fut-il fait. Le 5, à neuf heures du soir, le trois-mâts mit dehors sous la direction d'un pilote de Philsburg. La nuit était claire, la lune presque pleine, la mer belle, couverte par les hauteurs de l'île dont on peut longer le littoral à moins d'un quart de mille. La brise favorable permettait de naviguer grand largue.

Les passagers restèrent sur le pont jusqu'à minuit sous le charme de cette traversée nocturne; puis ils regagnèrent leurs cabines et ne se réveillèrent qu'au moment où l'*Alert* prenait son mouillage.

Marigot est une ville plus commerçante que Philsburg. Elle s'élève sur le bord d'un bayon qui établit la communication entre la baie et l'étang de Simpson. Cet ensemble constitue un port très sûr, bien défendu contre la houle du large. Là fréquentent en grand nombre les navires de long cours ou

de cabotage, attirés par les franchises que Marigot leur assure. C'est la ville la plus importante de Saint-Martin.

Au reste les passagers ne devaient point avoir à regretter le voyage. Ils eurent leur part de l'excellent accueil que les colons français firent à deux de leurs compatriotes. La sympathie qu'ils témoignaient ne tint aucun compte des nationalités diverses, et, au banquet qui serait offert par les autorités de la ville, on ne verrait que des Antillians, réunis autour de la même table.

Ce fut un des principaux négociants de la ville, M. Ansolme Guillon, qui organisa cette réception. Elle comprendrait une quarantaine de personnes, et, naturellement, dans sa pensée, le capitaine de l'*Alert* serait invité à figurer parmi les convives.

M. Guillon se rendit à bord et pria Harry Markel de prendre part à ce banquet qui aurait lieu le jour même dans la salle communale.

Cependant, si audacieux qu'il fût, Harry Markel ne voulut point accepter l'invitation. En vain, M. Patterson joignit-il ses instances à celles de M. Guillon. Tous deux échouèrent devant l'inébranlable résolution que leur opposa le capitaine de l'*Alert*. Pas plus à Saint-

Martin qu'à Saint-Thomas ou à Sainte-Croix, il n'entendait quitter son bord, et il ne permettrait à aucun de ses hommes de descendre à terre.

« Nous regretterons votre absence, capitaine Paxton, déclara M. Guillon. Le bien que nous ont dit de vous ces jeunes gens, les soins dont ils sont l'objet pendant cette campagne de l'*Alert*, le désir qu'ils avaient de vous témoigner publiquement leur reconnaissance, ces motifs m'ont encouragé à insister près de vous, et je suis fâché de ne point avoir réussi. »

Pour conclure, Harry Markel s'inclina froidement, et le négociant se fit reconduire au quai.

Il faut avouer que, de même qu'à M. Christian Harboe, le capitaine de l'*Alert* ne lui laissa pas une impression favorable. Cette physionomie dure et farouche, où toute une existence de violences et de forfaits avait laissé son empreinte, cela était bien pour inspirer l'antipathie sinon la défiance. Mais comment ne pas s'en rapporter aux dires des passagers et de M. Horatio Patterson, lorsqu'ils faisaient l'éloge du capitaine Paxton?... N'avait-il pas été choisi par Mrs Kethlen Seymour?... Cette dame ne s'était certaine-

ment pas décidée sans sérieuses informations et bonnes références...

Au surplus, il s'en était fallu de bien peu que la situation de Harry Markel et de sa bande n'eût été compromise et même perdue. Il est vrai, cette circonstance ne put qu'accréditer la confiance que M. Guillon et les notables de Marigot devaient avoir dans le capitaine et son équipage.

En effet, la veille de l'arrivée de l'*Alert*, le brick *Fire-Fly*, de nationalité anglaise, se trouvait encore à Marigot. Son capitaine connaissait intimement M. Paxton, dont il vantait les qualités comme homme privé et comme marin. S'il avait su que l'*Alert* allait venir, nul doute qu'il l'eût attendu, et avec quel plaisir il aurait serré la main de son vieil ami. Mais le *Fire-Fly* était en partance, et, pendant la nuit, il est très probable qu'il se croisa avec l'*Alert* sur les parages occidentaux de l'île.

Dans sa conversation M. Guillon avait parlé à Harry Markel du capitaine du *Fire-Fly*, et on imagine de quelle appréhension fut saisi ce misérable en songeant au danger qu'il eût couru en présence d'un ami du capitaine Paxton.

A présent, le brick était au large à desti-

nation de Bristol, et il n'y avait aucune chance de le rencontrer pendant la campagne à travers les Antilles.

Et, lorsque Harry Markel eut mis John Carpenter et Corty au courant, ceux-ci ne purent cacher leur impression :

« Nous l'avons échappé belle !... répétait le maître d'équipage.

— N'en parlez pas aux autres, ajouta Harry Markel. Inutile de les effrayer, et qu'ils soient plus prudents que jamais...

— Ce qu'il me tarde d'en avoir fini avec ces maudites Antilles ! déclara Corty. Il me semble voir pendre une corde à toutes les branches d'arbres ! »

Il avait raison, ce Corty, et, si le brick *Fire-Fly* eût été dans le port de Marigot le jour où arrivait l'*Alert*, c'en était fait d'Harry Markel et de ses compagnons.

Le banquet, aussi bien servi qu'il avait été joyeusement accepté, eut lieu le soir. Des toasts n'en furent pas moins portés en l'honneur du capitaine Paxton. On parla de la première partie du voyage, accomplie dans des conditions favorables. On exprima le vœu que la seconde n'aurait rien à envier à la première. Les jeunes Antilians emporteraient de leur visite aux Indes occidentales

d'inoubliables souvenirs, après avoir respiré un peu de l'air natal.

Au dessert, Louis Clodion, se levant, lut un compliment très agréablement tourné à M. Anselme Guillon et aux notables de la colonie pour leur sympathique accueil, et il unit la France, l'Angleterre, le Danemark, la Hollande, la Suède, représentés à cette table, dans un même concert de fraternité.

Puis ce fut le tour de M. Horatio Patterson, qui ne laissait pas d'avoir fait raison plus que d'habitude aux nombreux, aux trop nombreux toasts portés après chaque service. Le mentor se redressa donc, le verre à la main, et prit la parole.

Tout ce que l'on peut introduire de citations latines au milieu de phrases bien senties, s'exhala de la bouche de l'orateur. Il parla des souvenirs que lui laisserait cette fête épulatoire, plus durable que le bronze, *ære perennius* avec Horace, de la fortune qui favorisait les audacieux, *audentes fortuna juvat* avec Virgile. Il était heureux d'énoncer ses compliments en public, *coram populo*. Cependant, il ne pouvait oublier sa patrie dont tout un océan le séparait alors, et *dulces reminiscetur Argos*, mais il n'oublierait pas davantage les satisfactions

d'amour-propre qu'il rencontrait aux Antilles, et, à son heure dernière, pourrait répéter : *Et in Arcadia ego*, car les Antilles auraient été un morceau de cette Arcadie qui fut le séjour de l'innocence et du bonheur. Enfin, il avait toujours désiré visiter ce splendide archipel, *hoc erat in votis*, répétait-il avec Horace, déjà cité, et dans lequel, *si parva licet componere magnis* — Virgile déjà nommé, — lui, l'économe d'Antilian School, il venait de mettre le pied près de quatre cents ans après Christophe Colomb.

Que l'on juge du succès qu'obtint M. Horatio Patterson, et des bravos qui l'accueillirent quand il se fut rassis. Puis, tous remplirent une dernière fois leur verre en l'honneur de Mrs Kethlen Seymour. Des poignées de main furent échangées, et les boursiers reprirent le chemin du port.

Lorsqu'ils furent rentrés à bord, vers dix heures du soir, bien que la mer fût tranquille comme un lac, peut-être sembla-t-il à M. Patterson que l'*Alert* éprouvait quelques mouvements de roulis et de tangage. Convaincu qu'il les ressentirait moins dans la position horizontale, il regagna sa cabine, se déshabilla avec l'aide du complaisant Wagah et s'endormit d'un gros sommeil.

Le lendemain, toute la journée fut consacrée à des promenades dans la ville et aux environs.

Deux voitures attendaient les touristes, auxquels M. Anselme Guillon avait voulu servir de guide. Ce qu'ils désiraient visiter, c'était l'endroit même où avait été signé, en 1648, le partage de l'île entre la France et la Hollande.

Il s'agissait de gagner un morne, situé dans l'est de Marigot, et qui porte le nom significatif de montagne des Accords.

Arrivés à destination, les excursionnistes mirent pied à terre au bas du morne et ils en firent l'ascension, sans difficulté d'ailleurs. Et, alors, quelques bouteilles de champagne, retirées de la caisse des voitures, furent débouchées, puis vidées en souvenir du traité de 1648.

Il est entendu qu'une parfaite union régnait entre ces jeunes Antilians. Peut-être, au fond de l'âme, Roger Hinsdale pensait-il que Saint-Martin et aussi les autres îles devraient être ou seraient un jour colonies anglaises. Mais ce fut une poignée de main fraternelle que se donnèrent Albertus Leuwen, Louis Clodion et Tony Renault, en souhaitant aux deux nations un perpétuel accord.

Puis, après que les deux Français eurent bu à la santé de Sa Majesté Guillaume III, roi de Hollande, le Hollandais leva son verre en l'honneur du Président de la République française. Ces deux toasts furent salués par les vivats et les hurrahs de tous leurs camarades.

Il est à noter que M. Horatio Patterson ne prit point la parole pendant cet échange de souhaits et de compliments. La veille, sans doute, il avait épuisé les trésors de sa faconde naturelle, ou, tout au moins, il convenait de lui donner quelque repos. Il est vrai, sinon des lèvres, du cœur assurément, il s'unit à cette manifestation internationale.

Après une visite aux sites les plus curieux de cette partie de l'île, après avoir déjeuné sur la grève et dîné sous les arbres d'une forêt superbe avec les provisions emportées pour cette excursion, les touristes revinrent à Marigot. Puis, prenant congé de M. Anselme Guillon, auquel les remerciements ne furent point épargnés, ils rentrèrent à bord.

Tous, — et M. Patterson fut du nombre, — eurent le temps d'écrire à leurs parents. Au surplus, ceux-ci connaissaient depuis le 26 juillet l'arrivée de l'*Alert* à Saint-Thomas.

Elle leur avait été annoncée par dépêche, et les inquiétudes dues au retard de quelques jours étaient maintenant dissipées. Cependant il s'agissait de tenir les familles au courant, et les lettres écrites ce soir-là, mises le lendemain à la poste, partiraient dans vingt-quatre heures par le courrier d'Europe.

Aucun incident durant la nuit. Rien ne troubla le sommeil de ces jeunes garçons après une telle journée de fatigue. Mais peut-être John Carpenter et Corty rêvèrent-ils que des avaries obligeaient le *Fire-Fly* à revenir au port... ce qui ne se produisit point, heureusement pour eux.

Le lendemain, dès huit heures, profitant de la marée descendante, l'*Alert* sortit du port de Marigot à destination de Saint-Barthélemy.

Si la mer était un peu dure, le navire, tant qu'il se tiendrait sous l'abri de l'île, ne serait pas trop secoué. Il est vrai, après avoir repassé devant Philsburg, l'*Alert* ne serait plus défendu par les hautes falaises de Saint-Martin contre les houles du large. Aussi, à l'ouvert entre les deux îles, reçut-il la lame par le travers, et il y eut même lieu de réduire la voilure afin de ne point trop donner la bande.

Cependant, si la traversée était retardée, elle ne le serait que de quelques heures, et assurément le trois-mâts paraitrait le lendemain en vue de l'île Saint-Barthélemy au lever du jour.

Comme d'habitude, les passagers prenaient part à la manœuvre, lorsqu'il s'agissait de mollir ou de raidir les écoutes. Il n'y eut point lieu de courir des bords et de virer vent devant. Tony Renault et Magnus Anders tinrent la barre chacun à son tour, — deux véritables timoniers, bien à leur affaire, ne laissant point le navire embarder d'un côté ni de l'autre, l'œil fixé sur la ligne de foi de la boussole.

Vers cinq heures du soir, un navire fut signalé dans le sud-ouest, courant de manière à dépasser l'*Alert*, dont il suivait la direction.

A ce moment, Corty se mit au gouvernail, l'intention d'Harry Markel étant bien d'éviter l'approche de ce steamer. L'*Alert* arriva donc d'un quart, afin de n'être pas coupé de sa route.

Ce steamer, de nationalité française, — on le reconnut à la flamme que le vent déroulait à son grand mât, — était un navire de guerre appartenant à la catégorie des petits

croiseurs de l'État. Louis Clodion et Tony Renault eussent été heureux de le saluer au passage et de recevoir son salut. Mais, comme la plus courte distance qui sépara les deux bâtiments, grâce à la manœuvre d'Harry Markel, ne fut pas inférieure à un bon mille, il n'y eut pas lieu de hisser le pavillon.

En ce qui concerne ce croiseur, qui marchait à toute vitesse cap au nord-ouest, il semblait être à destination de l'une des Antilles. Il était possible, d'ailleurs, qu'il se rendit à l'un des ports méridionaux des États-Unis, Key West, par exemple, à l'extrémité de la Floride, et qui est un point de relâche pour les bâtiments de toute nationalité.

Du reste, le croiseur eut bientôt laissé l'*Alert* en arrière, et, avant le coucher du soleil, ses dernières fumées avaient disparu à l'horizon.

« Bon voyage, dit John Carpenter, et au plaisir de ne jamais se revoir!... Je n'aime pas à naviguer de conserve avec des navires de guerre...

— Pas plus qu'à me trouver au milieu d'une escouade de constables!... ajouta Corty. Ces gens-là ont l'air de vous demander d'où vous venez, où vous allez, et il ne convient pas toujours de le dire! »

L'île Saint-Barthélemy, — la seule que possède la Suède dans les Indes occidentales, — occupe l'extrémité du banc que forme l'île anglaise d'Anguilla et l'île franco-hollandaise de Saint-Martin. Ainsi qu'on l'a remarqué, il suffirait d'un soulèvement de quatre-vingts pieds environ pour que les trois îles n'en fissent qu'une seule dont la longueur totale serait de soixante-quinze kilomètres. Or, avec ces fonds sous-marins de nature plutonienne, il ne serait pas surprenant que ce soulèvement se produisit dans l'avenir.

Et, à ce propos même, Roger Hinsdale fit observer que cet exhaussement pourrait s'étendre à l'ensemble des Antilles, aussi bien les îles du Vent que les îles sous le Vent. Voit-on, à une époque, très reculée sans doute, ces îles réunies les unes aux autres, et formant une sorte de vaste continent à l'entrée du golfe du Mexique, et, qui sait! se rattachant aux terres américaines ?... En quelles conditions se trouverait-il, alors que l'Angleterre, la France, la Hollande, le Danemark prétendraient y maintenir leur pavillon national ?...

Très probablement, le principe de la doctrine de Monroë interviendrait pour mettre les puissances d'accord, en tranchant la ques-

tion au profit des États-Unis. Toute l'Amérique aux Américains, et rien qu'aux Américains ! Ils auraient bientôt ajouté une nouvelle étoile aux cinquante qui, à cette époque, constellaient le drapeau de l'Union !

Quant à l'île Saint-Barthélemy, ses dimensions très restreintes ne lui mériteraient que la qualification d'îlot, puisque sa longueur ne dépasse pas deux lieues et demie, avec une superficie de vingt et un kilomètres carrés.

Saint-Barthélemy est défendue par le fort Gustav. Gustavia, sa capitale, une ville de faible importance, peut en acquérir, puisqu'elle est située au point de vue du cabotage entre les petites Antilles de ces parages. C'est là que, dix-neuf ans auparavant, naquit Magnus Anders, dont la famille était fixée depuis une quinzaine d'années à Gotteborg, en Suède.

Cette île s'était successivement abritée sous des pavillons divers. Elle fut française de 1648 à 1784. A cette époque, la France la céda à la Suède en échange d'une concession d'entrepôt sur le Cattégat, précisément à Gotteborg, et de quelques autres avantages politiques. Mais, bien qu'elle fût devenue scandinave à la suite de ce traité, ayant été jadis peuplée par les Normands,

elle était demeurée française par ses aspirations, par ses goûts, par ses mœurs, et il est vraisemblable qu'elle le sera toujours.

Lorsque le soleil eut disparu derrière l'horizon, Saint-Barthélemy n'était pas encore en vue. Comme une vingtaine de milles au plus l'en séparaient, nul doute que l'*Alert* y prît son mouillage dès l'aube, bien que le vent eût calmi le soir, et qu'on ne dût faire que peu de route pendant la nuit.

Néanmoins, dès quatre heures du matin, le jeune Suédois quittait sa cabine, et, gravissant les enflèchures du grand mât, il se hissa jusqu'aux barres du grand perroquet.

Magnus Anders voulait être le premier à signaler son île, et il aperçut un peu avant six heures le principal massif calcaire, qui la domine au centre, d'une hauteur de trois cent deux mètres. Aussi cria-t-il d'une voix si retentissante : « Terre !... Terre ! » que ses camarades se précipitèrent sur le pont.

L'*Alert* se dirigea immédiatement vers la côte occidentale de Saint-Barthélemy, de manière à se présenter devant le port du Carénage, le principal, ou, pour mieux dire, le seul de l'île.

Bien que la brise fût modérée et qu'il fallût tenir le plus près, le trois-mâts gagnait

assez rapidement, et, à mesure qu'il avançait, trouvait des eaux plus calmes.

Un peu après sept heures, un groupe de quelques personnes fut distinctement aperçu sur le sommet du morne, à l'endroit où la colonie arborait les couleurs suédoises :

« C'est la cérémonie réglementaire de chaque matin, déclara Tony Renault, et le pavillon suédois va être appuyé d'un coup de canon...

— Ce qui m'étonne, observa Magnus Anders, c'est que cela ne soit pas déjà fait !... D'habitude, c'est au lever du soleil, et voilà déjà trois heures qu'il est sur l'horizon ! »

L'observation était juste, et, au total, on pouvait se demander si c'était bien de la cérémonie en question qu'il s'agissait.

Le port de Gustavia offre aux navires, tirant de deux à trois mètres, d'excellents mouillages, abrités par des bancs contre lesquels vient se briser la houle du large.

Ce qui attira tout d'abord l'attention des jeunes passagers, ce fut la présence du croiseur qu'ils avaient rencontré la veille. Il était à l'ancre au milieu du port, ses feux éteints, ses voiles serrées, comme un navire pour quelque temps en relâche. Cela fit plaisir à Louis Clodion et à Tony Renault qui se

promettaient de se rendre à bord, certains d'y être bien accueillis. Mais la vue de ce croiseur ne laissa pas d'être très désagréable à Harry Markel, comme à ses compagnons, et peut-être inquiétante.

L'*Alert* n'était plus qu'à un quart de mille du port, et, quand même il l'eût voulu, quelle raison Harry Markel aurait-il imaginée pour ne pas y entrer, puisque Saint-Barthélemy était une des étapes ou escales de l'itinéraire?... Donc, bon gré, mal gré, — en somme, moins alarmé que John Carpenter et les autres, — il évoluait pour suivre la passe, lorsqu'un coup de canon retentit.

En même temps, un pavillon montait au sommet du morne.

Quelle fut leur surprise, — surprise qui se changea en stupéfaction chez Magnus Anders, — lorsque ses camarades et lui reconnurent que ce n'étaient point les couleurs suédoises, c'était le pavillon français aux trois couleurs nationales!

Quant à Harry Markel et à l'équipage, s'ils montrèrent quelque étonnement, que leur importait que le pavillon fût de tel ou tel pays?...

Ils n'en connaissaient qu'un, le pavillon noir des pirates, celui sous lequel navigue-

rait l'*Alert*, lorsqu'ils écumeraient les parages du Pacifique :

« Le pavillon français !... s'était écrié Tony Renault.

— Le pavillon français ?... répétait Louis Clodion.

— Est-ce que le capitaine Paxton se serait trompé, fit observer Roger Hinsdale, et aurait fait fausse route sur la Guadeloupe ou la Martinique ? »

Harry Markel n'avait point commis une pareille erreur. C'était bien Saint-Barthélemy que l'*Alert* venait d'atteindre, et ce fut dans le port de Gustavia qu'il prit son mouillage, trois quarts d'heure après.

Magnus Anders ne laissait pas d'être assez chagriné. Jusqu'ici, à Saint-Thomas, à Sainte-Croix, à Saint-Martin, Danois et Français avaient vu flotter le drapeau de leur pays, et voici que le jour même où il allait mettre le pied sur la colonie suédoise, le pavillon suédois n'y flottait plus...

Tout s'expliqua. L'île Saint-Barthélemy venait d'être cédée à la France moyennant la somme de deux cent soixante-dix-sept mille cinq cents francs.

Cette cession avait été approuvée par les colons, presque tous d'origine normande,

et, sur trois cent cinquante-et-un votants, trois cent cinquante s'étaient prononcés pour l'annexion.

Le pauvre Magnus Anders n'était point en situation de réclamer, n'est-il pas vrai, et il existait de sérieuses raisons, sans doute, pour que la Suède abandonnât sa seule possession dans l'archipel des Indes occidentales. Aussi ne put-il que faire contre fortune bon cœur, et, se penchant à l'oreille de son camarade Louis Clodion :

« A tout prendre, dit-il, et puisqu'il a fallu passer sous un autre pavillon, mieux vaut que ce pavillon soit celui de la France ! »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

Chapitres.		Pages.
I.	— Le Concours	1
II.	— Les idées de Mrs Kethlen Seymour	21
III.	— Mr et Mrs Patterson	43
IV.	— La taverne du « Blue-Fox »	67
V.	— Coup d'audace	86
VI.	— Maîtres à bord	106
VII.	— Le trois-mâts « Alert »	124
VIII.	— A bord	143
IX.	— En vue de terre	166
X.	— La brise du nord-est	186
XI.	— En mer	208
XII.	— A travers l'Atlantique	231
XIII.	— L'aviso « Essex »	245
XIV.	— Saint-Thomas et Sainte-Croix	265
XV.	— Saint-Martin et Saint-Barthélemy	287

33430. — Paris. Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

CATALOGUE
DE LA

COLLECTION HETZEL

Librairie spéciale de la Famille, de la Jeunesse et de l'Enfance

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

à l'usage des Lycées, Collèges et Maisons d'Éducation, des Bibliothèques scolaires et populaires, etc., etc.

Livres d'Étrennes — Livres de Prix

Bibliothèque des Professions

Industrielles, Commerciales, Agricoles et Libérales

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation

Librairie Générale

Poésies — Romans — Voyages — Histoire — Sciences

J. HETZEL, 18, rue Jacob — Paris (VIe Arr.)

Ce Catalogue annule les précédents. — Envoi franco de toute demande accompagnée de son montant.

* Indique les ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.
* Indique les ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.
(1) Ouvrages couronnés par l'*Académie française*. — † Nouveautés de l'année.

MAGASIN ILLUSTRÉ
d'Éducation et de Récréation

Journal de toute la Famille

Fondé par **P.-J. STAHL** en 1864

et SEMAINE DES ENFANTS réunis

DIRIGÉS PAR

J. VERNE et J. HETZEL

Avec la collaboration de nos plus célèbres Écrivains, Savants et Artistes

Seul Recueil collectif à l'usage de la Jeunesse

Couronné par

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ABONNEMENT ANNUEL

Paris : 14 fr.; Départements : 16 fr.; Union postale : 17 fr.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet

Il paraît une livraison de 32 pages le 1er et le 15 de chaque mois

L'ANNÉE 1904 CONTIENT :

ŒUVRES PRINCIPALES

Jules VERNE : Un drame en Livonie.

André LAURIE : Vie de Collège en Suisse.

H. DE NOUSSANE : Le Joyeux Rajah de Ramador.

J. DE COULOMB : La Bague de Gaston Phœbus, etc.

Collection complète

ANNÉES 1895 à 1903 — TOMES I à XVIII

CHAQUE VOLUME GRAND IN-8°, BROCHÉ, 7 FR.

Les deux tomes de chaque année réunis en 1 volume :

Relié, demi-chagrin, tranches dorées, **20** francs.

Cartonné toile, fers spéciaux, tranches dorées, **18** francs.

PRINCIPALES ŒUVRES

contenues dans le

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation

Collection complète des années 1895 à 1903

TOMES I A XVIII

Jules VERNE : L'Île à Hélice, Face au Drapeau, Clovis Dardentor, Le Sphinx des Glaces, La superbe Orénoque, Le Testament d'un Excentrique, Seconde Patrie, Le Village aérien, Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin, Les Frères Kip,

COLLECTION HETZEL

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation

Bourses de Voyage. — A. LAURIE : Atlantis, L'Écolier d'Athènes, L'Oncle de Chicago, Gérard et Colette, Le Filon de Gérard, Le Tour du globe d'un Bachelier, Colette en Rhodésia, L'Escholier de Sorbonne, Le Géant de l'Azur. — GENNEVRAYE : Les Petits Robinsons de Roc-Fermé. — Aimé GIRON : La Famille de la Marjolaine, Le Vieux Ramasseur de pierres. — MALIN (Henri) : Un Collégien de Paris en 1870. — NEUHOMME : Les Normands en Amérique en l'an mille. — P. PERRAULT : Ma sœur Thérèse, L'Héritage de Jean, Pour l'Honneur, L'Aventure de Paulette, Fille unique. — Th. BENTZON : En temps de Guerre (La Rose blanche). — DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Double Conquête. — H. DE NOUSSANNE : Le Château des Merveilles. — E. BRETON : Cousine Alice. — MOUANS : Frisonne l'Ingourdie, La Maison blanche, La Canne du Grand-Oncle. — LOUDEMER : Pêche et Chasse sur les côtes de France. — M. DE BEAUCHÊNE : Les Nièces de M. Burke. — DE COULOMB : Boris et François. — A. DECKER : Jock et ses Amis. — Contes, Nouvelles et Articles divers par BENTZON, BRUNETIÈRE, *de l'Académie française*, DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, A. FERMÉ, GRIMARD, E. LEGOUVÉ, *de l'Académie française*, J. DE COULOMB, MOUANS, NICOLE, SEVIN, A. SISSON, VADIER, VICARINO, etc., etc. — Scènes enfantines diverses, par FROLICH, FROMENT, LALAURE, etc.

Il est donné toutes facilités désirables aux Bibliothèques scolaires, populaires, de quartiers, etc., et aux Établissements d'enseignement pour l'acquisition de la collection du Magasin d'Éducation et de Récréation.

Ancienne Série

ANNÉES 1864 à 1894 — 60 VOLUMES

Prix : Brochée, **420** fr. ; Cartonnée toile, **600** fr.

En dehors d'un petit nombre de collections complètes, il reste encore quelques volumes de certaines années de cette ancienne série.

Ancienne Série — Tomes I à LX, années 1864 à 1894

Jules VERNE : Les Voyages extraordinaires (35 ouvrages). — P.-J. STAHL : La Morale familière, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, Maroussia, Les Quatre filles du docteur Marsch, Jack et Jane, La Petite Rose, etc., etc. — André LAURIE : La Vie de collège dans tous les temps et tous les pays (6 ouvrages), L'Héritier de Robinson, De New-York à Brest, Le Secret du Mage, Le Rubis du grand Lama. — Jules SANDEAU : La Roche aux Mouettes. — STAHL et MULLER : Le Nouveau Robinson suisse. — Hector MALOT : Romain Kalbris. — VIOLLET-LE-DUC : Histoire d'une Maison. — Jean MACÉ : Les Serviteurs de l'Estomac, Les Soirées de Tante Rosy, etc. — E. LEGOUVÉ : Contes et Nouvelles divers. — V. DE LAPRADE : Le Livre d'un Père. — MULLER : La Jeunesse des Hommes célèbres. — Lucien BIART : Aventures d'un jeune Naturaliste, Les Voyages involontaires. — Alfred RAMBAUD : L'Anneau de César. — Maurice BLOCK : Causeries d'Économie pratique. — Dr CANDÈZE : Les Aventures d'un Grillon, La Gileppe, Périnette. — LACOMBE : La Musique au foyer. — S. BLANDY : Le Petit Roi, Les Pupilles de l'Oncle Philibert. — Ch. DICKENS : L'Embranchement de Mugby. — BENTZON : Geneviève Delmas. — GENNEVRAYE : Le Théâtre de famille, La petite Louisette, Marchand d'Allumettes. — J. LERMONT : Les jeunes Filles de Quinnebasset, L'Aînée, Kitty et Bo. — RIDER-HAGGARD : Les Mines de Salomon. — PERRAULT : Les Lunettes de grand'maman, Pas pressé, Les Exploits de Mario. — E. DIÉNY : La Patrie avant tout. — H. DE NOUSSANNE : Jasmin Robba. — Nombreuses séries de scènes enfantines dessinées par FROLICH, FROMENT, DETAILLE, CHAM, GEOFFROY, etc., etc., avec textes de P.-J. STAHL, UN PAPA, etc.

JULES VERNE

Œuvres complètes parues, 42 volumes :

Brochés.. 378 fr. — Cartonnés toile.. 501 fr. — Reliés.. 582 fr.

Voyages Extraordinaires

Couronnés par l'Académie française

TRÈS BELLE ÉDITION GRAND IN-8° ILLUSTRÉE

	Broché	Cartonné toile	Relié
Les Aventures du capitaine Hatteras, 261 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par RIOU. 1 vol.*✻	9 »	12 »	14 »
Voyage au Centre de la Terre, 56 dessins, dont 4 planches en chromotypographie par RIOU. 1 volume*✻	4 50	6 »	» »
Cinq Semaines en Ballon, 80 dessins, dont 4 pl. en chromotypo. par RIOU. 1 v*✻.	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Les Enfants du capitaine Grant 177 dessins par RIOU. 1 volume*✻	10 »	13 »	15 »
De la Terre à la Lune, 43 dessins, dont 4 planches en chromotypographie par DE MONTAUT. 1 volume*✻	4 50	6 »	» »
Autour de la Lune (suite de DE LA TERRE A LA LUNE), 45 dessins, dont 4 planches en chromotypographie par Emile BAYARD et DE NEUVILLE. 1 vol.*.	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Vingt mille lieues sous les Mers, 111 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par DE NEUVILLE. 1 vol.*✻.	9 »	12 »	14 »
Une Ville flottante, 44 dessins, dont 3 pl. en chromotypographie par FÉRAT. 1 volume*✻	4 50	6 »	» »
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais, 52 dessins, dont 3 planches en chromotypographie par FÉRAT. 1 vol.*✻	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Le Tour du Monde en 80 jours, 80 dessins, dont 3 pl. en chromotypogr. par DE NEUVILLE et L. BENETT. 1 volume*✻	4 50	6 »	» »
Le Docteur Ox, 58 dessins, dont 4 planches en chromotypographie par SCHULER, BAYARD, FROELICH, MARIE. 1 vol.✻	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Le Pays des Fourrures, 105 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par FÉRAT et DE BRAUREPAIRE. 1 vol.*✻	9 »	12 »	14 »
Le Chancellor, 58 dessins par RIOU et FÉRAT. 1 volume*✻	4 50	6 »	» »

✻ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

JULES VERNE (*suite*)	Broché	Cartonné toile	Relié
	—	—	—
Les Indes-Noires, 45 dessins par Férat. 1 volume*※	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume, avec 6 planches en couleurs	9 »	12 »	14 »
L'Île mystérieuse, 154 dessins par Férat. 1 volume*※	10 »	13 »	15 »
Michel Strogoff, 95 dessins, dont 7 pl. en chromotypogr. par Férat. 1 volume*※	9 »	12 »	14 »
Hector Servadac, 100 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par Philippoteaux. 1 volume*	9 »	12 »	14 »
Un Capitaine de 15 ans, 93 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par Myrbr. 1 volume*※	9 »	12 »	14 »
Les Cinq cents millions de la Bégum, 48 dessins par Benett. 1 volume*	4 50	6 »	» »
Les Tribulations d'un Chinois en Chine, 52 dessins par Benett. 1 vol.*※	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume, avec 7 planches en couleurs	9 »	12 »	14 »
La Maison à vapeur, 101 dessins, dont 6 pl. en chromotypo. par Benett. 1 vol*※	9 »	12 »	14 »
La Jangada (800 lieues sur l'Amazone). 95 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par Benett. 1 volume*	9 »	12 »	14 »
Le Rayon vert, 44 dessins par Benett. 1 volume*	4 50	6 »	» »
L'École des Robinsons, 51 dessins par Benett. 1 volume	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Kéraban le Têtu, 101 dessins, dont 6 pl. en chromotypogr. par Benett. 1 volume*	9 »	12 »	14 »
L'Étoile du Sud, 63 dessins par Benett. 1 volume*	4 50	6 »	» »
L'Archipel en feu, 51 dessins par Benett. 1 volume*	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Mathias Sandorf, 113 dessins par Benett. 1 volume*	10 »	13 »	15 »
Robur le Conquérant, 45 dessins par Benett. 1 volume	4 50	6 »	» »
Un Billet de Loterie, 42 dessins par Roux. 1 volume*	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »
Nord contre Sud, 86 dessins, dont 12 planches en couleurs par Benett. 1 vol.*※	9 »	12 »	14 »
Deux ans de Vacances, 90 dessins, dont 8 pl. en chromotypog. de Benett. 1 vol.*	9 »	12 »	14 »
Le Chemin de France, 42 dessins, dont 6 planches en couleurs par Roux. 1 vol.*	4 50	6 »	» »
Sans dessus dessous, 36 dessins, dont 7 planches en couleurs par Roux. 1 vol.*	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »	12 »	14 »

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

JULES VERNE (*suite*)	Broché	Cartonné toile	Relié
Famille sans Nom, 82 dessins, dont 12 pl. en coul. par TIRET-BOGNET. 1 vol.*	9 »	12 »	14 »
César Cascabel, 85 dessins, dont 12 pl. en chromotypogr. par G. ROUX. 1 vol. *※.	9 »	12 »	14 »
Mistress Branican, 83 dessins, dont 12 planches en chromotypographie par BENETT. 1 volume※.	9 »	12 »	14 »
Le Château des Carpathes, 40 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par L. BENETT. 1 volume※. .	4 50	6 »	» »
Claudius Bombarnac, 55 dessins, dont 6 planches en chromotypographie par L. BENETT. 1 volume*※.	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume.	9 »	12 »	14 »
P'tit Bonhomme, 85 dessins, dont 12 planches en chromotypographie par L. BENETT. 1 volume※.	9 »	12 »	14 »
Mirifiques Aventures de Maître Antifer, 77 dessins, dont 12 planches en chromotypographie par G. ROUX. 1 v.*	9 »	12 »	14 »
L'Ile à Hélice, 81 dessins, dont 12 pl. en chromotypogr. par G. ROUX. 1 vol. *※	9 »	12 »	14 »
Face au Drapeau, 42 dessins, dont 6 pl. en chromotypog. par BENETT. 1 vol. *※.	4 50	6 »	» »
Clovis Dardentor, 47 dessins, dont 6 pl. en chromotypog. par BENETT. 1 volume.	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume. . . .	9 »	12 »	14 »
Le Sphinx des Glaces, 68 dessins, dont 20 planches en chromotypographie par G. Roux et 1 carte. 1 volume* ※. . . .	9 »	12 »	14 »
Le Superbe Orénoque, 72 dessins, dont 20 pl. en chromotypog. par G. ROUX. 1 vol.*	9 »	12 »	14 »
Le Testament d'un Excentrique, 61 gravures dont 20 pl. en chromotypogr. par G. ROUX, 35 vues et 1 carte. 1 vol.*	9 »	12 »	14 »
Seconde Patrie, 63 gravures, dont 12 pl. en chromotyp. par G. ROUX, 2 cartes* ※.	9 »	12 »	14 »
Le Village aérien, 38 dessins, dont 6 pl. en chromotypogr. par G. ROUX. 1 vol.	4 50	6 »	» »
Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin, 32 dessins, dont 6 pl. en chromotypographie, par G. ROUX, 1 volume※.	4 50	6 »	» »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume. . . .	9 »	12 »	14 »
Les Frères Kip, illustrations par G. ROUX, et photographies avec 12 grandes chromotypographies. 1 volume*※.	9 »	12 »	14 »
†**Bourses de Voyage,** illustrations par L. BENETT, et photographies avec 12 grandes chromotypographies. 1 vol.* .	9 »	12 »	14 »
LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE			
441 dessins et cartes par PHILIPPOTEAUX, BENETT et MATTHIS			
Les premiers Explorateurs. 1 vol.*※.	7 »	10 »	11 »
Les grands Navigateurs du XVIIIe siècle. 1 volume*※.	7 »	10 »	11 »
Les Voyageurs du XIXe siècle, 1 vol.*※	7 »	10 »	11 »

† Nouveautés de l'année.

COLLECTION HETZEL

VOLUMES IN-8° ILLUSTRÉS

1° SÉRIE A. — Volumes format in-8° raisin

Brochés, 7 fr.; Cartonnés toile, tranches dorées, 9 fr. 40
Reliés 1/2 chagrin, tranches dorées, 11 fr.

BARBIER (Mme M.), Les Contes blancs, illustré par GEOFFROY, G. ROUX et DESTEZ, et accompagné de 10 mélodies inédites par C. GOUNOD, E. GUIRAUD, H. MARÉCHAL, J. MASSENET, G. NADAUD, E. REYER, RUBINSTEIN, SAINT-SAENS, H. SALOMON, A. THOMAS.

— **Bempt** (Nouveaux Contes blancs), illustré par DESTEZ et TIRET-BOGNET et accompagné de 3 mélodies inédites par E. BOULANGER, TH. DUBOIS, V. JONCIÈRES.

BOISSONNAS (Mme S.), *※Une Famille pendant la guerre 1870-71, illustré par P. PHILIPPOTEAUX.

DESROYERS (LOUIS), *Aventures de Jean-Paul Choppart, illustré par GIACOMELLI et CHAM.

DUBOIS (FÉLIX), *※La Vie au Continent noir, illustré par RIOU, d'après A. MARIE et G. WARENHORST.

HUGO (VICTOR) *※Le Livre des Mères (*les Enfants*), poésies de Victor Hugo ayant trait à l'enfance, illustré de nombreuses gravures et vignettes par FROMENT.

LAPRADE (VICTOR DE), de l'Académie française :

※Le Livre d'un Père, illustré par FROMENT.

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires

COLLECTION HETZEL.

LAURIE (ANDRÉ), *La Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays* (Voir aussi page 9) :

*※ **Mémoires d'un Collégien**, illustré par GEOFFROY.
*※ **Une Année de collège à Paris**, illustré par GEOFFROY.
*※ **Le Bachelier de Séville**, illustré par ATALAYA.
*※ **Axel Ebersen** (*Le Gradué d'Upsala*), illustré par **G. ROUX.**
*※ **L'Ecolier d'Athènes**, illustrations en couleurs par **G. ROUX.**

LAURIE (ANDRÉ), *Les Romans d'Aventures* (Voir aussi page 9) :

Atlantis, illustrations en couleurs, par **G. ROUX.**
*De New-York à Brest en 7 heures, illustré par RIOU.
Le Secret du Mage, illustré par BENETT.
*Le Rubis du Grand Lama, illustré par RIOU.

LEGOUVÉ (ERNEST), de l'Académie française :

※ **Une Élève de seize ans**, illustré par A. MARIE, ROUX, JANKOWSKI, etc.
*Épis et Bluets, *Souvenirs biographiques, études littéraires et dramatiques, scènes de famille*, illustré par P. DESTEZ, DESVALLIÈRES, GEOFFROY, MONTÉGUT, etc., etc.

PERRAULT (PIERRE), *Ma sœur Thérèse, illustrations en couleurs par J. GEOFFROY et L. GESLL.

RATISBONNE (L.), ※ **La Comédie enfantine**, illustré par FROMENT et DE GOBERT.

SANDEAU (JULES), de l'Académie française :

La Petite Fée du Village (édition spéciale de CATHERINE), illustré par **G. ROUX.**

ULBACH (L.), **Le Parrain de Cendrillon**, illustré par **É. BAYARD.**

J. VERNE ET A. LAURIE, *L'Épave du Cynthia, illustré par ROUX.

VIOLLET-LE-DUC (texte et dessins), *※ **Histoire d'une Forteresse.**

2e SÉRIE B. — Volumes format grand in-8°

Brochés, 7 fr.; Cartonnés toile, tranches dorées, **10** *francs.*
Reliés demi-chagrin, tranches dorées, **11** *francs.*

DAUDET (ALPHONSE) :

※ **Histoire d'un Enfant**, *le Petit Chose*, illustré par P. PHILIPPOTEAUX.
Contes choisis, illustré par Emile BAYARD et A. MARIE.

DIVERS, **Contes de tous les pays**, illustrations par BENETT, FRŒLICH, GEOFFROY, LIX, ROUX, FÉLIX RÉGAMEY, etc.

DUPIN DE ST-ANDRÉ, *Double Conquête, illustré par P. DESTEZ.

ERCKMANN-CHATRIAN, ※ *Histoire d'un Paysan, illustrations de Théophile SCHULER.

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

COLLECTION HETZEL.

LAURIE (ANDRÉ), *La Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays* (Voir aussi page 8).
*※**La Vie de collège en Angleterre**, illustré par PHILIPPOTHAUX.

LAURIE (ANDRÉ), *※**Autour d'un Lycée japonais**, illustré par F. RÉGAMEY.
*※**Mémoires d'un Collégien russe**, illustré par G. ROUX.
*※**L'Oncle de Chicago**, illustré par BENETT.
*※**Tito le Florentin**, illustré par G. ROUX.
Le Tour du globe d'un Bachelier (*A travers les Universités de l'Orient*), illustré par L. BENETT.
*※**Histoire d'un Écolier hanovrien**, illustré par MAILLARD.
*※**L'Escholier de Sorbonne**, illustré par BENETT.

LAURIE (ANDRÉ), *Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe* :
*※**Gérard et Colette**, illustré par BENETT.
*※**Le Filon de Gérard**, illustré par BENETT.
Colette en Rhodesia, illustré par BENETT, accompagné d'un panorama du Transvaal.

LAURIE (ANDRÉ), *Les Romans d'Aventures* (Voir aussi page 8) :
†**Le Géant de l'Azur**, illustré par G. ROUX.
*※**L'Héritier de Robinson**, illustré par BENETT.

LEGOUVÉ (ERNEST), de l'Académie française :
La Lecture en famille, illustré par BENETT, GROPPROY.
*※**Nos Filles et nos Fils**, *Scènes et études de famille*, illustré par PHILIPPOTHAUX.

MALIN (HENRI), *Les premiers combats de la vie* :
*※**Un Collégien de Paris en 1870**, illustré par BENETT.

NOUSSANNE (H. DE), *※**Le Château des Merveilles**, illustré par DESTEZ.

PERRAULT (PIERRE), *※**L'Héritage de Jean**, illustré par G. ROUX.
Pour l'Honneur, illustré par Paul DESTEZ.
†*※**Fille unique**, illustré par G. ROUX.

SAINTINE, ※**Picciola**, illustrations d'après L. FLAMENG.

SARDEAU (JULES), de l'Académie française :
*※**La Roche aux Mouettes**, ill. par BAYARD et FÉRAT.
(1)※**Madeleine** (*édition spéciale*), illustré par BAYARD.
※**Mademoiselle de la Seiglière**, illustré par BAYARD.

STAHL (P.-J.), (1)*※**Les Patins d'argent**, d'après Mme MARY MAPES DODGE, illustré par Th. SCHULER.
(1)*※**Maroussia**, d'après une légende de MARKOWOVZOK, illustré par Th. SCHULER.

STAHL ET MULLER, *※**Le Nouveau Robinson suisse**, nouvelle édition illustrée de 150 dessins par YAN' DARGENT.

VIOLLET-LE-DUC (texte et dessins) :
*※**Histoire de l'Habitation humaine**, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours.

(1) Ouvrages couronnés par l'Académie française.

COLLECTION HETZEL

VOLUMES GRAND IN-8° ILLUSTRÉS

(Formats Jésus et Colombier)

CHAQUE OUVRAGE FORME UN VOLUME

Brochés, **10** *fr.* — *Cartonnés toile, tranches dorées*, **13** *fr.*
Reliés 1/2 chagrin, tranches dorées, **15** *fr.*

BIART (LUCIEN).... **Don Quichotte**, édition spéciale à la jeunesse, illustré de 316 dessins par TONY JOHANNOT.

CLÉMENT (CH.)....*Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, illustré de 167 dessins d'après les grands maîtres.

ERCKMANN-CHATRIAN...*Romans nationaux. — *Contes et Romans populaires. — *Romans alsaciens. — *Nouveaux Romans nationaux.
(*Voir détail page 21*).

LAURIE (ANDRÉ)... ***Les Exilés de la Terre*** (*Selene Company Ltd*), illustré de 79 dessins par G. ROUX.

MALOT (HECTOR)...(1)*Sans Famille, 102 dessins par E. BAYARD.

MAYNE-REID, *Œuvres choisies pour la Jeunesse.*

***Aventures de Terre et de Mer**, 200 illustrations.

Le Chef au Bracelet d'or	Les deux Filles du Squatter
La Sœur perdue	Le Désert d'eau
Les Émigrants du Transvaal	Le petit Loup de mer
Les Planteurs de la Jamaïque	La Montagne perdue

***Aventures de Chasses et de Voyages**, 200 illustrations.

Les Chasseurs de Chevelures	William le Mousse
La Terre de Feu	Les jeunes Esclaves
Les Robinsons de Terre ferme	Les jeunes Voyageurs
Les Exploits des Jeunes Boërs	Les Naufragés de Bornéo

Chacun de ces seize romans, se vend séparément, illustré de 25 gravures, au prix de **1** *fr.* **25** *broché.*

Cartonné toile, tranches dorées, **12** *fr.* — *Relié*, **14** *fr.*

BIART (LUCIEN)... ***Les Voyages involontaires** (*Monsieur Pinson.* — *Le Secret de José.* — *La Frontière indienne.* — *Lucia Avila*), 104 illustrations par MEYER.

Broché, **9** *fr.* — *Cartonné toile, tranches dorées*, **12** *fr.*
Relié, **14** *fr.*

RAMBAUD (ALFR.)(1)*L'Anneau de César (*Souvenirs d'un soldat de Vercingétorix*), illustré par G. ROUX de 80 dessins, dont 8 planches en couleurs. Ouvrage couronné par l'*Académie française*. Nouvelle édition augmentée d'une *Étude sur la Gaule ancienne*, par P. FONCIN. (9 cartes.)

---

(1) Ouvrages couronnés par l'*Académie française*.

Gravure extraite de l'*Anneau de César*.

Les Contes de Perrault

PRÉFACÉ DE P.-J. STAHL

40 grandes compositions hors texte

de Gustave DORÉ

1 vol. in-4°, cart. riche, 25 fr. — Reliure d'amateur, 30 fr.

(1) Ouvrages couronnés par l'*Académie française*.

Petite Bibliothèque Blanche

VOLUMES ILLUSTRÉS GRAND IN-16

Broché, 1 *fr.* 60. *Cartonnés toile rouge, tr. dorées,* 2 *fr.* 25

ALDRICH (TH.-B.). *※Un Écolier américain. — ANCEAUX (J.). Blanchette et Capitaine. — AUSTIN (S.). Boulotte. — BEAULIEU (DE). Mémoires d'un Passereau. — BENTZON (TH.). *Yette. — BERTIN (M.). Les deux côtés du mur. *Voyage au pays des défauts. — CHATEAU-VERDUN (DE). *M. Roro. — CHERVILLE (DE.) *※Histoire d'un trop bon Chien. — DECKER (A.) *Jock et ses amis. — DIENY. *La Patrie avant tout. — DUMAS (AL.). La Bouillie de la Comtesse Berthe. — DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. Petit Jean. — FEUILLET (O.). *La Vie de Polichinelle. — GÉNIN (H.). *Un petit Héros. — LA SÉDOLLIÈRE (DE). *La Mère Michel et son Chat. — LEMONNIER (C.). *Huit Bêtes et une Poupée. Les Joujoux parlants. — LERMONT (J.). Les Bonnes Idées de Mlle Rose. Mes Frères et Moi. — LE ROY (O.). *La Pupille de Polichinelle. * La Bande Arlequin. — MAYNE-REID. *Les Exploits des Jeunes Boërs. *※Les Chasseurs de Girafes. *※ La Sœur perdue. — MOUANS. Frisonne l'Engourdie. La Maison blanche. — MULLER (EUG.). Récits enfantins. — MUSSET (P. DE). M. le Vent et Mme la Pluie. — NODIER (CHARLES). Trésor des fèves et fleur des pois. — PERRAULT. * Les Lunettes de grand'maman. Les Exploits de Mario. L'Aventure de Paulette. — SAND (G.). Histoire du véritable Gribouille. — STAHL (P.-J.). *Les Aventures de Tom Pouce. * Contes de Tante Judith. *Le Chemin glissant. Histoire de la Famille Chester. — VERNE (J.). *※Un Hivernage dans les glaces.

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes gr. in-16 à 1 *fr.* 50. *Cart. toile tr. dorées,* 2 *fr.*

BLOCK (Maurice) . . . *※Petit Manuel d'Économie pratique (*ouvrage couronné par l'Académie française*).

*※Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.

La France, 1 vol. — Le Département, 1 vol.

(Ouvrages adoptés par les conférences cantonales d'instituteurs et les commissions départementales, et compris dans la circulaire ministérielle du 17 novembre 1883.)

Paris, Organisation municipale, 1 vol. — Paris, Institution administrative, 1 vol. — Le Budget, 1 vol. — L'Impôt, 1 vol.

ERCKMANN-CHATRIAN. ※Avant 89 (illustré).

MACÉ (Jean). . . . . * La France avant les Francs (illustré).

PERRIS. . . . . ※Petite Grammaire de la prononciation.

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

Albums Stahl

Albums in-4° en couleurs : *Prix : cartonnés bradel, 1 fr.*

BECKER. Une drôle d'École.
CASELLA. Le Déjeuner sur l'herbe.
COURBE. Du matin au soir.
FRŒLICH. *Chansons et Rondes de l'Enfance* (chaque Chanson forme un Album). — Au Clair de la Lune. — La Boulangère a des écus. — Il était une Bergère. — Giroflé-Giroflа. — Malbrough s'en va-t-en guerre. — La Mère Michel. — M. de La Palisse. — Nous n'irons plus au bois. — La Tour, prends garde. — Compère Guilleri. — Le Pont d'Avignon.

Alexandre le Grand. — Les Frères de Mlle Lili. — Le Pommier de Robert. — Le Rêve de maître Ambroise.

FROMENT. Le Plat mystérieux.
GEOFFROY. Don Quichotte. — Gulliver. — L'Ane gris.
GRISET. Chez les fourmis.
KURNER. Une Maison inhabitable.
LUCHT (DE). La Pêche au Tigre. — Les trois Mentures de John Cabriole. — L'Homme à la Flûte. — Robinson Crusoé.
MÉRY. La Guerre autour d'un Cerisier.
VINANT. La Revanche de Cassandre. — Un Colin-Maillard accidenté.
TROJELLI. Alphabet musical de Mlle Lili.

Albums in-8° en noir : *cartonnés bradel, 2 fr. ; reliés toile, à biseaux, 4 fr.*

Bibliothèque de Mlle Lili et de son cousin Lucien

FATH (G.). Pierrot à l'École et chez son ami Paillasse.
FRŒLICH. Alphabet de Mlle Lili. — Journée de Mlle Lili. — Mlle Lili au Jardin des Plantes. — Mlle Lili, maîtresse de maison. — Mlle Frisson et le bouillant Achille. — Mlle Lili et ses amis. — † Voyage de Mlle Lili autour du monde.

FROMENT. Exploits de Fanchette et de Marcel.
GEOFFROY. Proverbes en action.
LA FONTAINE. Vingt fables pour les enfants.
LALAUZE. Suzanne et Suzette.
LAMBERT. Chiens et Chats.

Premières Lectures de l'Enfance

R. WYSS, illustrations de Yan' Dargent. **Le Robinson suisse raconté.**
† C. LEMONNIER, illustrations de Geoffroy et Becker, **Bébés et Joujoux.**

† Nouveautés de l'année.

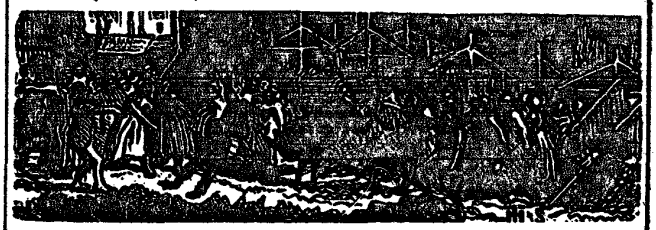
COLLECTION HETZEL

VOLUMES IN-8° CAVALIER ILLUSTRÉS

CHAQUE OUVRAGE FORME UN VOLUME

Brochés, 4 *fr.* 50. — *Cartonnés toile, tranches dorées*, 6 *fr.*

BENTZON (TH.) ....*※**Geneviève Delmas.** — ※**Pierre Casse-Cou.**
BERR DE TURIQUE. **La petite Chanteuse.**
BRÉTON (E.)..... **Cousine Alice.**
BUSHACH (W.)..... (1)**Le Petit Gosse.**
CAUVAIN (H.)..... **Le grand Vainou.**
DE COULOMB..... **Boris et François.**
CRETIN-LEMAIRE... **Les Expériences de la petite Madeleine.**
DUMAS (ALEXANDRE) **Histoire d'un Casse-noisette.**



GENNEVRAYE.....(1)※**Marchand d'Allumettes.** — **Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.**
GIRON..... **Le Vieux Ramasseur de pierres,** *suivi de* : **La Famille de la Marjolaine.**
LERMONT (J.)..... *† **Disparus.**
MALOT (HECTOR)...*※**Romain Kalbris.**
MOUANS (A.)..... **La Canne du Grand-Oncle.**
PERRAULT (P.)..... **Pas-Pressé.**
RECLUS (ELISÉE)...*※**Histoire d'une Montagne.**
STAHL (P.-J.).....*※**Les quatre Filles du docteur Marsch.**
— ....(1)※**Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles,** dessins de SCHULER.
STAHL ET LERMONT. ***La Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins,** d'après ALCOTT.
STEVENSON (R.-L.)..*※**L'Ile au Trésor,** adaptation par A. LAURIE.
VALDÈS (ANDRÉ).... **Le Roi des Pampas.**
VIOLLET-LE-DUC....*※**Histoire d'une Maison.** — *※**Histoire d'un Dessinateur.** (*Comment on apprend à dessiner.*)

† Nouveautés de l'année.

BIBLIOTHÈQUE
d'Éducation et de Récréation

VOLUMES IN-18 ILLUSTRÉS

Brochés, 3 fr.

Cartonnés toile, tranches dorées, 4 fr.

Aston (G.)	*	L'Ami Kips	1 v.
Bentzon	※	Pierre Casse-Cou	1 v.
—	*	Yette	1 v.
—	*	A la Rose Blanche	1 v.
Bertrand (Alex.)	*※	Les Fondateurs de l'Astronomie	1 v.
Biart (Lucien)	※	Aventures d'un jeune Naturaliste	1 v.
—	*※	Entre Frères et Sœurs	1 v.
—	*※	Aventures de deux enfants dans un parc	1 v.
Blandy (S.)	※	L'Oncle Philibert	1 v.
Boissonnas (Mme B.)	*※	Une Famille pendant la guerre 1870-71 (*couronné par l'Académie française*)	1 v.
Bréhat (de)	*※	Aventures d'un petit Parisien	1 v.
—	※	Aventures de Charlot	1 v.
Clément (Ch.)	*※	Michel-Ange, Itaphaël, Léonard de Vinci	1 v.
Desnoyers (Louis)	*	Mésaventures de Jean-Paul Choppart	1 v.
Dubois (Félix)	※	La Vie au Continent noir	1 v.
Dupin de Saint-André	*	Ce qu'on dit à la maison	1 v.
Erckmann-Chatrian	*※	Les deux frères	1 v.
—	*※	Le fou Yégof ou l'Invasion	1 v.
—	*※	Madame Thérèse	1 v.
—	*※	Les Etats généraux (1789)	1 v.
—	*※	La Patrie en danger (1792)	1 v.
—	*※	L'An I de la République (1793)	1 v.
—	*※	Le Citoyen Bonaparte (1794-1815)	1 v.
Font-Reaulx (de)	※	Les Canaux	1 v.
Gennevraye	*※	La Petite Louisette	1 v.
—	※	Marchand d'Allumettes (*couronné par l'Académie française*)	1 v.
—		Un Château où l'on s'amuse	1 v.
Grimard	*	Histoire d'une Goutte de sève	1 v.
—	*	Le Jardin d'Acclimatation	1 v.
Hugo (Victor)	*※	Les Enfants (Le Livre des Mères)	1 v.
Laprade (V. de)	※	Le Livre d'un Père	1 v.
Laurie (André)		*Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe :*	
		*Gérard et Colette	1 v.
		Le Filon de Gérard	1 v.

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

LAURIE (André). *La Vie de Collège dans tous les Temps et tous les Pays :*

*※La Vie de collège en Angleterre . . . . . 1 v.
*※Mémoires d'un Collégien. . 1 v.
*※Une année de collège à Paris . . . . . 1 v.
*※Un Écolier hanovrien. . . . 1 v.
*※Tito le Florentin. . . . . 1 v.
*※Autour d'un Lycée japonais. 1 v.
*※Le Bachelier de Séville. . . 1 v.
*※Mémoires d'un Collégien russe. . . . . 1 v.
*※Axel Ebersen (Le gradué d'Upsala) . . . . . 1 v.
*※L'Écolier d'Athènes. . . . . 1 v.
*※L'Oncle de Chicago. . . 1 v.
*※Le tour du Globe d'un Bachelier. . . . . 1 v.
† L'Escholier de Sorbonne. . . . . 1 v.

LAURIE (André). *Les Romans d'Aventures :*

*※L'Héritier de Robinson. . . 1 v.
*※Le Capitaine Trafalgar. . . 1 v.
* De New-York à Brest en 7 heures. . . . . 1 v.
Le Secret du Mage. . . . . 1 v.
Atlantis . . . . . 1 v.
* Le Rubis du Grand Lama. 1 v.
Selene Company limited :
* Les Naufragés de l'espace.. 1 v.
* Le Nain de Rhadamèh. . . 1 v.

LEGOUVÉ (Ernest). . . . de l'Académie française.
— *※Les Pères et les Enfants au XIXe siècle :* *Enfance et Adolescence.* 1 v. *La Jeunesse.* 1 v.
*※Une Élève de seize ans. . . . . 1 v.

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

LEGOUVÉ (Ernest). . .	*※Nos Filles et nos Fils.	1 v.
—	*※L'Art de la lecture.	1 v.
—	*※La Lecture en action.	1 v.
—	* Épis et Bluets.	1 v.
MACÉ (Jean).	*※Histoire de deux petits marchands de pommes (*Arithmétique du Grand-Papa*).	1 v.
—	*※Contes du Petit Château.	1 v.
—	*※Histoire d'une Bouchée de Pain.	1 v.
—	*※Les Serviteurs de l'estomac.	1 v.
—	*※Les Soirées de ma tante Rosy.	1 v.

MAYNE-REID. *Œuvres choisies pour la Jeunesse :*

*※William le Mousse	1 v.	*※Les Planteurs de la Jamaïque.	1 v.
* Les Jeunes Esclaves.	1 v.	*※Les deux Filles du Squatter.	1 v.
* Les Naufragés de Bornéo.	1 v.	* Les Chasseurs de Chevelures.	1 v.

NEUKOMM (Edmond) . .	* Les Dompteurs de la Mer.	1 v.
NOUSSANNE (H. de). . .	*※Jasmin Robba.	1 v.
PERRAULT (P.).	* Ma Sœur Thérèse.	1 v.
RAMBAUD (Alfred). . . .	*※Mémoires d'un soldat de Vercingétorix (*l'Anneau de César*) (*ouvrage couronné par l'Académie française*)	2 v.
	Tome I. Les Parises de Lutèce.	
	— II. Les Aigles.	
RATISBONNE (Louis) . .	*※La Comédie enfantine (*ouvrage couronné par l'Académie française*).	1 v.
RECLUS (Élisée).	*※Histoire d'un Ruisseau	1 v.
—	*※Histoire d'une Montagne	1 v.
SANDEAU (Jules).	*※La Roche aux Mouettes	1 v.
de l'Académie française.		
SIEBECKER (Édouard). .	*※Histoire de l'Alsace	1 v.
STAHL (P.-J.).	*※Contes et Récits de Morale familière	1 v.
	(*Ouvrage couronné par l'Académie française*, adopté par les conférences cantonales d'instituteurs, les commissions départementales, et une circulaire ministérielle.	
—	*※Les Patins d'argent (*ouvrage couronné par l'Académie française*).	1 v.
—	※Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles (*ouvrage couronné par l'Académie.*). . . .	1 v.
—	*※Marcoussia (*ouvrage couronné par l'Académie française*).	1 v.
—	*※Les quatre Filles du Dr Marsch.	1 v.
—	*※Mon premier Voyage en Mer, *adaptation*. .	1 v.
STAHL et LEMONNIER . .	*※Jack et Jane	1 v.
STAHL et MULLER. . . .	*※Le Nouveau Robinson suisse.	1 v.
STEVENSON.	*※L'Ile au Trésor.	1 v.
VALLERY-RADOT (R.). .	*※Journal d'un Volontaire d'un an (*ouvrage couronné par l'Académie française*). . . .	1 v.
J. VERNE et A. LAURIE.	* L'Épave du Cynthia.	1 v.

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

JULES VERNE

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

(couronnés par l'Académie française)

Aventures du capitaine Hatteras :
*※Les Anglais au pôle Nord. 1 v.
*※Le Désert de Glace. . . . . 1 v.

*※Voyage au centre de la Terre (*couronné*). . . . . 1 v.
*※Cinq semaines en ballon (*couronné*). . . . . 1 v.

Les Enfants du capitaine Grant :
*※L'Amérique du Sud. . . . . 1 v.
*※L'Australie . . . . . 1 v.
*※L'Océan Pacifique. . . . . 1 v.

*※De la Terre à la Lune (*couronné*). . . . . 1 v.
* Autour de la Lune (*couronné*) . . . . . 1 v.
*※Vingt mille lieues sous les Mers (*couronné*) . . . . . 2 v.
*※Une Ville flottante. . . . . 1 v.
*※Aventures de trois Russes et de trois Anglais. . . . . 1 v.
*※Le Tour du Monde en 80 jours . . . . . 1 v.
*※Le Pays des Fourrures. . . 2 v.

L'Île Mystérieuse :
*※Les Naufragés de l'air. . . 1 v.
*※L'Abandonné. . . . . 1 v.
*※Le Secret de l'île. . . . . 1 v.

※Le docteur Ox. . . . . 1 v.
*※Le Chancellor . . . . . 1 v.
*※Michel Strogoff. . . . . 2 v.
*※Les Indes-Noires. . . . . 1 v.
* Hector Servadac. . . . . 2 v.
*※Un Capitaine de quinze ans. 2 v.
* Les cinq cents Millions de la Bégum. . . . . 1 v.

*※Les Tribulations d'un Chinois en Chine . . . . . 1 v.
*※La Maison à vapeur. . . . 2 v
* La Jangada. . . . . 2 v.
* Le Rayon-Vert. . . . . 1 v.
L'École des Robinsons. . . 1 v.
* Kéraban le Têtu . . . . . 2 v.
* L'Étoile du Sud. . . . . 1 v.
* L'Archipel en feu . . . . . 1 v.
* Mathias Sandorf. . . . . 3 v.
Robur le Conquérant. . . . 1 v.
* Un Billet de Loterie . . . . 1 v.
*※Nord contre Sud . . . . . 2 v.
* Le Chemin de France . . . 1 v.
* Deux Ans de Vacances. . . 2 v.
* Famille sans Nom. . . . . 2 v.
* Sans dessus dessous . . . . 1 v.
*※César Cascabel . . . . . 2 v.
※Mistress Branican. . . . . 2 v.
※Le Château des Carpathes. 1 v.
*※Claudius Bombarnac. . . . 1 v.
※P'tit Bonhomme . . . . . 2 v.
* Mirifiques aventures de Maître Antifer. . . . . 2 v.
*※L'Île à hélice. . . . . 2 v.
*※Face au Drapeau. . . . . 1 v.
Clovis Dardentor. . . . . 1 v.
*※Le Sphinx des Glaces . . . 2 v.
* Le Superbe Orénoque. . . 2 v.
* Le Testament d'un Excentrique. . . . . 2 v.
*※Seconde Patrie. . . . . 2 v.
Le Village aérien. . . . . 1 v.
※Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin . . . . . 1 v.
*※Les Frères Kip (Tome Ier). 1 v.
*※ — (Tome II). 1 v.
†* Bourses de Voyage (Tome Ier) 1 v.
†* Bourses de Voyage (Tome II) 1 v.

En préparation : Un Drame en Livonie. . . 1 v.

VERNE (Jules). *Histoire des Grands Voyages et des Grands Voyageurs :*

La découverte de la Terre :
*※Les premiers Explorateurs . . . . . 2 v.
*※Les Navigateurs du XVIIIe siècle. . . . . 2 v
*※Les Voyageurs du XIXe siècle. . . . . 2 v

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT ET FORME UNE SÉRIE COMPLÈTE DE VOYAGES

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

Gravure extraite de *Bourses de Voyage*, par Jules VERNE.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

VICTOR HUGO

ŒUVRES COMPLÈTES IN-18

ÉDITION DÉFINITIVE ne varietur

SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

82 volumes in-18

Prix de chaque volume : **2** fr. broché. — **3** fr. **50** relié, dos maroquin chagriné, plats papier.

POÉSIE : 20 volumes

Odes et Ballades. 1 vol. — *Les Orientales.* 1 vol. — *Les Feuilles d'automne.* 1 vol. — *Les Chants du crépuscule.* 1 vol. — *Les Voix intérieures.* 1 vol. — *Les Rayons et les Ombres.* 1 vol. — *Les Châtiments.* 1 vol. — *Les Contemplations.* 2 vol. — *La Légende des siècles.* 4 vol. — *Les Chansons des Rues et des Bois.* 1 vol. — *L'Année terrible.* 1 vol. — *L'Art d'être grand-père.* 1 vol. — *Le Pape. La Pitié suprême.* 1 vol. — *Religions et Religion. L'Âne.* 1 vol. — *Les Quatre Vents de l'Esprit.* 2 vol.

Dieu. 1 vol. — *La Fin de Satan.* 1 vol. — *Toute la Lyre.* 3 vol. — *Les Années funestes.* 1 vol.

DRAME : 12 volumes

Cromwell. 1 vol. — *Hernani.* 1 vol. — *Marion de Lorme.* 1 vol. — *Le Roi s'amuse.* 1 vol. — *Lucrèce Borgia.* 1 vol. — *Marie Tudor, Esmeralda.* 1 vol. — *Angelo.* 1 vol. — *Ruy Blas.* 1 vol. — *Les Burgraves.* 1 vol.

Torquemada. 1 vol. — *Amy Robsart, Les Jumeaux.* 1 vol. — *Le Théâtre en liberté.* 1 vol.

ROMAN : 20 volumes

Han d'Islande. 1 vol. — *Bug-Jargal.* 1 vol. — *Le Dernier jour d'un condamné, Claude Gueux.* 1 vol. — *Notre-Dame de Paris.* 2 vol. — *Les Misérables.* 3 vol. — *Les Travailleurs de la Mer.* 2 vol. — *L'Homme qui rit.* 3 vol. — *Quatrevingt-treize.* 2 vol.

PHILOSOPHIE : 2 volumes

Littérature et Philosophie. 1 vol. — *William Shakespeare.* 1 vol.

HISTOIRE : 5 volumes

Napoléon le Petit. 1 vol. — *Histoire d'un crime.* 2 vol. — *Paris.* 1 vol.

Choses vues. 1 vol.

VOYAGE : 5 volumes

Le Rhin. 3 vol.

En Voyage : France et Belgique. 1 vol. — *Les Alpes, les Pyrénées.* 1 vol.

ACTES ET PAROLES : 8 volumes

Avant l'Exil. 2 vol. — *Pendant l'Exil.* 2 vol. — *Depuis l'Exil.* 4 vol.

Victor Hugo raconté. 3 volumes. *Lettres à la fiancée* . . 1 volume.

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

Extraits — Édition des écoles. 1 vol. . . . . **2** francs.
Cartonné toile **3** francs.

Les Enfants, le Livre des mères, illustré par Froment, 1 vol. . . . . **3** francs.
Cartonné toile **4** francs.

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

Éditions populaires grand in-8°, illustrées

ERCKMANN-CHATRIAN

OEUVRES COMPLÈTES
40 fr.
BROCHÉES

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

ROMANS NATIONAUX

*※Le Conscrit de 1813..	1 40	* Histoire d'un Homme du peuple.....	1 70
*※Madame Thérèse....	1 40	* La Guerre.....	1 40
*※L'Invasion.....	1 60	*※Le Blocus.....	1 60
* Waterloo.....	1 80		

Réunis en un beau volume grand in-8° illustré de 182 dessins
par Th. Schuler, Riou et Fuchs.

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

* Maître Daniel Rock.	1 20	Joueur de clarinette..	1 60
L'illustre Dr Mathéus.	1 40	La Maison forestière,	1 20
Hugues le Loup.....	1 40	※L'Ami Fritz.....	1 60
Les Contes des bords du Rhin.....	1 30	Le Juif polonais.....	1 80

Réunis en un beau volume grand in-8° illustré de 171 dessins
par Bayard, Benett, Gluck et Th. Schuler.

CONTES ET ROMANS ALSACIENS

*※Histoire du Plébiscite.	2 »	Une Campagne en Kabylie.....	1 40
*※Les deux Frères....	1 60	*※Maître Gaspard Fix..	2 »
*※Histoire d'un Sous-Maître.....	1 80	Souvenirs d'un ancien Chef de chantier...	1 10
*※Le Brigadier Frédéric.	1 20		

Réunis en un beau volume grand-in-8° illustré de 130 dessins
par Schuler.

NOUVEAUX ROMANS NATIONAUX

*※Les États généraux	1 75	*toire de la Révolution française racontée par un Paysan.*	
*※La Patrie en danger	1 75	Contes Vosgiens.....	1 »
*※L'An I de la République	1 75	Le Grand-Père Lebigre	1 »
*※Le citoyen Bonaparte	1 75	*Les Vieux de la Vieille.	1 »
Ces quatre fascicules forment l'*His-		*Le Banni.....	1 »

Réunis en un beau volume grand in-8° illustré de 200 dessins
par Théophile Schuler, Benett, Lallemand, Lix et Philippoteaux.

Chacun de ces quatre grands volumes se vend séparément :
Broché, 10 *francs* ; *toile, tr. dor.*, 13 *francs* ; *relié*, 15 *francs*.

※HISTOIRE D'UN PAYSAN

La Révolution française racontée par un paysan

Illustrations par Théophile Schuler. Se vend aussi séparément en 1 volume, broché, 7 fr. ; toile, tr. dor., 10 fr. ; relié, 11 fr.

Quelques mots sur l'esprit humain (non illustré)..... 1 fr. »

*Pour les œuvres d'*Erckmann-Chatrian *publiées en format in-18 à 3 fr. chacun et 2 volumes in-18 à 1 fr. 50.* — *(Voir pages 22 et 23.)*

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou admis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Histoire, Poésie, Voyages, Romans, Littératures Française et Étrangères. — Volumes in-18 à 3 fr.

BARDOUX. . . . . La Bohème du travail . . . . . 1 v.

BENTZON (Th.). — BIBLIOTHÈQUE FRANCO-ÉTRANGÈRE :

Le Roman de la femme médecin, suivi de Récits de la Nouvelle-Angleterre, par Sarah Orne-Jewett, préface de Th. Bentzon, 1 v.
Nouvelles Mille et une Nuits, par R.-L. Stevenson, préface de Th. Bentzon, 1 v.
※La Sœur de miss Ludington, par Edward Bellamy, traduction de R. Issant, précédé d'une étude sur la littérature américaine, par Th. Bentzon, 1 v.
La Fille à Lowrie, par F.-H. Burnett, traduction de R. de Cerisy, suivi d'une étude sur F.-H. Burnett, par Th. Bentzon, 1 v.

CERVANTÈS. . . . . Don Quichotte, traduction nouvelle de L. Biart . . . . . 4 v.
CRÉMIEUX. . . . . Autographes. (Collection Crémieux.) . . . . 1 v.

DARYL (Philippe). — *La Vie partout :*

※La Vie publique en Angleterre 1 v.
Signe Meltroë. . . . . 1 v.
En Yacht. . . . . 1 v.
*※Le Monde chinois. . . . . 1 v.
Lettres de Gordon à sa sœur 1 v.
Wassili Samarin. . . . . 1 v.
La petite Lambton. . . . . 1 v.
※A Londres . . . . . 1 v.
※Les Anglais en Irlande. . . 1 v.
*※Renaissance physique. . . . 1 v.

DESCHANEL (Paul). . Questions actuelles . . . . . 1 v.
ERCKMANN (Émile). . Alsaciens et Vosgiens d'autrefois. . . . . 1 v.

ERCKMANN-CHATRIAN. — *Œuvres complètes :*

* Alsace. . . . . 1 v.
Contes de la montagne . 1 v.
Contes des bords du Rhin. 1 v.
Contes populaires. . . . . 1 v.
Contes vosgiens. . . . . 1 v.
*※Hie d'un Conscrit de 1813. 1 v.
* Hie d'un Homme du peuple. 1 v.
*※Histoire d'un Paysan. . . . 4 v.
*※Histoire du Plébiscite . . . 1 v.
*※Histoire d'un Sous-Maître. 1 v.
Joueur de clarinette. . . . 1 v.
※L'Ami Fritz, comédie en 3 actes. 1 v.
L'Art et les Gds Idéalistes. 1 v.
* La Guerre . . . . . 1 v.
La Maison forestière . . . 1 v.
* Le Banni. . . . . 1 v.
*※Le Blocus . . . . . 1 v.
*※Le Brigadier Frédéric. . . 1 v.
*※Les deux Frères . . . . . 1 v.
Le Grand-Père Lebigre. . 1 v.
*※Le Fou Yégof. . . . . 1 v.
* Les Vieux de la Vieille . . 1 v.
L'illustre docteur Mathéus 1 v.
*※Madame Thérèse. . . . . 1 v.
* Maître Daniel Rock . . . . 1 v.
*※Maître Gaspard Fix. . . . 1 v.
Quelques mots sur l'esprit humain. . . . . 1 v.
Souvenirs d'un Chef de chantier. . . . . 1 v.
Une Campagne en Kabylie. 1 v.
* Waterloo. . . . . 1 v.

FONVIELLE (W. de). Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau. . . . . 1 v.
G. FRÉDÉRIX . . Trente ans de critique. I. Études littéraires. . . . . 1 v.
— do II. Chroniques dramatiques 1 v.
JAUBERT . . . Souvenirs de Madame Jaubert . . . . . 1 v.
LEGOUVÉ (Ernest), de l'Académie française. — *※Soixante ans de souvenirs, 4 v. — ※Histoire morale des femmes (nouvelle édition), 1 v. — ※Dernier travail, derniers souvenirs, 1 v.
NODIER (Ch.). — Contes, 2 vol.

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

Officier en retraite. — L'Armée française en 1879, 1 v.
Staal (P.-J.). — Les bonnes fortunes parisiennes: Les Amours d'un Pierrot, 1 v. — Les Amours d'un Notaire, 1 v. — Histoire d'un Prince et d'une Princesse. Voyage où il vous plaira, 1 v. — L'Esprit des femmes et les Femmes d'esprit. Théorie de l'Amour et de la Jalousie, 1 v.
Suzane (général). — Histoire de la cavalerie, 3 v. — Histoire de l'artillerie, 1 v.
Tourguenefp (Ivan). — *Œuvres principales:*

* Fumée (préface de Mérimée), 1 v.
Étranges histoires, 1 v.
Les Eaux printanières, 1 v.
Les Reliques vivantes, 1 v.
* Terres vierges, 1 v.
Un Bulgare, 1 v.
Souvenirs d'Enfance d'un Nihiliste, 1 v.
Œuvres dernières avec une étude sur Tourguenefl, sa Vie et son Œuvre, par le victe E.-M. de Vogüé, 1 v.

Trochu (général). — Pour la vérité et pour la justice, 1 v. La Politique et le Siège de Paris, 1 v.
Vallery-Radot (R.). — L'Étudiant d'aujourd'hui, 1 v.

THÉATRE

Erckmann-Chatrian. — L'Ami Fritz, 1 vol. in-18, 3 fr. — Le Juif polonais, 1 vol. in-18, 1 fr. 50. — Les Rantzau, 1 vol. in-18, 1 fr. 50. — Le Fou Chopine, 1 vol. in-8°, 0 fr. 50.
Quatrelles. — Une Date fatale, 1 vol. in-18, 1 fr.
Verne (Jules). — Un Neveu d'Amerique. 1 vol. in-18, 1 fr. 50.
Verne (J.) et d'Ennery. — Le Tour du Monde en 80 jours, 1 vol. in-8°, 0 fr. 50. Les Enfants du capitaine Grant, 1 vol. in-8°, 0 fr. 50. Michel Strogoff, 1 vol. in-8°, 0 fr. 50.

(Voir. page 30, les Pièces et Comédies pour la Jeunesse).

Volumes in-8° divers à 7 fr. 50 brochés.

Bertrand (J.). *Les Fondateurs de l'astronomie moderne, suivi de Arago et sa vie scientifique. 1 vol. — Bertrand (J.). * L'Académie et les Académiciens. 1 vol. — Bouchet (Eugène) Précis des Littératures étrangères. 1 vol. — Blanc et Arton. Œuvre parlementaire du comte de Cavour. 1 vol. — Delahante. Une famille de finance au XVIIIe siècle. 2 vol. — Diplomate (Un). L'Affaire du Tonkin. 1 vol. — Legouvé (Ernest). *Soixante ans de souvenirs. 2 vol. — Trochu (Général). L'Empire et la défense de Paris. 1 vol.

LIVRES DE FORMATS ET PRIX DIVERS EN COMMISSION

VOLUMES IN-18. — Badin. Marie Chassaing, 1 v., 3 fr. — Bastide (A.). Le Christianisme et l'esprit moderne, 1 v., 3 fr. — Boullon (E.). Chez nous. 1 v., 3 fr. — Brunetière (F.), de l'Académie française. L'Idée de Patrie, 1 v., 0 fr. 50. L'Art et la morale, 1 v., 0 fr. 75. Les Ennemis de l'Ame française, 1 v., 0 fr. 75. — Favier (F.). L'Héritage d'un Misanthrope, 1 v., 3 fr. — Ferry (Jules). Les Affaires de Tunisie, 1 v., 2 fr. — Gratiolet. De la Physionomie, 1 v., 3 fr. — Grimard. L'Enfant, son passé, son avenir, 1 v., 3 fr. — Guimet (Emile). L'Orient d'Europe au fusain, 1 v., 2 fr. Esquisses scandinaves, 1 v., 3 fr. Aquarelles africaines, 1 v., 2 fr. 50. — Ignorant (Un). *Monsieur Pasteur. — Histoire d'un savant par un ignorant, 1 v., 3 fr. 50. — Koechlin-Schwartz. Un Touriste au Caucase, 1 v., 3 fr. — Ladreyt (M.-C.). L'Instruction publique en

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

France et les écoles américaines, 1 v., 3 fr. — Legouvé (Ernest), de l'Académie française. La Question des femmes, 1 v., 1 fr. — Rive (De la). Souvenirs sur M. de Cavour, 1 v., 3 fr. — Worms de Romilly. Horace (traduction), 1 v., 3 fr.

VOLUMES IN-8°. — Lafond (Ernest). Les Contemporains de Shakespeare, 5 v. à 6 fr. (Ben Johnson, 2 vol. — Massinger, 1 vol. — Beaumont et Fletcher, 1 vol. — Webster et Ford, 1 vol.). — Paulyeu (E.). Capharnaüm, 1 v., 6 fr.

VOLUMES IN-32. — Macé (Jean). Philosophie de poche, 1 vol., 1fr. 25. Saint-Evremond, 1 vol., 1 fr. 25.

Lectures et Romans
SUR
L'EXTRÊME-ORIENT

Jules Verne. **Claudius Bombarnac** (Carnet d'un Reporter à l'inauguration du Grand Transasiatique.
— **Les Tribulations d'un chinois en Chine.**
A. Laurie. . . **Le Tour du Globe d'un Bachelier.**
— **Autour d'un Lycée Japonais.**
— **Mémoires d'un Collégien russe.**

CHAQUE VOLUME ILLUSTRÉ : PRIX 3 FR.

F. Régamey. . **Le Japon pratique.** Cent dessins par l'auteur.

UN VOLUME ILLUSTRÉ : PRIX 4 FR.

OUVRAGES ILLUSTRÉS DIVERS

Grandville. — **Les Animaux peints par eux-mêmes,** scènes de la vie privée et publique des animaux, publié sous la direction de P.-J. Stahl, avec la collaboration de Balzac, G. Droz, Benjamin Franklin, Jules Janin, A. de Musset, E. Sue, Nodier, Sand. 1 volume in-8° jésus, contenant 320 dessins. Chef-d'œuvre de Grandville. Relié, tranches dorées, 14 fr. ; cartonné toile, tranches dorées, 12 fr. ; broché. . . 9 »

Toussenel. — **L'Esprit des Bêtes.** 1 volume illustré par Bayard. Toile, tranches dorées, 6 fr. ; broché. 4 50

Viollet-le-Duc. — **Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.** Nombreuses illustrations composées et dessinées par l'auteur. (En réimpression.)

✱ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

BIBLIOTHÈQUE DES PROFESSIONS

Industrielles, Commerciales, Agricoles et Libérales

VOLUMES IN-18

La plupart de ces volumes sont accompagnés de planches ou de figures explicatives

ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

Le cartonnage toile de chaque volume se paie 0 *fr.* 50 *centimes en plus des prix indiqués*

SAUF INDICATION CONTRAIRE CHAQUE OUVRAGE FORME UN VOLUME

*Assurances (Les). L'art de s'assurer contre l'incendie, par A. Petit.	2 »
※Assurances (Les). L'art de s'assurer sur la vie, par A. Petit. . .	2 »
Assurances (Les). L'art de s'assurer contre les accidents du travail, par A. Petit (Avocat à la Cour d'appel).	2 »
※Bergeries, porcheries, clapiers, par Gayot.	2 »
*Bijoutier (Guide du), par L. Morrau	2 »
Bois (Carbonisation des), par Dromart.	4 »
*Brasseur (Guide du), par Mulder.	4 »
Bris et naufrages (Code des), par Tartara	4 »
※Calculs et comptes faits, par A. Lenoir et J. Viriot.	4 »
※Charcuterie pratique (La), par Berthoud.	4 »
çChauffeur (Manuel du), par Jaunez, avec une nouvelle étude sur les chaudières modernes, par M. Thivet	4 »
Chimie générale élémentaire, par Heyer. 2 volumes à	4 »
AChimiste agriculteur (Manuel du), par Pouriau	4 »
ç*※Constructeur (Guide pratique du), par Pernot, revu par Taonquoy et Bayr.	4 »
Constructions à la mer, par Bourgeau. 1 vol. de texte, 1 vol. de planches, chacun	4 »
çCorps gras industriels, par Th. Chateau.	4 »
*※Coupe et confection des vêtements de femmes et d'enfants, par E. Hirte.	3 »
ACubage et estimation des bois, par Frochot	4 »
Cuisine pratique. Les secrets de la cuisine d'amateur, par De Saint-Juan	4 »
A*※Culture maraîchère (Manuel pratique de), par Courtois-Gérard.	4 »
Cycles et Automobiles (Guide du constructeur et du conducteur de), par H. de Graffigny.	4 »
*※Dessinateur (Comment on devient un), par Viollet-le-Duc	4 »
Droit maritime international (Notions de), par Doneaud.	2 »
Eaux gazeuses (Fabrication industrielle des), par Michotte	4 »

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la Ville de Paris pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

ç Ouvrages honorés de souscriptions du Ministère du Commerce.

*Éclairage électrique (Montage des appareils d'), par GAISBERG. . .	2 »
Entomologie agricole (Guide pratique d'), par GOBIN.	4 »
Escompteur (Manuel de l'), par LACOMBE et LAAS D'AGUEN.	6 »
Féculier et de l'amidonnier (Guide du), par DUBIEF	2 »
Galvanoplastie et électrolyse, par GEYMET	4 »
*Géologue (Manuel du), par DANA.	4 »
Herboriseur (Manuel de l'), par GRIMARD	4 »
※Horloger (Manuel pratique de l'), par H. DE GRAFFIGNY.	4 »
C*※Hygiène du travail (L'), par le Dr MONIN.	4 »
Impressions photographiques (Traité des), par POITEVIN et VIDAL. .	4 »
*Ingénieur électricien, par H. DE GRAFFIGNY	4 »
*※Japon pratique (Le), par F. RÉGAMEY.	4 »
A※Jardinage (Manuel pratique de), par COURTOIS-GÉRARD.	4 »
*Joaillier (Guide du), par BARBOT.	4 »
Laine (Traité pratique de la), par LEROUX.	15 »
A※Lapins, oies, canards, pintades, dindons et pigeons (Guide de l'éducateur des), par MARIOT-DIDIEUX et LINARD.	4 »
Liquoriste des dames (Le), par DUBIEF.	2 »
※Maçonnerie. Guide pratique du constructeur, par DEMANET	4 »
Magnanier (Manuel du), par ROMAN	4 »
*※Maison (Comment on construit une), par VIOLLET-LE-DUC.	4 »
† Matériaux artificiels, par H. de GRAFFIGNY.	4 »
C*※Mécanicien (Guide de l'ouvrier), par ORTOLAN (3 volumes).	
1re partie : Mécanique élémentaire. 1 vol.	4 »
2e partie : Mécanique de l'atelier. 1 vol	4 »
3e partie : Principes et pratique de la machine à vapeur. 1 vol.	4 »
*※Météorologie agricole, par CANU et LARBALÉTRIER.	2 »
Minéralogie appliquée, par NOGUÈS. 2 volumes à	4 »
Monde des Microbes (ferments et fermentation), par REY	4 »
Moteurs modernes (Les), par F. MICHOTTE.	4 »
Motocycliste (Guide manuel pratique du), par H. de GRAFFIGNY. .	4 »
Parfumeur (Guide pratique du), par LUNEL.	4 »
Photographie (Traité pratique de), par GEYMET et DUMOULIN. . . .	4 »
Pianiste (L'art du), par ROMEU.	4 »
※Pisciculture et aquiculture fluviales, par LARBALÉTRIER	4 »
Ponts et chaussées (Guide du conducteur des), par BIROT.	
1re partie, *Routes*.	4 »
2e partie, *Ponts*.	4 »
APoules (Éducation lucrative des), par MARIOT-DIDIEUX et LINARD. .	4 »
※Reliure (L'Art et la pratique de la), par BLANCHON.	2 »
Sciences physiques appliquées à l'agriculture, par POURIAU (2 vol.).	4 »
Serrurerie (Nouveaux barèmes de), par ROULAND.	4 »
*Tissus (Manuel du commerce des), par Ed. BOURDAIN.	3 »
Vache laitière (Choix de la), par DUBOS.	2 »
※Vigneron (Guide du), par FLEURY-LACOSTE.	4 »
Vinification (Traité complet de), par DUBIEF.	4 »
Vin (Fraudes et maladies du), par J. BRUN.	2 »
Vins (Traité du commerce des), par V. et G. ENION.	4 »
Vins factices (Guide de la fabrication des), suivi de l'Immense trésor des vignerons et des marchands de vins, par DUBIEF.	4 »

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.
A Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Agriculture*.

Livres Classiques

VOLUMES IN-18

Adoptés par le Ministère de l'Instruction publique

BRACHET (A.) ✪ *✻ Grammaire historique de la langue française. (Bradel, 3 fr. 25. Cartonné toile, 4 fr.)	3 fr.	»
— ✪ *✻ Dictionnaire étymologique de la langue française. (Bradel, 8 fr. 50. Cartonné toile, 9 fr.)	8 fr.	»
EGGER. . . . . *✻ Histoire du Livre. (Cartonné toile, 4 fr.).	3 fr.	»
GRIMARD (Ed.). *✻ La Botanique à la campagne (Cartonné toile, 5 fr.)	4 fr.	»
HIPPEAU. . . . *✻ Cours d'Économie domestique (Cart. toile, 4 fr.)	3 fr.	»
HUGO (Victor). *✻ Les Enfants (Le Livre des Mères) (Bradel, 3 fr. 25. Cartonné toile, 4 fr.)	3 fr.	»
— . . . *✻ Œuvres. Extraits. Edition des Ecoles (Broché Cartonné toile, 3 fr.) (Voir page 20.)	2 fr.	»
LEGOUVÉ (E.). *✻ L'Art de la lecture (Cartonné toile, 4 fr.)	3 fr.	»
— ✻ Petit Traité de lecture à haute voix (Cartonné bradel, 1 fr. 20)	1 fr.	»
PETIT (Arsène) *✻ La Grammaire de l'art d'écrire.	3 fr.	»
— ✻ La Grammaire de la Ponctuation	3 fr.	»
— Extrait de la Grammaire de la Ponctuation.	0 fr.	50
STAHL (P.-J.) ✪ *✻ Contes et Récits de Morale familière . . . . . (Cartonné toile, 4 fr.)	3 fr.	»
ZIDLER. . . . . *✻ La Légende des Ecoliers de France.	3 fr.	»

VOLUMES IN-18

GRAMONT (F. de) ✪ Les Vers français et leur prosodie.	3 fr.	»
PETIT (Arsène) La Grammaire de l'Art d'écrire	3 fr.	»

Instruction Elémentaire

Cahiers d'une Élève de Saint-Denis

Par deux anciennes Élèves de la Légion d'Honneur

Et **LOUIS BAUDE**, *ancien professeur au Collège Stanislas*

1er CAHIER. — **Cours de Lecture.** 1 volume. Prix : broché, 2 francs; cartonné, 2 fr. 25.

2e CAHIER. — **Education et Premières notions d'arithmétique et de sciences physiques et naturelles.** 1 volume. Prix : broché, 3 francs; cartonné, 3 fr. 25.

3e CAHIER. — (*Suite du précédent.*) **Les trois règnes de la nature. Exercices de mémoire et Lectures récréatives.** 1 volume. Prix : broché, 3 francs; cartonné, 3 fr. 25.

4e CAHIER. — **Cours d'écriture,** accompagné de **32** planches. 1 volume. Prix : broché, 4 francs; cartonné, 4 fr. 50.

*✻ Etudes d'après les Grands Maîtres

Dessins et Lithographies

Par **A. COLIN**, professeur de dessin à l'École polytechnique

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique à l'usage des Lycées et des Écoles

Album in-folio : 20 planches. PRIX : cart. bradel, **20** fr. — Cart. toile, **22** fr.

✻ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

Nouvelle Collection spéciale pour Distributions de Prix

BIBLIOTHÈQUE DES SUCCÈS SCOLAIRES

PREMIÈRE ET DEUXIÈME SÉRIES (28 X 18 1/2)

ALBUMS STAHL IN-8° JÉSUS

Cartonnés toile, tranches blanches, **1** *fr.* **80**

FRŒLICH. Arithmétique de Mlle Lili. †Maman en Voyage. — FROMENT. †Michel et Suzon. Nouvelles petites Tragédies enfantines. Nouvelles scènes familières. — HUMBERT. Le Roi des Pingouins. — TINANT †Un premier Jour de Vacances (suivi d'une série de scènes enfantines). 16 pl. en couleurs, format 27 X 21.

TROISIÈME SÉRIE (18 X 11 1/2)

VOLUMES IN-16 ET IN-18

Cartonnés toile, tranches jaspées, **2** *fr.*

ANQUEZ. *※ Histoire de France (illustré). — BLANDY. †*Fils de Veuve. — BLOCK (MAURICE). ※Principes de législation pratique. — CANDÈZE. †*La Gilleppe. — CARTERON. Introduction à l'étude des beaux-arts. — LERMONT. *Un heureux malheur. †※*Les jeunes Filles de Guinnebasset. — DU TEMPLE. *Introduction à l'étude de la Physique (illustré de 146 figures). — VAN BRUYSSEL. Scènes de la Vie des Champs aux États-Unis.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME SÉRIES (20 X 14 1/2)

VOLUMES CARRÉS FORMAT GRAND IN-16 ILLUSTRÉS

Reliés, genre demi-reliure, tranches jaspées, **2** *fr.* **50**

ALDRICH. *※ Un Ecolier américain (traduction BENTZON) et MARSHALLS. *Le Petit Jack. Illustrations par J. DAVIS et FRŒLICH. — BAUDE. Mythologie de la Jeunesse et LACOMB. Musique en Famille. — FARADAY. *Histoire d'une Chandelle. — MULLER. *※ Les Animaux célèbres. 26 illustrations par J. GEOFFROY. — L. SIMONIN. †*※Histoire de la Terre. Illustr. par BENETT. — TYNDALL. †※*Dans les montagnes (Les débuts de l'alpinisme). Illustrations et figures dans le texte.

SIXIÈME SÉRIE (28 X 18)

VOLUMES FORMAT IN-8° JÉSUS ILLUSTRÉS

En feuilles, **2** *fr.; Cartonnés toile, tranches jaspées,* **3** *fr.*

STAHL (P.-J.). ※ Mon premier Voyage en mer. 23 illustrations par H. S. M. et ADRIEN MARIE. †※Ma seconde croisière en mer. 24 illustrations par H. S. M., ADRIEN MARIE et L. BENETT. — VERNE (JULES). †※*Les Navigateurs français et Explorateurs du XVIIIe siècle. 61 illustrations par BENETT, PHILIPPOTEAUX, fac-similés et cartes.

SEPTIÈME SÉRIE (22 1/2 X 14 1/2)

VOLUMES FORMAT IN-8° COQUILLE ILLUSTRÉS

Cartonnés toile, tranches couleur, **3** *fr.* **20**

BEAUCHÊNE (M. de). †Les Nièces de M. Burke. Illustrations par CARRIER. — CAHOURS ET RICHE. ※ Chimie des Demoiselles. — GOUZY. *※Voyage d'une Fillette au Pays des étoiles. Illustr. par DESTEZ. *※Promenade d'une Fillette autour d'un Laboratoire. Illustr. par TOURNOIS. — LERMONT. Siribeddi. Illustr. par LANÇON. — NICOLE. †*Contes et Légendes d'Égypte. 30 illustr. par RIOU. — STAHL et DE WAILLY. Les Vacances de Mary Bell, William et Lafaine. Illustr. par FROELICH.

※ Ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

LIVRES POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

HUITIÈME ET NEUVIÈME SÉRIES (29 × 19 1/2)

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8° COLOMBIER ILLUSTRÉS

En feuilles, **2** *fr.* **40**; *Cartonnés toile, tranches jaspées*, **3** *fr.* **40**

BIART (Lucien). *Les Voyages involontaires : Monsieur Pinson. 26 illustrations. *La Frontière indienne. 26 illustr. par H. MEYER.

ERCKMANN-CHATRIAN. *Le Brigadier Frédéric et *Le Banni. 34 illustrations. *L'Invasion et *Les Vieux de la Vieille. 45 illustr.

Aventures de Terre et de Mer :

MAYNE-REID. *Le petit Loup de mer et *Le Chef au Bracelet d'or. 53 illustrations. *Les deux Filles du Squatter et *Le Désert d'eau. 50 illustrations. *La Sœur perdue et Les Émigrants du Transvaal. 50 illustrations. *Les Planteurs de la Jamaïque et *La Montagne perdue. 53 illustrations.

Aventures de Chasses et de Voyages :

MAYNE-REID. Les Jeunes Voyageurs. Les Naufragés de Bornéo. 50 illustrations. *Les Robinsons de Terre ferme. *Les Exploits des jeunes Boërs. 50 illustrations. *Les Chasseurs de Chevelures. *La Terre de feu. 50 illustrations. *William le Mousse. *Les Jeunes Esclaves. 50 illustrations.

DIXIÈME SÉRIE (23 1/2 × 15)

VOLUMES FORMAT IN-8° CAVALIER ILLUSTRÉS

En feuilles, **3** *fr.*; *Reliés genre 1/2 reliure, tranches dorées*, **4** *fr.*

AUDEVAL. La Famille de Michel Kagenet. Illustr. par ZIER. — BENTZON. *A la Rose Blanche (En temps de guerre). Illustr par G. ROUX. — LERMONT. Un honnête petit Homme. Illustr. par GEOFFROY, ROUX, SENEGHINI et DUPONT. — VADIER. Rose et Rosette. 17 illustr. par GEOFFROY. Théâtre à la maison et à la pension. 57 illustr. par GEOFFROY. — J. VERNE. *L'Archipel en feu. 49 illustr. par BENETT. *Un billet de loterie. 42 illustr. par G. ROUX. Le Village aérien. 30 illustr. par G. ROUX et 1 carte.

ONZIÈME SÉRIE (28 × 18)

VOLUMES FORMAT IN-8° PITTORESQUE ILLUSTRÉS

En feuilles, **3** *fr.* **20**; *Reliés genre 1/2 reliure, tranches couleur*, **4** *fr.* **20**

GRIMARD. *La Plante. 100 illustrations, dont plusieurs compositions par YAN' DARGENT. *La Fleur. 150 illustrations et figures, dont plusieurs compositions par YAN' DARGENT. — STAHL (P.-J.). *Les Quatre peurs de notre Général. 26 illustrations par E. BAYARD. — TOLSTOÏ. Souvenirs d'Enfance et d'Adolescence. 26 illustr. par L. BENETT.

DOUZIÈME ET TREIZIÈME SÉRIES (30 × 20, 29 × 19 1/2 ou 28 × 18)

VOLUMES FORMATS DIVERS GRAND IN-8° (SOLEIL, COLOMBIER, ETC.) ILLUSTRÉS

En feuilles, **3** *fr.* **40**; *Cartonnés toile, tranches en couleur*, **4** *fr.* **40**

Choix de Romans nationaux (ÉDITIONS SPÉCIALES SUR PAPIER FORT)

CH. CLÉMENT. *Michel-Ange (format soleil). Illustré de 54 dessins d'après le maître. *Raphaël (format soleil) illustré de 43 dessins d'après le maître. — ERCKMANN-CHATRIAN. *Le Conscrit de 1813. *Waterloo. 52 illustr. — MULLER. *La Morale en action par l'histoire (format soleil). Illustr. par PHILIPPOTEAUX. — VERNE (Jules). La Découverte de la Terre. *Les Voyages du capitaine Cook (format jésus). 52 illustr. par PHILIPPOTEAUX. Les Circumnavigateurs français et étrangers et Expéditions polaires. 53 illustr. par BENETT, cartes et fac-similés d'anciennes estampes.

* Ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

J. HETZEL, 18, RUE JACOB, PARIS (VIe)

QUATORZIÈME SÉRIE (25 × 16)

VOLUMES FORMAT IN-8° RAISIN ILLUSTRÉS

En feuilles, 3 *fr.* 80; *Cartonnés toile, tranches en couleur*, 4 *fr.* 50

DUPIN DE ST-ANDRÉ. *Ce qu'on dit à la Maison. 40 illustrations. — FAUQUEZ (H.). Les Adoptés du Rolavallon. 24 illustrations. — LAURIE (ANDRÉ). *Le Capitaine Trafalgar. 23 illustrations. †*Une Année de Collège à Paris. 25 illustrations par GEOFFROY. — NEUHUYS. *Les Dompteurs de la Mer. 20 illustrations. — DE NOUSSANNE. *Jasmin Robba. 28 illustrations par G. ROUX. — STAHL (P.-J.). ❶*Les Histoires de mon Parrain. Illustrations par FROELICH. Les Contes de l'Oncle Jacques. 50 illustrations. — VERNE (JULES). ❶*Voyage au Centre de la terre. 50 illustrations. ❶*Cinq Semaines en Ballon. 80 illustrations.

QUINZIÈME SÉRIE (25 × 16)

FORTS VOLUMES FORMAT IN-8° RAISIN ILLUSTRÉS

En feuilles, 4 *fr.* 30

Reliés, genre demi-reliure, tranches dorées, 5 *fr.* 30

BENTZON. *Geneviève Delmas. Illustrations par G. ROUX. — CORNEILLE. *Chefs-d'Œuvre, avec préface et notes par F. BRUNETIÈRE de l'Académie française. 42 illustrations par DUBOUCHET. — MULLER (E.). *La Jeunesse des Hommes célèbres. 24 illustrations. — STAHL (P.-J.). ❶*Contes et Récits de Morale familière. 42 illustrations. — J. VERNE. *Nord contre Sud. Illustrations par G. ROUX. *Seconde Patrie. 78 illustrations par G. ROUX. †*Les Frères Kip. 48 illustrations par ROUX, photographies et fac-similés d'anciennes gravures.

SEIZIÈME SÉRIE (29 × 19 1/2 et 28 × 18)

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8° ILLUSTRÉS

Cartonnage toile, type Bibliothèque des Succès scolaires, tranches couleur, 8 *fr.* 40

BIART (Lucien).... †*Les Voyages involontaires : I. Monsieur Pinson; II. Le Secret de José; III. La Frontière indienne; IV. Lucia Avila (Quatre romans pour la jeunesse réunis en un seul volume, format grand in-8° pittoresque). (104 illustrations par H. MEYER.)

BRUNEAIRE-CHATELAIN.... *Histoire de la Révolution française racontée par un Paysan (*Histoire d'un Paysan*). In-8° colombier, illustré de 118 dessins de Th. SCHULER.

COMÉDIES et PROVERBES pour DISTRIBUTIONS de PRIX

BERTHE VADIER, ILLUSTRATIONS PAR J. GEOFFROY

Théâtre à la Maison et à la Pension

(21 pièces en 10 fascicules)

A. GENNEVRAYE, ILLUSTRATIONS PAR J. GEOFFROY

Théâtre des Petits Enfants

(6 pièces en 3 fascicules)

Théâtre de Famille

(5 pièces en 2 fascicules)

Saynètes et Comédies extraites du Château où l'on s'amuse

(4 pièces en 2 fascicules)

Chaque Fascicule in-18 illustré se vend séparément 30 centimes.

❶ Ouvrages couronnés par l'*Académie française*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Par Noms d'auteurs

A

Aldrich 12, 13
Anceaux 13
Anques 13
Arlom 15
Aslon 29
Audeval 12
Auslin 12

B

Badin 23
Barboret 22
Barbier (Mme H.) 7
Barbet 26
Basilde 22
Bande 27, 28
Beauchêne (de) 28
Beaulieu (de) 12
Becker 13
Bédollière (de la) 12
Bellamy (Ed.) 22
Benkon (Th.) 3, 7, 12, 14, 15, 22
Berr de Turique (J.) . . . 14
Berthoud 25
Bertin 12
Bertrand (A.) 15
Bertrand (J.) 23
Biart (L.) . 3, 10, 14, 15, 22, 30
Bignon 12
Birot 23
Blanc 26
Blanchon 29
Blandy 3, 15,
Block (M.) 3, 12, 28
Boissonnas (Mme) . . . 7, 15
Bouchet 23
Boullon 23
Bouniceau 23
Bourdain 26
Brachet (Aug.) 27
Bréhat (A. de) 21
Breton 14
Brun 29
Brunetière (F.) . . . 23, 30
Burnett (Fr. H.) 22
Bumach (W.) 14

C

Cahours 29
Candèze (Dr) 3, 28
Cann 26
Carteron 28
Casella 13
Cauvain 14
Cerisy (R. de) 22
Cervantès 3
Cham 23
Château 23
Château-Verdun (de) . . . 12
Cherville (de) 19
Clément (Ch.) . . 10, 15, 29
Colin (A.) 27
Coulomb (J. de) . . . 3, 14
Courbe (M.) 13
Courtois-Gérard . . . 23, 28
Crémieux 22
Crétin-Lemaire 14

D

Dana 26
Dargent (Yan) 13
Daryl (Ph.) 22
Daudet (A.) 3
Decker (A.) 12
Delahaute 23
Demanet 26
D'Ennery 23
Deschanel (Paul) 22
Desnoyers 7, 15
Detaille 3, 28
Dickens 3
Diény 9, 12
Diplomate (Un) 23
Divers 5
Doncaud 23
Doré (Gustave) 11
Dromart 25
Dubief 16
Dubois (Félix) 7, 15
Dubos 22
Dumas (Alex.) 12, 14
Dupin de Saint-André 3, 9, 12, 15, 30

E

Egger 27
Emion 25
Erckmann (Émile) 22
Erckmann-Chatrian 9, 10, 12, 15, 21, 22, 23, 29, 30

F

Faraday 28
Faih 13
Fauquez 30
Favier 23
Ferry (J.) 23
Feuillet (O.) 12
Fleury-Lacoste 26
Fonvielle (W. de) 22
Font-Réaulx (de) 15
Frédérix (G.) 22
Frochot 15
Fœlich 3, 19, 29
Froment 3, 22, 23

G

Gaisberg 29
Gayot 23
Gennevraye . 3, 14, 15, 29, 30
Génin 12
Geoffroy 3, 12
Geynet 20
Giron 3, 14
Gobin 26
Gœthe 24
Gordon (Lady) 23
Gouzy 28
Graffigny (H. de) . . . 25, 26
Gramont (de) 27
Grandville 24
Gratiolet 23
Grimard . . 15, 23, 26, 27, 29
Griset 13
Guimet 23

H

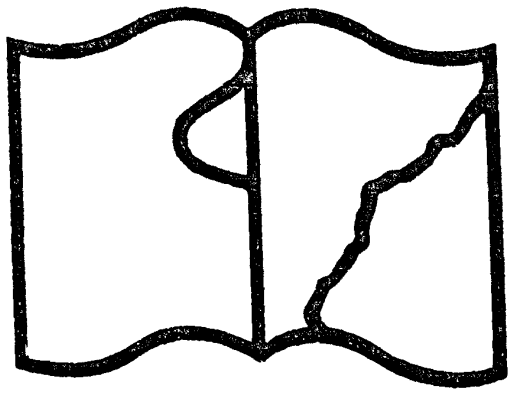
Hetet 25
Heizel 2
Hippeau 27
Hirtz 25
Hugo (V.) 7, 15, 20, 27
Humbert 29

I

Ignorant (Un) 23

J

Jaubert (Mme) 22
Jaunez 25
Juven 29



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

K

Kœchlin-Schwartz 23
Kurner 13

L

Lacombe 26
Lacome 3, 23
Ladreyt (M.-C.) 23
Lafond 24
La Fontaine 13
Lalauze 13
Lambert 13
Laprade (V. de) . . 3, 7, 15
Laurie (A.) . 3, 8, 9, 10, 15, 16, 24, 30
Larbalétrier 26
Legouvé (E.) . . 3, 8, 9, 16, 17, 22, 27
Lemonnier 12, 13
Lenoir 25
Lermont . . . 3, 12, 14, 17, 29
Leroux 25
Le Roy 13
Lénard 25
Lucht (de) 23
Lunel 25

M

Macé (J.) . . . 3, 12, 17, 24
Malin (H.) 3, 9
Malot (H.) 3, 10, 14
Mariot-Didieux 26
Marshalls 13
Mayne-Reid, 10, 12, 17, 29
Méry 13
Michelle 25, 25
Monin 25
Moreau 25
Mouans 3, 12, 14
Mulder 25
Muller (E.) 3, 6, 12, 17, 22, 30
Musset (P. de) 12

N

Neukomm 3, 17, 23
Nicole 28
Nodier (Ch.) 12, 22
Noguès 26
Noussanne (H. de) 3, 9, 17, 30

O

Officier en retraite (Un) 23
Orne-Jewett (Sarah) . . . 22
Ortolan 25

P

Paultre 24
Pernot 25
Perrault (P.) 3, 8, 9, 12, 14, 17
Perrault 10
Petit 25, 27
Poitevin 28
Pontis 12
Pourtau 25, 26

Q

Quatrelles 23

R

Rambaud (Alfred) 3, 10, 27
Ratisbonne 8, 17
Reclus (Elisée) 14, 17
Régamey 24, 26
Rey 25
Riche 23
Rive (de la) 24
Roman 26
Romeu 26
Rouland 26

S

Saintine 9
Saint-Juan (de) 13
Sand (G.) 12
Sandeau (J.) . . . 3, 8, 9, 17
Schüler 13
Siebecker 17
Simonin 29
Stahl (P.-J.) 3, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 17, 23, 27, 28, 29, 30
Stevenson 14, 17
Susane (Général) 29

T

Tartara 20
Temple (du) 23
Tinant 13, 23
Tolstoï 29
Tourgueneff 23
Toussenel 25
Trochu 23
Trojelli 13
Tyndall 23

U

Ulbach 9

V

Vadier (B.) 23, 29, 30
Valdès (André) 14
Vallery-Radot 17, 23
Van Bruyssel 23
Verne (J.) 2, 3, 4, 5, 6, 8, 12, 17, 18, 23, 24, 28, 29, 30
Vidal 25
Viollet-le-Duc 3, 8, 9, 14, 24, 25, 28
Vinot (Voir Lenoir) 23

W

Worms de Romilly . . . 24
Wyss 13

Z

Zidler 27

✠ Indique les ouvrages honorés de souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, ou choisis pour faire partie des catalogues des bibliothèques scolaires ou populaires.

* Indique les ouvrages honorés de souscriptions ou choisis par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix ou ses bibliothèques municipales.

Ⓐ Désigne les ouvrages couronnés par l'*Académie française*.

† Désigne les nouveautés de l'année.

L.-Imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît. — 13914.